This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

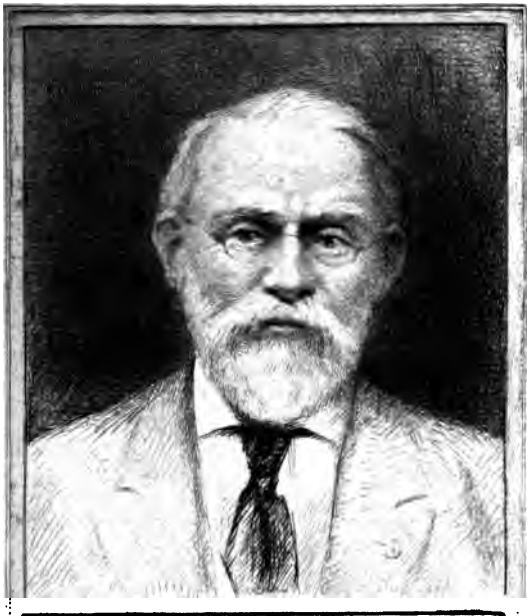
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

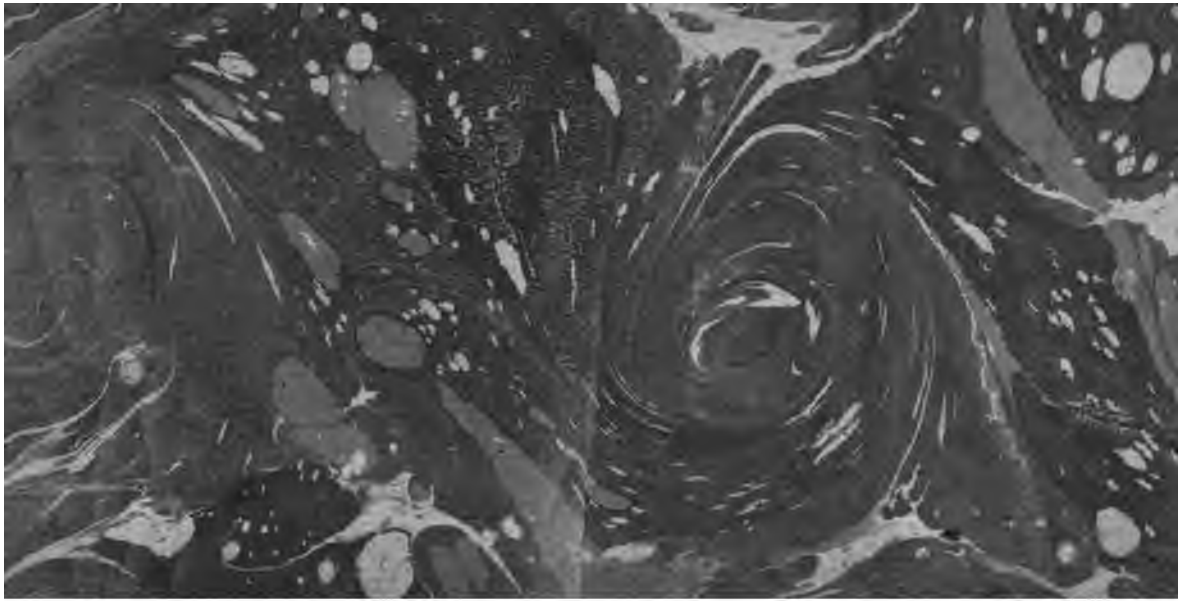
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

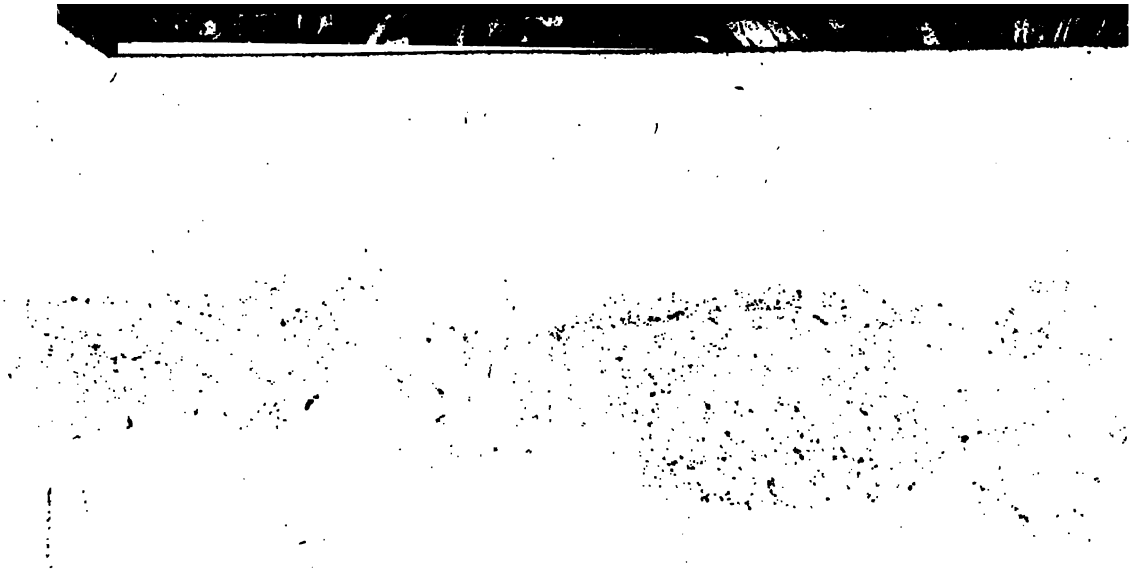
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



SILAS WRIGHT DUNNING
BEQUEST
UNIVERSITY OF MICHIGAN
GENERAL LIBRARY





JOURNAL ETRANGER,

OUVRAGE PERIODIQUE.

JANVIER 1757.

Nec tellus eadem parit omnia——*Ovid.*

A PARIS,
Chez MICHEL LAMBERT, Libraire ruë & à côté de la Comedie Françoiſe, au Parnaſſe.

M. D. C. C. LVII.
Avec Approbation & Privilege du Roy.

AP
20
.J87
1757

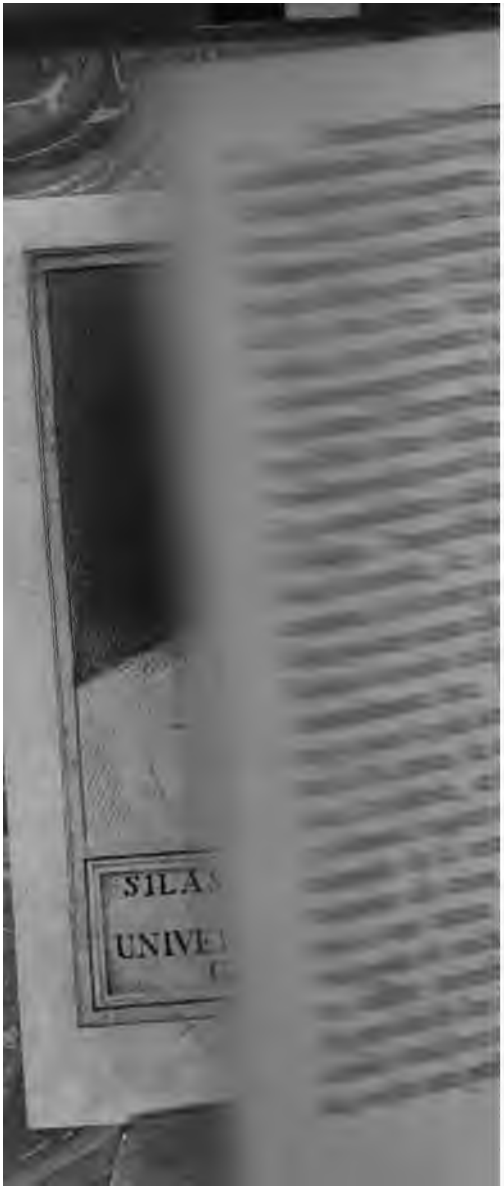
T24-27742

JOURNAL ETRANGER.

ANGLETERRE.

Lettre d'un Correſpondant d'Angleterre.

JE ſuis Anglois, Monſieur, & conſéquemment patriote. Mais le goût de réflexion qui naît avec nous dans ces climats, m'a fait diſtinguer de bonne heure, l'orgueil national d'avec le Patriotiſme. J'appelle volontiers celui-ci l'humanité concentrée; & loin de le regarder comme un développement & une extenſion de l'amour propre qui cherche à s'aggrandir & à s'appuïer; je croirois plutôt que l'amitié même & le Patriotiſme ne ſont que des branches de l'humanité, qui fait, je vous l'avoue, ma grande &


SILA
UNIVE

la ſource de ſes plaiſirs, & l'occaſic
de ſes maux. Le caractere des Franço
comme le plus ſociable, me parut à c
prix, le meilleur de tous les peuples c
l'Europe. Je me paſſionnai pour leu
goûts, pour leurs modes, pour leur litt
rature, & pour leurs ſpectacles. Je do
vous dire à cette occaſion, que tout an
que je ſuis de la paix & de la tranqui
lité, je reçus & donnai des coups po
l'honneur de la Nation Françoiſe, (
au mémorable Ballet des fêtes Chinc
ſes. Depuis ce tems-là nos querelles d
venant tous les jours plus ſérieuſes, no
avons pris vos Vaiſſeaux, vous nos Pl
ces, nous armons réciproquement d
Flottes, & je n'en ſuis pas moins de cœ
à la France. J'y ai appris qu'il fallc
ſe battre avec généroſité, & band
d'une main la playe que l'autre veno
de faire. Cette civilité qui fait reſpect
l'humanité juſques dans la vengeanc
eſt tout à fait conforme à mon éduc
tion. Je vais donc continuer avec vo
ce commerce littéraire qui nous étc
particulier, avant que vous priſſiez que
que intérêt au Journal Etranger. Pui
que vous voulez rendre ce commer

(a) Voyez le Journal de Décembre 1755.

ma belle paſſion. Ainſi quoique jaloux de la gloire de ma patrie, je deſire encore plus le bien des hommes. Ces ſentimens ſe ſont enracinés chez moi, par le ſéjour que j'ai fait à Paris. J'y ai vû des êtres véritablement humains, qui n'étoient vains, légers, inconſtans que par envie de plaire; & j'étois charmé d'interprêter ce deſir, comme l'effet d'une eſtime & d'une bienveillance réelle pour la nature humaine. La complaiſance habituelle, la facilité d'obliger, l'empreſſement de prévenir tout le monde, de s'offrir à tous les momens, & de tout promettre, ſi ce ne ſont pas des vertus réfléchies, m'y ſembloient du moins indiquer un penchant naturellement bon. L'amour propre m'y a paru le plus heureuſement tourné à l'entretien du commerce de la vie. Le ridicule, ce fléau des travers, y échouoit toujours contre les grands exemples de la vertu, & contre les noirceurs du crime. Je m'affectionnois à une nation, où je ne trouvois point de méchans déterminés qui ne fuſſent univerſellement abhorrés. Je penchai dès lors à croire que la *ſociabilité* étoit, ſinon un attribut eſſentiel, du moins une perfection de l'homme,

la ſource de ſes plaiſirs, & l'occaſion de ſes maux. Le caractere des François comme le plus ſociable, me parut à ce prix, le meilleur de tous les peuples de l'Europe. Je me paſſionnai pour leurs goûts, pour leurs modes, pour leur littérature, & pour leurs ſpectacles. Je dois vous dire à cette occaſion, que tout ami que je ſuis de la paix & de la tranquillité, je reçus & donnai des coups pour l'honneur de la Nation Françoiſe, (*a*) au mémorable Ballet des fêtes Chinoiſes. Depuis ce tems-là nos querelles devenant tous les jours plus ſérieuſes, nous avons pris vos Vaiſſeaux, vous nos Places, nous armons réciproquement des Flottes, & je n'en ſuis pas moins de cœur à la France. J'y ai appris qu'il falloit ſe battre avec généroſité, & bander d'une main la playe que l'autre venoit de faire. Cette civilité qui fait reſpecter l'humanité juſques dans la vengeance, eſt tout à fait conforme à mon éducation. Je vais donc continuer avec vous ce commerce littéraire qui nous étoit particulier, avant que vous priſſiez quelque intérêt au Journal Etranger. Puiſque vous voulez rendre ce commerce

(*a*) Voyez le Journal de Décembre 1755.

public, je dois l'étendre, & faire par le choix autant que par le nombre des matériaux, qu'il devienne intéreſſant pour vos lecteurs, plus difficiles que les nôtres. Amuſez les ſurtout, & couronnez vos épines de fleurs, qu'il faut lier enſemble, car on ne s'inſtruit point ſans quelque peine; & ſans inſtruction les ſciences ſont inutiles, une nation reſte toujours dans l'enfance, & n'avance point, ſoit dans l'eſtime des autres, ſoit dans ſa propre perfection. Le précis que je vais vous faire de nos ouvrages courans, vous remplira mieux de mon idée, qu'une longue diſſertation. Je vous donnerai de tout, parce que vous avez des lecteurs de toute eſpece; mais ſobrement de chaque choſe, afin de ne dégoûter perſonne. Je commence par la Religion qui mérite nos premiers hommages, & le livre par où je débute, en vaut la peine. Ne vous effrayez pas du titre.

RELIGION.

Anharmony of the four Goſpels: in wich the natural order of each is preſerved, with a Paraphraſe and notes. by James Macknight *M. A. Miniſter of Maybole.* 4°. 15. *ſh.* Millar.

Concordance des quatre Evangiles, dans laquelle on établit l'ordre naturel de chacun d'eux, avec une Paraphraſe & des notes, par Jacques Macknight, *Miniſtre à Maybole. in* 4°. 15 *chelins relié, chez* Millar Dodſley, *&c.*

Tatien eſt le premier qui a compoſé une concordance vers l'an 172. Au commencement du troiſiéme ſiecle, Ammonius donna la ſeconde. Depuis ce tems là, les ſchiſmes de Religion nous ont accablé de concordances. (*a*) Le mérite & l'objet de celle-ci eſt de préſenter un

(*a*) Il ne faut pas entendre ici par concordances ces eſpeces de tables, où l'on a trouvé l'art de faire un grand in-folio, d'un volume in-12, en répétant vingt-cinq fois tous les mots de la Bible. Celles-ci ſont un excellent renfort pour les Prédicateurs qui cherchent des textes & des paſſages, mais un très mauvais ſupplément à l'éloquence de raiſonnement.

fil de narration ſuivie ; au lieu que dans les concordances précédentes, on a ſouvent tranſpoſé des faits. L'Auteur met à la tête de ſon ouvrage ſept obſervations préliminaires ſur les principes d'une concordance, & ſur ſon ſyſtême particulier.

La premiere roule ſur les termes & les phraſes dont ſe ſervent les Evangéliſtes. Il prétend qu'ils ne ſe ſont pas attachés a répéter préciſément les propres paroles des perſonnes qu'ils font parler, mais qu'ils ont eu ſimplement le deſſein d'en rendre le ſens ; cette obſervation eſt d'autant plus raiſonnable, que les Evangéliſtes écrivant dans une langue différente de celles des interlocuteurs, ils ont été néceſſairement obligés d'y ſubſtituer les expreſſions de la leur.

La ſeconde obſervation concerne les faits & les circonſtances des faits rapportés par les Evangéliſtes. S'ils n'ont pas, à beaucoup près, fait mention de tous les miracles de J. C. ; s'ils n'ont rapporté que l'eſſentiel de ſes paroles, comme l'auteur le prétend ; leur intention, en abregeant les faits & les diſcours, étoit de faire des volumes portatifs & à aſſez bon marché pour que le

pauvre comme le riche pût ſe les procurer, dans un tems où les copies quelque peu conſidérables qu'elles fuſſent, montoient à un prix exceſſif. Ce motif de brieveté réſoût bien des difficultés qu'elle avoit fait naître. L'Auteur dit qu'il a ſouvent eſſaïé de ſuppléer à la narration par les conjectures les plus probables, mais qu'il ne veut cependant point les garantir; en cela plus ſage & plus modeſte que ceux qui veulent ajouter à la parole divine, ou la plier à leur interprétation, comme pour éterniſer la ſource des troubles & des diviſions de l'Etat & de l'Egliſe. (*a*)

La troiſiéme obſervation traite de la connexion qui ſe trouve dans le texte des quatre Evangéliſtes. M. *Macknigt* aſſure que quoique chacun d'eux ait voulu mettre une liaiſon dans ſa narration, les actions de N. S. n'y ſont pas cependant dans un ordre ſi conti-

(*a*) S. Paul diſoit, ſi je devois ſcandaliſer mon frere, je ne mangerois jamais de la chair. C'eſt une maxime applicable à tous les controverſiſtes. Leurs écrits ne ſont jamais indifférens. Sous prétexte de ſoutenir un parti qui, ſelon eux mêmes n'a pas beſoin de défenſe, ils irritent l'autre, & les mettent tous les deux aux priſes.

nu, qu'entre un fait & le ſuivant on ne puiſſe placer un fait tiré d'un autre Evangeliſte. C'eſt même le ſeul moyen d'établir une exacte chronologie de la vie de N. S.

Les reſſemblances qui ſe trouvent entre les circonſtances de la vie de J. C., ſont le ſujet de la quatriéme obſervation. L'Auteur prouve par des exemples, que le Sauveur répétoit ſes Préceptes, ſes Paraboles & ſes Prophéties, ſelon l'utilité qu'il y voyoit, & les préjugés qu'il avoit à combattre.

Il établit dans la cinquiéme obſervation la neceſſité de connoître à fond l'Hiſtoire Ancienne pour la parfaite intelligence de l'écriture, ſans quoi l'on court riſque de s'égarer, dans un ſiecle & dans un pays auſſi éloigné de nous.

Dans la ſixiéme obſervation il diſcute l'ordre dans lequel les Evangiles ont été publiés; il prouve que le premier qui a paru, eſt celui de S. Luc. Les Evangeliſtes, dit-il, qui avoient fort à cœur la converſion des Juifs, ayant compoſé leur Evangile relativement à ces vûës, ont choiſi les circonſtances de la vie de N. S. qui étoient les moins connues par la nation. C'eſt pourquoi S. Luc, S. Marc & Saint Matthieu ont paſſé ſous

ſilence la plûpart des actions de N. S. pendant la fête de la Pâque, étant aſſurés que ſa conduite n'avoit pu échapper à la Nation qui ſe trouvoit alors aſſemblée à Jeruſalem. Ils ſe ſont donc étendus plus particulierement ſur le miniſtere de N. S. en Galilée & à Beroé, parce qu'il étoit le moins public par rapport aux Juifs. S. Jean n'a pas ſuivi le même plan. Comme il parloit à une nouvelle génération, qui n'avoit pas été témoin oculaire des miracles de N. S., il crut devoir rappeller tout ce qu'il avoit fait pendant la Pâque, afin de convaincre les Juifs & d'éclairer les Gentils. Cela n'empêche pas que les Evangeliſtes n'ayent été tous inſpirés, ainſi que l'Auteur le démontre.

Dans la ſeptiéme obſervation, au milieu des plus forts argumens qu'il employe pour prouver l'authenticité du Nouveau Teſtament, il inſiſte ſur la modeſtie avec laquelle ils ont parlé de N. S. & d'eux mêmes.

Après ces obſervations préliminaires, on trouve cinq diſſertations chronologiques, la premiere ſur le dénombrement mentionné dans le deuxiéme chapitre de l'Evangile de S. Luc, la ſeconde ſur l'âge de N. S. lors de ſon baptê-

me, la troiſiéme ſur l'année de la mort d'Hérode, la quatriéme ſur la charge de Pilate en Judée, & la cinquiéme ſur le tems qu'on prétend avoir été employé à bâtir le Temple. Vient enſuite la concordance qui préſente le texte des quatre Evangiles, réünis dans un ſeul corps ſans aucune altération. Ce texte eſt diviſé par ſections, les expreſſions ſemblables & paralleles ſont placées de façon qu'on peut facilement les comparer. Les textes quoique mêlés enſemble & rapprochés, ſont toujours diſtingués par le nom de l'Hiſtorien à qui ils appartiennent; enfin cette nouvelle diſpoſition met à portée de faire la comparaiſon des Evangiles avec plus d'avantage que jamais.

La paraphraſe ſuit la concordance, elle eſt auſſi diviſée en ſections qui répondent à celles de la concordance. Ici l'Auteur ne donne la préférence à aucun Evangéliſte. Il ne manque jamais de citer celui qui parle, ſur les choſes dont les autres n'ont pas fait mention. Lorſqu'au contraire un même fait eſt rapporté par pluſieurs Evangéliſtes de la même façon, il choiſit celui dont les termes conviennent davantage à ſon ſujet. On peut donc regarder cette pa-

raphraſe comme une eſpece de vie complette & ſuivie de J. C.

Cette paraphraſe eſt ſoutenue de notes contenant les différentes opinions des interpretes & propres à expliquer les difficultés qui ſe préſentent dans la concordance. L'Auteur n'a épargné dans cet ouvrage ni ſyſtême, ni conjecture, ni raiſonnement. Il fournit toujours abondamment de quoi choiſir parmi ſes opinions, & l'on ne peut que lui ſçavoir gré du travail immenſe qu'a dû lui coûter cette utile compilation.

Outre les Théologiens, nous avons nos Evangéliſtes & nos Apôtres auſſi remplis de zele & de prétentions à l'éloquence que les vôtres. Leurs Auditeurs n'ont pas moins de curioſité que les François, ou nos Prédicateurs ſçavent mieux la piquer & la réveiller. Le mélange du profane, & ſurtout de la politique avec la ſimplicité de l'Evangile, donne ſouvent à leurs diſcours un intérêt nouveau, toujours aſſaiſonné de cette liberté, dont l'abus même eſt encouragé par l'impunité. Les Sermons ſont donc parmi nous un objet de Littérature; auſſi les Journaliſtes qui aiment les uſurpations comme les autres Tribunaux n'ont-ils pas manqué de les attri-

buer à leur Juriſdiction. Quelques-uns rendent compte des Sermons qui ſe prêchent à Londres pendant l'année, d'autant qu'ils s'impriment preſque tous. Je me garderai bien de vous faire eſſuyer tous ces Sermons, ou même leur titre. Mais il y en a qui peuvent divertir s'ils ne convertiſſent pas, tel que celui de M. *Gréenhill*, dont voici le texte.

L'inoculation eſt une pratique inventée par la préſomption, deſtructive & pernicieuſe pour le genre humain. Il a beau prêcher, on inocule encore avec le même ſuccès.

Un autre a fait imprimer un Sermon ſous ce titre. *Les principes de l'Egliſe Romaine combattus*, avec un avis, *aux Proteſtans de la Grande Bretagne, ſur l'état préſent des affaires publiques.* C'eſt un Chrétien charitable qui ſonne l'allarme.

Autre coup de tocſin. *Sympathie avec nos freres ſouffrans.* Ce ſont les Proteſtans de France. Je leur conſeille de préférer le calme dont ils jouiſſent, avec les favorables eſpérances dont on dit que votre Gouvernement les flatte, à la turbulente proſpérité qu'on leur offre ailleurs. Chacun eſt bien chez ſoi.

Avis de Nehemias aux Juifs appliqué aux Habitans de la Grande Bretagne. Ce

Sermon fut prêché l'année derniere, dans le tems qu'on craignoit une invasion de la part des François.

Avis salutaire à ceux qui habitent les Côtes Maritimes d'Angleterre, & particuliérement celles de Weymouth & de Portland. Sermon prêché à l'occasion des naufrages arrivés sur ces Côtes. Le zele de M. *Francklyn* mérite des éloges, surtout de la part des François. Il peint des plus fortes couleurs l'inhumanité de ceux qui sauvent des malheureux du naufrage, pour les piller & les massacrer. Il prouve en remontant jusqu'à l'origine de cette barbarie, que loin qu'elle ait pris naissance en Angleterre, le pillage des vaisseaux échoués y est sévérement proscrit par différens Actes du Parlement. N'allez donc pas attribuer à la Nation entiere, l'action infame & basse de quelques vils Matelots, qui se sont servis du cri de l'humanité pour la violer. La Nature s'est trompée en produisant ces monstres dans notre Isle. Ils devoient naître sur les Côtes de la Lybie. Voici de l'éloquence d'un genre nouveau, du moins pour votre Nation. Passez-moi le titre

An Expoſition, of the church Cathechiſm in eight-diſcourſes delivered at the Pariſh church of S. Saviour Southwart in The Year 1755. *by T.* Jones *M. A. Chaplain. Of the ſaid Pariſh, in-8°. p.* 3. *Sh.* Dicey.

Expoſition du Catéchiſme de l'Egliſe, en huit Sermons débités dans la Paroiſſe de S. Sauveur Southwart, par T. Jones, *Chapelain de cette Paroiſſe, in-8°. prix* 3. *chelins. Chez* Dicey.

On s'imagine en France que tout notre enthouſiaſme eſt tourné du côté de la Patrie, & qu'il ne regne maintenant parmi nous, d'autre folie que celle de la guerre. Ce n'eſt pas dans un temps d'orage qu'on arrache le peuple à ſes idoles. Le vertige eſt toujours le même, graces à quelques Docteurs qui ſe ſont répandus dans cette grande Ville, pour ſonger au ſalut éternel des Anglois, tandis que leur fortune temporelle s'éclypſe entre les mains des Miniſtres. M. *Jones* eſt un de ces charitables Médecins de l'ame. Non content des prodiges ſinguliers qu'il a faits par le miniſtere de ſa voix, il veut étendre les

fruits de ſa miſſion en publiant ſes Sermons ; & pour édifier d'avance ſes Lecteurs, il déclare dans une courte Préface que les preſſantes & continuelles fonctions de ſon zele, ne lui ont pas permis de donner quelquefois plus d'une ſoirée à la compoſition de ſes diſcours. Voici un trait de ſon éloquence ſimple & ſans artifice.

Dans un Sermon ſur les Commandemens : « vous flattez-vous, dit-il à ſes » Auditeurs, de les avoir gardés ? Pour » moi, j'avoue qu'il n'en eſt pas un » ſeul que je n'aye violé.

Après un acte d'humilité ſi ſingulier, rien de plus noble que le tour qu'il employe dans ſon Sermon ſur le baptême pour inviter au mariage. « Je ſuis ma» rié, dit-il, parce que le mariage eſt » un précepte divin, auquel je ſuis con» vaincu que tout homme doit ſe ſou» mettre, à moins d'un *empêchement* » bien poſitif ». C'eſt avec ces traits pathétiques & perſuaſifs que le Docteur *Jones* aſſemble tous les Dimanches un Auditoire très-nombreux. Avez-vous de pareils Charlatans en France ? Mais laiſſons le peuple enchanté de ſon oracle, & paſſons dans la ſphere de la raiſon. La matiere en demande, le titre l'annon-

ce ; je ne ſçais trop s'il remplira votre attente : mais quand nous vous rendrions la pareille, pour les mauvais ouvrages qui nous ſont venus ici de Paris ſous les titres les plus impoſans, il n'y auroit pas d'injuſtice dans la vengeance ; liſez donc, & ſi vous êtes trompé, ne vous plaignez pas.

PHILOSOPHIE.

Réflexions Phiſical and moral upon the various and numerous uncommun Phœnomena in the air, Water or Earth Wich have happened from the Eartquake at Lima to the preſent time ; in a Series of familiar Letters from a Member of Parliament in Town to his friend in the Country, 8°. 1. *Sh.* Millar.

Réflexions Phyſiques & Morales, ſur les différens Phénomenes extraordinaires arrivés dans l'air, ſur la terre & ſur l'eau, depuis le tremblement de terre de Lima juſques à préſent ; ce qui ſera une ſuite de Lettres familieres, écrites par un Membre du Parlement, à un de ſes amis à la campagne, in-8°. *prix, un chelin, chez* Millar.

L'Auteur de ces Lettres prétend que tous les ſyſtemes de Philoſophie an-

cienne ou moderne ne ſuffiſent pas pour les recherches de la Nature, & qu'il nous faut des guides bien ſupérieurs pour avancer dans cette étude. La Philoſophie de Moyſe eſt à ſon avis l'unique ſource véritable où nous puiſſions puiſer. L'Auteur commence le ſyſtême de la création conformément à ces principes, & promet des Diſſertations dans le même genre ſur la chûte de l'homme, ſur le Déluge & le renouvellement de la terre. Quant aux tremblemens de terre, il les regarde comme des coups de la vengeance divine; & pour la prouver, il détaille les crimes qui l'ont attirée ſur Liſbonne, comme ſi les jeux de la Nature, & les crimes des hommes avoient quelque rapport. Ne diriez-vous pas que cet ouvrage eſt ſorti d'au-delà des Pyrenées? Les Naturaliſtes Anglois ſe gardent bien de confondre les vérités de la révélation, avec les conjectures de la Philoſophie. Mais cet Auteur me paroît diſpoſé à réveiller les anciennes terreurs, dès que la Comete de 1757. aura paru.

Il faut que je vous dédommage d'une maniere bien ſatisfaiſante; c'eſt en revendiquant en votre nom, un ouvrage qu'on pourroit peut-être vous diſputer.

Il a été fait à Zurich, mais en François: ce pourroit être un ſujet de litige; de ſçavoir s'il doit être regardé chez vous, comme étranger ou comme national; je vais trancher la queſtion en arbitre tout à fait neutre. Cet ouvrage eſt ſi bon, & je ſerai ſi précis, qu'il y auroit de la mauvaiſe humeur à vous reprocher le peu que j'en dirai.

C'eſt un *Eſſai ſur l'utilité des montagnes, avec une Lettre ſur le Nil, par M. Élie* Bertrand *de l'Académie Royale de Pruſſe, in-8°. à Zurich.*

Pluſieurs Auteurs regardoient les montagnes comme des imperfections du globe terreſtre, ou comme des veſtiges de la ruine du monde. Le but de M. *Bertrand* eſt de détruire ce ſyſtême, & de prouver que la Sageſſe divine s'eſt ſenſiblement manifeſtée dans la création de ces montagnes. L'Auteur les conſidére comme une eſpéce de boulevard qui aſſure la ſolidité de la terre, & qui la défend contre la furie des vents & des eaux. M. *Bertrand* nous repréſente ces maſſes énormes, comme autant de réſervoirs d'eau, pour les fleuves & les rivieres. Elles aggrandiſſent la ſurface de la terre, & par conſéquent ſon produit. Elles engendrent les miné-

raux les plus utiles ; elles produiſent les plantes les plus ſalutaires ; elles nourriſſent un nombre prodigieux d'animaux qui n'exiſteroient pas ailleurs ; enfin elles procurent à leurs habitans un air plus pur, un ciel plus ſerein, une vie plus longue, & ſur-tout un rampart contre les hoſtilités des hommes.

Ici vous oppoſerez à votre Compatriote, que les Alpes n'ont arrêté ni Annibal ni Conty ; mais Annibal & Conty, pour avoir renverſé des murs & des rochers, ne détruiſent pas un ſyſtême. Celui de votre Auteur n'eſt point ſans fondement. Il a des opinions bien plus ſingulieres. Il penſe, par exemple, ſur les foſſiles & les pétrifications, que les animaux & les plantes ne peuvent ſe pétrifier, mais que les pétrifications furent de tout temps, comme un eſſai de l'organiſation de la nature animale & végétale. C'eſt un ſyſtême dont *Camérarius* avoit jetté les ſemences, mais que *Woodvvard* a détruit, comme étant contraire au *Dixit & facta ſunt*. Quoi qu'il en ſoit, ce Traité de M. *Bertrand* eſt curieux, & très-propre à ſoutenir la réputation qu'il s'eſt déja acquiſe, par ſes Mémoires ſur la ſtructure de la terre.

Ce n'eſt juſqu'ici que de la Théorie; voyons-en quelque fruit, pour répondre à ceux qui diſent : A quoi cela eſt-il bon ? Au reſte ne me chicanez pas ſur l'ordre des matieres, parce que je n'ai pas le loiſir de juſtifier mon plan & ma diſtribution.

ŒCONOMIE.

Experiments on Bleaching. By Francis Home, *M. D. Fellow of the Royal College of Phyſians in Edinburgh.* 8°. *pr.* 4. S. Kincaid.

Expériences ſur le Blanchiſſage des Toiles. Par François Home, *Membre du Collége Royal de Médecine d'Edimbourg.* in-8°. *prix.* 4 *chelins. chez* Kincaid.

Les Blanchiſſeurs d'Ecoſſe ont demandé, pour la gloire & le profit de leur manufacture, que ce Traité fût publié. En voici la diviſion.

I. Partie. Section premiere. Connexion de la Chimie avec les autres arts. Section 2. Différentes Méthodes de blanchir.

II Partie Section premiere. Façon de tremper la Toile. Section 2. Méthode pour mettre la Toile à la leſſive, avec l'application du Sel alkalin. Section 3.

Lavage de la Toile, avec la maniere de la ſécher. Section 4. l'Application des Acides. Section 5. Façon de frotter la toile avec du ſavon & de l'eau.

III. Partie. Section premiere. Traité ſur les cendres des Perles bleües. Section ſeconde. Cendres de Perles blanches. Section troiſiéme. Cendres de Moſcovie. Section quatriéme. Cendres de Cashub. Section cinquiéme. Cendres de Markof. Section ſixiéme. Methode de manufacturer ces cendres à la maiſon.

IV. Partie. Section premiere. L'effet naturel de ces cendres ſur des toiles non blanchies. Section ſeconde. Sur la cauſe & les effets de l'eau qui ſe trouve dure, avec la methode de l'adoucir. Section troiſiéme. Les effets des eaux d'acier & de charbon ſur les toiles, & le remede qu'on peut y apporter. Section quatriéme. Quelques conſidérations ſur la perfection à laquelle on peut porter la manufacture des toiles.

C'en eſt aſſez pour annoncer un ouvrage très-utile; mais dont les extraits ne plairoient pas à vos Lecteurs qui aiment à jouir des arts & à les admirer, ſans les connoître. C'eſt ici la place de la Médecine.

MEDECINE.

Eſſai de Chimie, de Phyſique, & de Médecine ſur le vif argent; par M. Wabſt, *Docteur en Médecine.*

Ce Traité s'annonce ſous deux parties dont il ne paroît encore que la premiere. On y a raſſemblé tout ce que les Médecins & les Naturaliſtes ont dit de meilleur ſur le vif argent, ou le mercure. Le livre eſt diviſé en trois ſections; il commence par la définition & dénomination des différentes eſpeces de mercure. L'auteur explique enſuite ſon origine, ainſi que celle des métaux. Il donne la methode de le recüeillir & de le purifier. Il indique les principaux lieux où il ſe trouve, & traite enſuite des divers élémens dont il eſt compoſé, de leur mixtion, de ſes propriétés & de ſa relation avec le feu, l'air, l'eau & les métaux.

Le vif argent ſe trouve dans les mines de pur Cinabre, quelquefois auſſi mêlé avec de la chaux. On en recüeille en Thuringe près de *Greiſenthal*, en Hongrie vers *Cremnitz*, & en Tranſilvanie près de *Slatna*.

Il

Il y a du mercure gris dans le voiſinage de Schoenk en Voitland. Mais la meilleure eſpece eſt celle qui nous vient de la Carinthie. En 1752. on en a raſſemblé trois cens mille livres à Idria. Autrefois il y en avoit beaucoup en Bohëme, dans le Tirol, & dans la Franconie près de Marpurg. Il y a des détails très-intéreſſans dans l'ouvrage de M. *Wabſt*, qui promet de traiter dans le ſecond volume, des effets du mercure ſur les métaux mixtes, mais principalement ſur le corps humain. Voici du curieux.

Les Apoticaires juſtifiés de l'imputation d'ignorance, Ouvrage *qui démontre que ſans éducation académique, on peut avec la pratique devenir bon Médecin*, in-8°. *chez* Scott, 6 liv.

Admirez-vous comment la vanité remue tous les états? Voici un Apoticaire qui attaque de front toute la Faculté de Médecine, & qui ſans grades, oſe ſe placer ſur les bancs des Docteurs.

Je vois que ſi cet homme n'a pas porté la robe de Rabelais, il a lû ſon Ouvrage. Ecoutez comme il raiſonne. Les Apoticaires, dit-il, ont par leur état aſſez de pratique de Médecine. Or la théorie eſt inutile; les Langues

ſcavantes ne ſont qu'un fardeau, les Livres Anglois ſuffiſent, il ne faut que du bon ſens pour les entendre, & de l'expérience pour les appliquer. Donc il ne reſte entre le Médecin & l'Apoticaire d'autre différence que celle du bonnet, Avouez qu'il faut être Anglois, pour ſe porter à cet excès de licence ? Mais ici nous avons droit de tout dire, parce qu'il reſte à chacun la liberté de penſer ce qu'il voudra. Chez vous l'audace eſt réprimée, parce que les Loix & les mœurs ont mis une ſubordination réguliere entre les Tribunaux, les Profeſſions, & les Corps, & que l'un ne peut empiéter ſur l'autre, ſans détruire l'harmonie de l'état. Ici l'on a des prétentions ſans conſéquence, & l'on mépriſe encore plus un Apoticaire préſomptueux, qu'un ignorant Médecin. Mais laiſſons les vuider cette ancienne querelle, & venons à quelque article plus inſtructif.

HISTOIRE.

The hiſtory of the Royal Society of London for improving of natural Knowledge from it firſt riſe, &c. *by Thomas* Birch *Secretary to the Royal Society the firſt*

and ſecond Volume, dedicated to his Majeſty. 4. pr. 1. L. 5. sh. in boards Millar.

L'hiſtoire de la Société Royale de Londres, depuis ſon premier établiſſement; où l'on a inſéré ſelon leur ordre naturel, les meilleures pieces qui ont été communiquées à la Société, & qui n'avoient point été juſqu'ici publiées dans les Tranſactions Philoſophiques, dont cet Ouvrage eſt une eſpece de Supplément. Par Thomas Birch, *Secrétaire de la Société Royale. Premier & ſecond Volume dédiés à Sa Majeſté*, in-4°. *Prix, une livre ſterlin, & 5. ſchelins en feuilles, chez* Millar.

L'hiſtoire de la Société Royale par l'Evêque *Sprat*, & les Tranſactions Philoſophiques, ne ſuffiſoient pas pour nous faire connoître toutes les découvertes & les progrès que les Sciences & la Philoſophie expérimentale doivent à cette illuſtre Académie. L'ouvrage de *Sprat* finiſſoit à l'an 1667. Les Tranſactions Philoſophiques laiſſoient pluſieurs vuides à remplir depuis l'année 1664, où elles avoient commencé, c'eſt-à-dire, quatre ans après l'établiſ-

ſement de la Société Royale, juſqu'à l'année 1695. qu'elles ont été régulièrement continuées. M. *Birch* vient de ſuppléer à tous ces défauts dans ſon Hiſtoire complette. Elle eſt diſpoſée ſelon l'ordre chronologique, & ne contient que des faits authentiques, & tirés des Journaux, Regiſtres, ou Lettres de la Société. On trouve à la fin de chaque année la mort des membres les plus célébres, & le tribut d'éloges dû à leur mémoire. Vous jugerez par quelques extraits du travail de l'Auteur.

Le 2 Janvier 1660, on inſcrivit ſur le Regiſtre de la Société pluſieurs queſtions ſur la peſanteur de l'air, propoſées par Mylord *Brounker*,& par M. *Boyle*. On convint d'envoyer ces queſtions à Teneriffe, afin qu'on y fit les expériences néceſſaires pour leur éclairciſſement.

Le 29 Avril 1663, le Docteur *Wren* montra à la Société le plan du théâtre qui devoit être conſtruit à Oxford pour les actes de l'univerſité, & pour les pieces dramatiques. La Société le pria d'en faire une deſcription qui reſteroit dans ſes archives.

M. *Long* donna une Diſſertation ſur la génération des fourmis. Il fit auſſi l'expérience de tuer des lezards aquatiques

avec du ſel gris, de l'abſynthe & du ſel prunelle. On remarqua que le premier les faiſoit mourir moins vîte que les deux autres. On les mit dans de l'eau fraîche, & ils ne revinrent point. Il obſerva que les lezards de terre ſont moins dangereux que ceux qui naiſſent dans l'eau, & que les crapaux qui ne ſont pas vénimeux dans le froid, le deviennent dans la chaleur; de-là vient qu'ils ſont ſi nuiſibles en Italie. Le Docteur *Troune* aſſura qu'il avoit vû un jeune vipere qui vivoit dans le ventre d'une autre. M. *Long* remarqua que les viperes femelles avoient quatre dents, dont deux en haut, & deux en bas, & que les mâles n'en avoient que deux qui ſont en haut.

On pria M. *Boyle* de communiquer les papiers qu'il avoit, ſur la méthode qu'avoit ſuivi ſon pere le Comte de Corke, pour tranſporter des carpes en Irlande. M. *Hooke* rendit compte de deux Obſervations faites avec le microſcope, l'une d'une mine de diamant qui ſe trouvoit dans des cailloux, l'autre d'une araignée qui paroiſſoit avoir ſix yeux; mais on ne pût pas diſtinguer bien nettement ces ſix yeux.

On ordonna l'eſſai de la baguette divinatoire; Mrs *Boyle & Brereton* préten-

dant l'avoir vue faire ſon effet entre les mains de quelques perſonnes, quoiqu'elle n'eût rien produit dans leurs propres mains.

On propoſa de ſe ſervir, dans l'opération, de la méthode preſcrite par Gabriel *Platte*, dans ſon traité, de la découverte des tréſors ſouterreins.

On pria Mr *Boyle* de conférer encore avec l'Artiſte qui avoit annoncé un ſecret pour amollir le bois & lui rendre enſuite ſa premiere dureté.

Mr *Long* aſſura avoir vû une cuiraſſe ſi épaiſſe, qu'elle ne pouvoit être percée par une balle de Piſtolet. On chargea le Colonel *Tuke* de prier, de la part de la ſocieté, le Prince *Robert* de communiquer le ſecret de fabriquer des cuiraſſes de cette épaiſſeur.

Le Docteur *Wren* fut prié de rendre compte de l'eſſai qu'il avoit fait, pour faire éclore des œufs à la chaleur égale & moderée d'une lampe; expérience qu'il avoit pouſſée juſqu'à voir du ſang dans les œufs.

Le 6 Mai on fit encore l'expérience de la baguette divinatoire; mais elle ne réuſſit pas mieux que les précédentes. On ordonna de la recommencer avec des baguettes dont le bois auroit un an de crûe.

On lût une lettre de Mr de la *Quintinie* qui s'excuſoit de préſenter à la ſocieté, ſon traité & ſes experiences ſur la culture des arbres, parce qu'il devoit inceſſamment les publier. On accepta l'offre que fit Mr *Beal* de fournir à la ſocieté des traités manuſcrits ſur le Jardinage, du Docteur *Jungius* & de *Caleb Norley*.

Mr *Moray* rapporta que le Comte de *Sandwich* l'avoit aſſuré qu'à la profondeur de ſoixante braſſes, ſix hommes pouvoient tirer une ancre, ce que dix hommes pouvoient à peine faire, près de la ſurface de l'eau.

Mr *Robert* fut chargé de faire l'expérience, ſi les corps étant plongés dans l'eau, leur poids varieroit, comme celui des corps qu'on deſcend dans les mines; témoin l'expérience qu'en avoit fait le Docteur *Power*, par laquelle une lampe de cuivre qui peſoit une livre au haut de la mine, étant deſcendue à ſoixante & huit verges de profondeur, y étoit plus legere au moins d'une once.

Voilà ce que j'ai recüeilli légérement de plus utile, dans un ouvrage qui intéreſſe tous les hommes, même ceux qui ne ſçavent pas lire. Je vous conſeille de l'acquérir, & d'en faire des extraits

pour votre Journal. Cela vaut mieux que des contes. On a beau vous dire que les Dames ne liront pas ces extraits. C'eſt une erreur. Elles ſont auſſi propres que nous à la Philoſophie expérimentale, elles en raiſonnent moins profondément, mais plus nettement. Vous donneriez bien mauvaiſe idée de votre beau Sexe, à nos Dames Angloiſes. Encore un ſujet intéreſſant.

A New and Auurate Hiſtory of Louth America. 1. *vol. by M^r.* Rolt, *in*-8°. *pr.* 6 *Sh.* Gardner.

Nouvelle Hiſtoire de l'Amérique Méridionale, 1. *vol. par M.* Rolt. *in*-8°. *prix* 6 *chelings chez* Gardner.

L'Auteur promet par un titre beaucoup plus détaillé, un tableau de tout ce qui a rapport à la découverte du nouveau monde, des tentatives qui ont été faites pour trouver un paſſage par le Nord-Eſt & le Nord-Oueſt, des différentes poſſeſſions des Européens dans l'Amérique; avec une deſcription complette des provinces du Chili, du Paraguay, du Perou & des continens qui appartiennent aux Eſpagnols; de la Guia-

ne, & ſpécialement de Surinam, appartenant aux Hollandois; de Cayenne ſous la domination de la France; du Breſil ſujet à la couronne de Portugal, de toutes les différentes nations d'Indiens, qui ſe trouvent dans ce vaſte territoire; enfin l'hiſtoire des Iſles adjacentes aux côtes, avec des détails concernant la Geographie, la Politique, l'Hiſtoire Naturelle & le commerce de ces Provinces; la religion, les mœurs & les coutumes des habitans.

Il s'en faut bien que Mr *Rolt* ait tenu parole ſur un engagement auſſi étendu & auſſi difficile.

La nouvelle Hiſtoire, diſent nos Journaliſtes & nos connoiſſeurs, car je ne m'en rapporte pas toujours aux premiers, lorſque je n'ai pas le tems de lire; cette Hiſtoire n'eſt qu'une compilation mal digérée de *Hackluyt*, *de Purchas*, *Churchill*, *Aſtley*, *Harris*, &c. M. *Rolt* débutant par une deſcription de l'Amérique, abandonne ſon ſujet au milieu du chapitre, pour parler de Solon, de Platon, d'Ariſtote, des Phéniciens & de *Macham* qui fut à Madère & découvrit le premier les Canaries. Au lieu de pourſuivre, il recule juſqu'à Minos Roi de Crete, d'où il paſſe bruſque-

ment aux Piſans, aux Florentins, aux Genois & aux Venitiens, pour arriver à Vaſco de Gama & à Colomb.

M. *Rolt* me pardonnera de prendre un moment le ton de critique, plus ſéant à notre liberté qu'à la politeſſe françoiſe. S'il attribue la formation de l'or à la chaleur du ſoleil ſous les tropiques; comment expliquera-t'il la génération de l'or dans les Montagnes de Hongrie, d'Ecoſſe, du Chili, & du détroit de Magellan? A propos de ce détroit; pourquoi, dit-il, que depuis *1616* où celui de *Le Maire* fut découvert, celui de Magellan ne fut plus ſi fréquenté? Ignore-t'il que le détroit de *Le Maire* ne donne point de paſſage du Nord au Sud, & que n'étant qu'un canal entre la terre de Feu, & l'Iſle des Etats; il n'a rien de commun avec le détroit de Magellan?

Quittons le rôle de Cenſeur, qui ne va point à la douceur de mon caractere, & cherchons à loüer. Peut-être trouverons nous matiere dans l'Ouvrage ſuivant.

Geographical, Hiſtorical, Political, Philoſophical and Mechanical Eſſays. The firſt containing an Analyſis of a general Map of the Middle British Colonies.

in America and the Country of the confederates Indians : a Deſcription of the face of the Country ; the Boundaries of the confederates and the maritime and inland Navigations, of the ſeveral Rivers and Lakes contained Therein. By Lewis Evans. 4°. 9. *ſ. Philadelphia, printed and ſold by* Dodſley, &c. *In London.*

Eſſais de Géographie, d'Hiſtoire, de Politique, de Philoſophie & de Mechanique. Le 1er. *contient l'Analyſe d'une Carte générale des Colonies Angloiſes du milieu de l'Amérique & du Pays des Indiens Alliés, avec la Deſcription de ce Pays, l'Hiſtoire de ces Alliances, & de la Navigation des Rivieres & Lacs du Pays, par Louis* Evans. *in-4°. prix 9 chelins. Imprimé à Philadelphie, & ſe vend chés* Dodſley, &c. *A Londres.*

Voici du moins de quoi réveiller l'attention de tous vos Lecteurs. Il s'agit de la deſcription des Païs qui ſont l'objet de nos malheureuſes conteſtations.

Jomets la deſcription, pour vous conduire au morceau le plus intereſſant. Ce ſont les Obſervations de l'Auteur, ſur les affaires préſentes de l'Amérique. Voici ſes termes :

Après avoir eſſayé de faire paſſer des avis particuliers au Miniſtere ; puiſqu'il ne les a pas reçûs, ou accüeillis, je vais les lui réitérer publiquement.

Autrefois notre plus grande crainte étoit que les François ne formaſſent une chaîne de communication entre le Canada & l'embouchure du Miſſiſſipi ; mais l'événement paroiſſoit ſi éloigné, que nous ne devions pas nous en allarmer. Ils y tendent aujourd'hui, par la voye de l'Ohio, où ils ont déja formé un établiſſement.

Si nous les laiſſions faire, non-ſeulement l'Ohio tomberoit ſous leur domination, mais auſſi tout le pays qui eſt au Sud juſqu'à la Baye du Méxique. Les Anglois doivent donc établir inceſſamment des Forts ſur la riviere de *Cherock* & entre *l'Ohio* & *Moville*, avant que les François s'y établiſſent, & qu'ils ſubornent les *Cherokees*, les *Chicachas* & les *Crick*, nos alliés. Nous accuſons les Indiens d'inconſtance ; condamnons plutôt notre erreur de penſer que ces Nations connoiſſent d'autre lien que celui de l'intérêt ; condamnons notre conduite à l'égard de ces peuples. Les *Welinis* ſont nos amis, parce qu'ils ont beſoin de nous

pour leur commerce. Ils ont donné des preuves non équivoques de leur zele pour nos intérêts, & de leur réſolution, à l'affaire de *Tawightawi-towns* où ils ont perdu 22 de leurs Guerriers. Ils ont même, par attachement pour nous, refuſé les offres avantageuſes des François; ils font la guerre dans l'eſpérance d'être ſecourus, & nous les abandonnons indignement, pour les livrer ſans armes & ſans proviſions, à la vengeance d'un ennemi provoqué. Eſt-ce donc une des maximes de notre politique, d'acheter au poids de l'or, l'alliance des Nations ſur leſquelles on ne peut compter, & de trahir nos amis les plus ſolides & les plus généreux?

Si nous garantiſſons aſſez-tôt nos poſſeſſions au voiſinage de la Caroline, nous renverſons le grand projet des François, qui eſt d'établir la communication entre l'Ohio & Moville. Qu'on ne s'imagine pas que les François n'aient pas d'autre voie pour le commerce intérieur de la Floride, que le Miſſiſſipi. Plutôt que de ſe hazarder ſur un fleuve ſi rapide, ils prendront la riviere rouge; ce qui les détourne & les retarde conſidérablement. Il eſt vrai que les bords du

Miſſiſſipi ſont moins dangereux que le milieu du canal; mais les Indiens nos alliés qui ſont ſur ces bords, les empêcheront bien de s'en approcher. Si les François venoient à gagner les Chicachas & les Cheroquès, au lieu de la Nouvelle Orléans, ce ſeroit Moville qui deviendroit le centre de leur commerce avec la Floride. Quoiqu'il n'y ait pas quarante lieues de trajet, de l'embouchure du fleuve à la Nouvelle Orléans, comme ils ſont trente ou quarante jours à les faire, à cauſe de la rapidité du fleuve, ils préféreront toujours Moville qui eſt bien plus à leur portée. Si nous uſons de lenteur ou de négligence à ſecourir les Indiens nos alliés, leur défection eſt inévitable. Les François l'ont éprouvé plus d'une fois à leurs dépens. En vain, penſons-nous éblouir le Public par des Cartes prétendues, qui nous étalent des Forts & des établiſſemens déja formés. Un comptoir de Marchand n'eſt pas un établiſſement; une maiſon de bois ſans artillerie & ſans garniſon n'eſt pas un Fort.

D'ailleurs, il ne nous manque que des forces militaires en Amérique. Avec ce ſecours, que nous devons même nous ménager en tems de paix, la partie ne

ſera plus égale, & nous l'emporterons enfin ſur les François. La moitié de notre commerce dépend de nos plantations, & le total de notre puiſſance eſt fondé ſur notre commerce. Dès qu'il ſera ruiné, nous ne tarderons pas à éprouver les effets de la miſere, & du pouvoir arbitraire.

Il y a parmi ces avis une compenſation dans les motifs de crainte & de confiance réciproque, qui ne peut offenſer aucune des deux Nations. Ce n'eſt qu'aux malades déſeſpérés qu'on doit cacher la foibleſſe de leur état. Nous n'en ſommes pas à ce point, quoiqu'en diſent vos politiques; ſi vous entendiez ceux de nos caffés, c'eſt bien pis, quand ils parlent de la France. Mais nous ſommes encore aſſez forts pour nous battre long-tems de part & d'autre, ſans nous épuiſer. Les Etats ſubſiſteront, je ne plains que les hommes. Puiſque nous en ſommes ſur cette matiere, je vais vous donner des armes, parce que je ne vous crains pas.

POLITIQUE.

The important Queſtion concerning invaſions a ſea war, raiſing the Militia and paying ſubſidies for foreign troops fairly and impartially ſtated on both ſides and humbly referred to the judgement of the Public. being a new Edition of the papers firſt published in the Evening adverti ſer. in-8°. 1. *Sh.* Griffiths.

Queſtions importantes ſur les Invaſions, la Guerre Maritime, la levée de la Milice & le payement des ſubſides aux Troupes Etrangeres, diſcutées ſans partialité pour & contre, & ſoumiſes au jugement du Public. Ce n'eſt qu'une nouvelle Edition des pieces qui ont déja paru dans l'Evening Advertiſer. in-8°. *Prix, un chelin chez* Griffiths.

On montre dans cette Brochure 1°. la poſſibilité d'une invaſion en Angleterre, d'où l'on infére l'intérêt que la Nation a d'empêcher l'ennemi de prendre poſſeſſion des Provinces Maritimes du continent, qui confrontent à nos Côtes les plus expoſées. 2°. En convenant que nos Flottes ſont plus nombreuſes & mieux équipées que jamais, l'Auteur donne de très-bonnes raiſons pour prouver que nous

ne devons pas nous repoſer entiérement ſur cet avantage, qui n'eſt pas ſuffiſant à ſon gré pour affoiblir la France. C'eſt à tort que nous penſerions qu'en prenant beaucoup de Vaiſſeaux François, nous détruiſons tout le commerce de cette nation, & que nous la mettons hors d'état de continuer la guerre. L'induſtrie équivaut à la force. Le François pourra faire le commerce étranger ſans (*a*) Marine; en vain donc lui prendrions-nous tous ſes Vaiſſeaux, nous ne l'incommoderons pas autant que nous l'imaginons, & nous dépenſerons vingt millions contre un. 3°. A l'égard de la Milice, l'Auteur combat les raiſons qui tendent à l'établir; raiſons tirées de l'exemple de l'ancienne Rome & de la Suiſſe moderne; il fait voir la différence eſſentielle qui eſt entre leur Gouvernement & le nôtre, & il finit par montrer que la levée de la Milice opérera indubitablement la ruine de notre commerce, & deviendra dangereuſe pour notre liberté. 4°. Il approuve le parti d'employer

(*a*) L'Auteur nous permettra de ne pas déférer à ſon avis. C'eſt en perſuadant de pareilles maximes aux Portugais, que l'Angleterre s'eſt emparée de leur commerce, & qu'elle les tient depuis long-tems ſous la tutelle.

des étrangers ſubſidiaires ſur le continent, en cas de beſoin ; & il regarde ce ſyſteme comme le moins coûteux pour nous & le plus utile, en ce qu'il fera une diverſion aſſez importante pour occuper les François & pour les mettre dans l'embarras (*b*). La vérité parle d'une maniere frappante dans cette piece. C'eſt à peu près la meilleure qui ait paru dans ce genre.

The occaſional Patriot. 8°. 1 *ſh.* Payne. *Le Patriote par occaſion.* in-8°. prix, *un chelin. Chez* Payne.

On commence ici par juſtifier le miniſtere de *Walpole.* De jour en jour, la mémoire de ce grand homme ſe rétablit, par la mésintelligence de ſes ennemis. Car dès qu'ils viennent à rompre entre eux, ils ne manquent pas de ſe reprocher leurs injuſtices & leurs noirceurs contre ce fameux Miniſtre.

(*b*) Le ſyſtême de l'Auteur n'eſt pas ſi déraiſonnable. Il veut ôter à la France ſa Marine, à l'Angleterre ſes troupes ; c'eſt le moyen de finir bien-tôt la guerre. Mais on ne tombera pas dans ſes panneaux. Il ne s'agit pas ici de l'Europe. Avec des vaiſſeaux ſans milice, l'Angleterre étend ſes Colonies, & nous perdrions les nôtres, avec des troupes ſans Marine.

Mais l'honnête homme n'eſt plus, & les méchans reſtent.

L'Auteur examine enſuite les moyens que l'Angleterre doit employer pour ſe défendre, dans le cas où la France la menaceroit d'une invaſion. Il obſerve d'abord que la France n'a pas la même choſe à craindre de notre part; parce qu'un corps de vingt ou trente mille hommes que nous pouvons tout au plus mettre ſur pied, ne peut pas faire la conquête d'un royaume auſſi puiſſant que la France, muni de tant de forteresſes, ſoutenue par une nobleſſe qui préfere la gloire des armes à l'utilité du commerce, (*b*) & défendu par trois cens mille hommes.

2°. Quand même cette invaſion ſeroit praticable, elle ne ſeroit pas à deſirer, parce que dans le cas où l'Angleterre & la France ſeront ſous la même domination, le Gouvernement réſidera toujours en France, & l'Angleterre n'en

(*a*) L'Angleterre amaſſe des tréſors pour avoir des ſoldats. La France a des ſoldats, qu'a-t'elle beſoin de tréſors? Si l'Angleterre avoit trois cens mille hommes ſur pied, ce ne ſeroit peut être pas ſur l'Amérique qu'elle porteroit ſes vûes de conquête & de domination.

ſera regardée que comme une province. Puiſque vous ne pouvez pas faire de conquêtes, direz-vous, tournez donc entiérement vos forces du côté de la défenſe. Levez une milice. Mais on ne penſe pas qu'en levant cette milice, on ôte au peuple ſon induſtrie, on dépouille les manufactures de leurs ouvriers, on porte de cruelles atteintes au commerce, on augmente conſidérablement la dépenſe, en même temps qu'on diminue les moyens d'y fournir; on tombe enfin dans l'inconvénient d'un gouvernement militaire. En un mot, quand nous ſommes en guerre avec la France, nous n'avons qu'un parti à prendre; c'eſt de lui ſuſciter ſur le continent autant d'ennemis que nous le pouvons, dûſſions-nous les payer fort cher. Tant que la France aura ſes frontieres à défendre, de quelque côté que ce ſoit, elle en ſera moins en état de faire les dépenſes néceſſaires pour ſa Marine. Occupée à ſe garantir, elle ſera bien éloignée de projetter une invaſion. Ainſi, ſans entrer dans la queſtion, ſi nous devons payer des troupes pour la ſûreté d'Hanovre, il eſt certain que nous en devons payer pour harceler cette nation, & pour l'empêcher de

tourner toutes ſes forces contre nous. Si la France n'a pas beſoin de troupes & de garniſon pour défendre ſes frontieres, elle aura comme l'Angleterre, les avantages d'une iſle, & de plus, ceux du continent, ce qui doit nous la rendre doublement redoutable.

Les diſcuſſions politiques ne ſont ni à la portée de tout le monde, ni du goût général de votre nation. Accoutumée à la ſubordination, chacun y cherche à profiter de la ſituation du Gouvernement, bonne ou mauvaiſe, ſans trop s'embarraſſer du bien de la patrie. A la vérité, les hommes publics ſçavent reclamer ce nom ſacré, comme les hypocrites empruntent celui de la Religion, lorſqu'il y va de leur intérêt. Un pere parle à ſes enfans de l'honneur & de l'avancement de la famille, jamais du bonheur de l'Etat: c'eſt un grand défaut dans votre éducation. Que direz-vous d'un ennemi qui cherche à vous rendre meilleurs? Oublions, je vous prie un moment, que nous ſommes en Guerre; & puiſque j'ai commencé à moraliſer, je vais continuer, auſſi bien la bonne morale, eſt-elle le meilleur fondement de la politique? Vous connoiſſez Addiſſon, l'Apôtre de l'humanité, & le Ci-

toyen de tous les Etats ; il n'eſt plus, mais ſon eſprit vit parmi nous. Ordinairement les Originaux naiſſent ſans pere, & meurent ſans enfans. N'allez pas analyſer mon idée ; vous l'entendez, c'eſt tout ce que je veux. Addiſſon, outre le mérite d'avoir créé ſon genre, a eu le bonheur de le tranſmettre. Je ne ſçais ſi vous reconnoîtrez le Spectateur dans la Spectratrice. Comme c'eſt une ſorte d'ouvrage qui manque à votre Nation, & qui ſeroit cependant beaucoup plus utile que tous vos ouvrages périodiques; juſqu'à ce que quelques-uns de vos Philoſophes ayent eu le courage de lever un Journal de morale, que j'intitulerois *l'Ecole du Monde ;* je vous ferai part de nos feuilles volantes de cette eſpece.

MORALE.

The wife. by Mira *on of the Authors of the female Spectator and Epiſtle for ladies*, 12. *price* 3 *ſ.* Gardner.

La Femme. par Mira, *l'un des Auteurs de la Spectatrice & de la Lettre aux Dames*, in-12°. *prix* 3. *chelins, chez* Gardner.

Le deſſein de cet ouvrage eſt de rétablir le Mariage dans ce premier luſtre qui faiſoit la joie de la Nature, le bonheur des familles & la proſpérité des

Etats. L'Auteur cherche la ſource des dégoûts & des déſagrémens qui ont empoiſonné ſes douceurs, les occaſions & les motifs de la méſintelligence qui troublent cette chaſte union. Souvent la diverſité des ſentimens de Religion ou des partis dans le gouvernement, diviſe les familles, ſurtout dans un Etat libre comme le nôtre. L'Auteur conſeille aux femmes de ne jamais entrer dans ces ſortes de diſcuſſions. Il exige d'elles une régularité de conduite, une piété ſolide, qui puiſſe édifier ſans chagriner. Il les exhorte à cette continuité d'attentions & à cette propreté dans la parure, qui renouvellant ſans ceſſe aux yeux d'un époux, l'éclat des graces & la félicité du premier jour, rappelle ſes deſirs & fixe les caprices du cœur, par le charme des ſens. Cet Auteur veut de plus aſſujettir la femme à l'humeur du mari, il la prie de modérer ſa joie, ſi l'époux eſt ſérieux, & de renoncer même aux divertiſſemens, s'il ne les goûte pas, mais particuliérement aux fêtes & aux bains de *Bath* & de *Tumbridge*. Ce ſont des parties de plaiſirs plus voluptueuſes & preſque auſſi dangéreuſes que vos bals en France.

Un Philoſophe Républicain que nous

reſpectons ici, décrie les ſciences comme un poiſon des mœurs ; notre Auteur qui ne voit pas ſi loin, ſe contente de penſer qu'elles ſont la peſte du ménage, quand une femme s'en mêle. On n'en croit rien à Paris, & vos Dames ſçavantes étoient ſeules capables, autant par leur exemple que par leur eſprit, de réfuter la nouvelle opinion. Il eſt vrai qu'à Paris les ſciences ſont pour quelques ames d'élite, un aſyle contre la corruption, & qu'ici où elle n'eſt peut-être pas ſi avancée, elles pourroient hâter la décadence des vertus conjugales. Notre Auteur qui ſonge à les maintenir, écarte tout ce qui peut détourner une femme de l'unique ſoin de plaire à ſon mari, & pour vivifier ſes préceptes, voici l'exemple qu'il cite à toutes les épouſes mal aſſorties.

Un gentilhomme d'une fortune honnête, avoit épouſé une Demoiſelle auſſi vertueuſe que belle. Il l'aimoit, mais un goût de libertinage contracté dès ſa jeuneſſe, lui faiſoit diſſiper dans le crime les tréſors de l'amour; rien n'arrêtoit ſon débordement. Un jour qu'il étoit monté à cheval, pour reſpirer le bon air de la campagne, il rencontre une pauvre fille qui portoit dans une beſace les reſtes deſſervis

deſſervis de quelques tables. Son imagination débauchée lui créant une Vénus ſous les haillons de la miſere, ce gentilhomme deſcend de cheval & s'écarte dans le bois avec elle. Il n'étoit pas loin, lorſque le cheval rompt ſa courroye & regagne la maiſon avec les proviſions de la fille. L'épouſe fut d'abord effrayée, mais en fouillant ces beſaces, elle comprit quel étoit l'écart de ſon mari, & conçut dès ce moment le projet de ſa vengeance.

Le gentilhomme obligé de revenir à pied, trouva deux amis en chemin qu'il amena chez lui vers l'heure du ſouper. On ſe mit à table. Le premier ſervice fût compoſé d'un ſeul plat qui étonna fort les convives & le mari même, qui ne ſongeant point à l'avanture du matin demanda ſans méfiance à ſon épouſe ce que c'étoit. Un mets nouveau, dit-elle, vous devez le connoître, puiſqu'il me vient de vous. Le mari vit alors que c'étoient les débris de viande & de pain qu'on devoit avoir trouvé dans les beſaces. Sa confuſion parut, & la femme aſſez vengée, lui dit ſans émotion : „ puiſque ce mets n'eſt pas de votre „ goût, faites donc de meilleures proviſions, quand vous irez au marché. Je

„ vous promets, dit-il ma chere épouſe, „ de ne jamais aller à pareil marché. Après qu'elle fut retirée, il raconta le fait à ſes amis, qui admirerent la douceur & la réſerve de cette ſage épouſe.

Voilà de la morale bien bourgeoiſe, direz-vous! Mais ſçavez-vous qu'il ne ſe paſſe pas tous les jours des aventures héroïques dans le commerce conjugal, & que ces exemples familiers ſont plus inſtructifs que de belles fictions. Du moins le penſons-nous ainſi. Vous demandiez d'ailleurs des nouvelles, je ne pouvois pas créer un événement tragique pour vous amuſer. Peut-être le tems fera-t-il éclorre du ſublime; dans cette attente prenez du ſimple & du commun.

The Husband. in Anower. to the Wife pr. 3. *sh.* Gardner.

Le mari en réponſe à la femme. Prix 3. *chelin chez* Gardner.

Si l'hymen eſt un joug, l'amour le partage également ſur deux têtes; mais ce n'eſt pas au ſexe foible à porter le fardeau. Sans doute une femme ne peut exiger d'un mari ces complaiſances délicates qui ſont l'appanage de la douceur, & qui naiſſent dans un cœur débarraſſé des grands ſoucis & des ſoins impor-

tants ; mais le mari doit exercer un empire inſenſible, attendre ſans fierté l'hommage que la nature lui accorde, & prévenir les caprices d'une femme, pour éviter de s'y ſoumettre. Si le beau ſexe ſe plaît à contredire, il eſt ſi doux de lui céder, & ſi aiſé de le ſatisfaire, il a tant de ſoupleſſe & d'aménité dans le caractere, qu'il y a de la cruauté à le contrarier. Ne refuſez donc pas, dit *Mira*, des plaiſirs à celles qui ne vivent que pour vous plaire. Procurez-leur des amuſements variés ; mais ſur-tout, rendez-leur votre domicile agréable par une préſence aſſidue. Ici toute la morale Angloiſe doit échouer en France. Il y a de quoi pétrifier une femme, diront vos petits-maîtres, que de lui propoſer le ſpectacle éternel d'un époux. Ne ſe retrouvera-t-on pas aſſez tôt, quand l'âge aura fait déſerter l'une, & rejetter l'autre. Il eſt beau de mourir d'accord ſur le même foyer, mais vivre enſemble, cela ne ſe dit même pas. Voilà des maximes qui m'ont fait rire plus d'une fois, & qui m'auroient affligé, ſi ce n'avoit été le langage de l'inconſidération, plutôt qu'un ſyſtême avoué. Car un François qui réfléchit, eſt conſtamment honnête ; la plûpart n'ont qu'à rentrer

dans leur propre cœur, pour ſe trouver meilleurs qu'ils ne paroiſſent. La morale m'entraîne. C'eſt un goût dominant chez toutes les ames ſenſibles. Mais il ne faut pas que la curioſité de vos lecteurs en ſouffre. Suivons le cours de la littérature. Un mot de Poëſie. Cet article ſeroit long ſi je vous détaillois toutes nos miſérables richeſſes en ce genre. Voici du mélange.

POESIE.

1°. *Poëme ſur le dernier Tremblement de terre de Liſbonne, avec des Penſées ſur le Cimetiere. Chez* Dodſley, *un demi-chelin.*

Cet ouvrage eſt digne du cimetiere des Auteurs; c'eſt-à-dire de l'oubli.

2°. *Le Philoſophe des Champs. Poëme, chez* Dodſley. *Prix, un demi-chelin.*

C'eſt plutôt une ode qu'un poëme. Le Philoſophe y peint une belle ſoirée, un payſage agréable, & tout ce que la nature étale dans ſa retraite à ſes regards curieux. La pente du ſujet l'entraîne dans des réflexions morales, plus ſenſées que neuves, mais embellies d'ailleurs par le charme de la verſification.

3°. *Epître imitée de la dix-ſeptiéme du premier livre d'Horace.* 4°. *chez* Dodſley.

Le morceau le plus intéreſſant de

cette piéce eſt le portrait de Milord *Bolinbrock*. On ne peut refuſer beaucoup de génie au Poëte, qui s'avance à grands pas au ſommet du Parnaſſe.

4°. *Merci Lodge. Poëme, par le Révérend M. Moïſe* Brown. *chez* Ovven. *prix, un chelin.*

Perci Lodge eſt une maiſon de plaiſance du Duc de Sommerſet. Ce Seigneur en déſiroit la deſcription en vers. On doute que M. *Brovvn* ait immortaliſé ce beau lieu.

5°. *Poëmes moraux. Par un gentilhomme Américain.* in-4°. *Chez* Rivington. *prix, deux chelins.*

Si ce gentilhomme n'a reçu, comme il le dit, d'autre éducation que chez une maîtreſſe d'école de la campagne, il paroît que la nature a beaucoup fait pour lui, & que les leçons d'une meilleure école peuvent le mener loin.

BEAUX ARTS.

PEINTURE ET SCULPTURE.

Quoique nous ſoyons Peintres dans nos écrits, nous ſommes très-peu avancés dans l'art de la Peinture. Nous avons le génie, mais il nous manque l'art & la main. D'où naît cette biſarrerie? Il me

vient dans la penſée que la Peinture ne repréſente que les ſurfaces de la matiere, & que l'eſprit Anglois veut en ſonder toutes les profondeurs. Le Taſſe & Milton vous rendront mon idée. L'un, né ſous un Ciel agréable, avoit toujours la belle Nature ſous les yeux; ſes ſens ne reſpiroient que le plaiſir; ſes couleurs étoient ſous ſa main. Comment ſes images n'auroient-elles pas été réelles & techniques? L'autre qui n'étoit point captivé par un modéle ſi préſent, s'élança pour ainſi dire au de-là de l'être, & peignit ce que l'œil ne voit point. Notre génie eſt comme notre ſol, fécond, mais dur; abondant, mais en productions communes. Notre aſpect eſt froid, ainſi que le climat; mais quand le cœur ou l'imagination ſont une fois remués, vous voyez ſortir de cette terre ſéche des eſprits de ſel & de feu qui répandent partout la chaleur, & quelquefois l'embraſement.

Pardonnez, je deviens diffus, abſtrait, inégal, incorrect, en un mot Anglois. Si ces écarts vous déplaiſent, je ſuivrai mon plan à la toiſe. Mais dans un Journal, on peut errer, ce me ſemble. On dit que votre Nation eſt folle, vos Auteurs ſont quelquefois ſages juſqu'à l'en-

nui. J'allois chercher un grand détour pour revenir à la Peinture. Ne fais-je pas auſſi bien de bruſquer?

M. Hamilton vient de dédier au Duc de *Bedford* un tableau allégorique, ſur ducation d'une jeune Demoiſelle. Elle eſt préſentée par ſa mere à Minerve. D'un côté ſont les Arts de la Peinture & de la Muſique, prêts à lui donner leçon; & de l'autre, les trois graces pour embellir ſes talens.

Trois Eſtampes, par M. Strauge, Graveur célébre. La premiere repréſente Jules Céſar, répudiant ſa femme Pompeia, dont la contenance exprime le dédain & la fierté d'une ame noble, pleine du témoignage de l'innocence & du reſſentiment de l'injure. Céſar reçoit Calpurnie à la place de Pompeïa. La joie de l'une, contraſte avec la colere de l'autre. La ſcene repréſente d'un côté le portique d'un ſuperbe Palais, & de l'autre un Temple d'architecture grecque, où l'on voit un groupe de ſoldats Romains avec les Enſeignes Militaires déployées.

Le ſujet de la ſeconde piéce eſt la découverte de Romulus & de Remus. Un Berger préſente l'un des deux à ſa femme qui le reçoit avec un viſage où reſpire la plus tendre bienveillance. Un petit enfant court autour d'eux avec

empreſſement pour voir ce qui ſe paſſe, & ſa ſœur regarde ce ſpectacle de ſa chaumiere avec une admiration mêlée de plaiſir. Un pigeon voltige au coin du toît de cette chaumiere, d'où la vûe s'échappe dans un païſage où l'on découvre la louve qui allaite l'autre enfant. Ces deux piéces ſont de Pierre *de Cortone*, & leurs Originaux ſe voyent à l'Hôtel de Toulouſe, à Paris.

La troiſieme piéce eſt de *Salvator Roſa*, remplie de la force d'expreſſion qui fut particuliere à cet inimitable Artiſte. Elle repréſente Béliſaire dans l'adverſité. Au-delà des fragmens de ſculpture & d'architecture, répandus ç'a & là, s'éléve un vieux arbre qui va ſe perdre dans les nües. Béliſaire eſt au milieu de ces ruines; à quelque diſtance on voit un groupe de ſoldats. On démêle dans la ſurpriſe de leurs regards une eſpece de vénération qui les empêche d'aborder leur vieux Général. *Vandike* a traité le même ſujet; mais dans ſa compoſition, le ſoldat qui eſt à côté de ſon Général occupe tous les regards, au lieu que dans l'ouvrage de *Salvator Roſa*, Béliſaire iſolé parmi ces débris d'édifices, fixe la principale attention.

M. *Macardel* déja connu par d'excel-

lentes piéces en demie-teinte, débite deux figures d'après le célébre Vandike, & le Public en paroît très-content. Il paroît un Hercule de M. *Rieſbach.* Son attitude, quoique différente de celle de l'Hercule Farneſe, n'eſt pas moins aiſée & moins naturelle. On voit un autre Tableau de la même main, repréſentant Diane & Endimyon de feu *Plura.* Les Amours ſont autour d'eux, diverſement occupés; l'Artiſte s'eſt diſtingué dans la poſture du Berger endormi. Le Champêtre eſt aſſez caractériſé par le païſage.

ROMANS.

On copie en Angleterre, comme en France, moins richement & moins heureuſement peut-être; mais enfin, on s'eſſaye, ainſi qu'en France, à créer. Si vous dites que nous ſommes des modéles très-dangereux, je ne ſçais quelle ſera notre gloire, car nous imitons très-mal. N'en jugez pas par l'article que vous venez de lire, mais par les Romans dont je veux vous parler. Il nous en eſt arrivé de France en ſi grande quantité, & d'une telle eſpece, que chacun a dit, *j'écrirai moi auſſi; & je ſervirai la Patrie en faiſant débiter du papier, & mes écrits iront aux Colonies.* Là-deſſus, Monſieur,

tout l'hyver dernier, en attendant la ſaiſon d'embarquer, on s'eſt mis à écrire ; & tandis que vos Acteurs faiſoient de bonnes Comédies, nos Actrices griffonnoient des Romans. Mademoiſelle *Ckarke*, fille du célébre Acteur *Colley Cibber*, après avoir eſſayé les rôles d'homme ſur le théâtre, a trouvé que notre habillement lui alloit ſi bien, qu'elle n'en prend point d'autre dans ſes voyages. Ce déguiſement forme ſans doute l'eſprit aux avantures. Enfin, elle vient de donner *l'Hiſtoire d'Henri* Dumont, *Ecuyer*, & de *Mademoiſelle Charlotte* Evelin.

Le Comte d'Eſtrade Seigneur François, avoit une fille. C'étoit le *Chef-d'œuvre de la Nature*, & *le nec plus ultrà* de l'Art. Il la marie à M. *Archibald Dumont*, Gentil-homme fort riche. Cet heureux couple ne jouit pas un an de ſon bonheur. L'une mourut de la petite verole, & l'autre de chagrin ; comme il convenoit. Ils ne laiſſerent qu'un fils ſous la tutelle du Comte d'Eſtrade ſon Grand-pere, qui déſolé de la perte de ſa fille, voyage en Angleterre pour diſſiper ſa douleur, amenant avec lui ſon pupille. Il en confia l'éducation à M. *Evelin* Gentil-homme Anglois. C'é-

toit un Homme ſans fortune, mais d'un grand mérite, & très-propre à donner les meilleures inſtructions à ſon éleve. Il avoit une fille d'une beauté rare, qui entendoit les Langues & les Sciences, plus qu'il ne ſemble être permis à ſon Sexe. Le jeune Dumont rencontre & recueille un orphelin abandonné. *Jennings* (c'étoit ſon nom) devient amoureux de Mademoiſelle Evelyn. Mais n'eſpérant point de retour; pour diſſiper ſa paſſion, il paſſe aux Indes, où la fortune le dédommage des caprices de l'Amour par un riche établiſſement. Cependant le jeune Dumont faiſoit bien moins attention aux leçons de M. *Evelin*, qu'aux charmes de ſa fille. Elle n'étoit pas inſenſible aux impreſſions qu'elle faiſoit naître, mais par délicateſſe il fallut cacher des ſentimens qui ne s'accordoient pas avec les diſproportions d'état, non plus qu'avec les vûes des parents. Forcée par ſon pere, elle ſacrifie ſon inclination & ſe marie à M. *Generous Baronet*. Heureuſement au bout de trois ans, celui-ci tombe de cheval & ſe tue. Mais il n'étoit plus tems. Dumont avoit déja épouſé Mademoiſelle *le Roi*, très-aimable, à cela près qu'elle boit un peu trop pour ſa ſanté, elle meurt. Dumont,

après avoir diſſipé trois ou quatre cent mille livres de rente, ſe trouve réduit pour vivre, à ſervir dans les Gardes. C'eſt alors que Mademoiſelle *Evelin*, aſſez riche de ſon veuvage, elle qui n'avoit pas oſé jetter les yeux ſur lui dans la ſplendeur de ſon opulence, va le chercher dans la miſere, & lui préſenter ſa main & ſa fortune. Puiſſent-ils vivre en paix, pour épargner à Mademoiſelle Ckarke la peine de nous accabler de leurs triſtes avantures.

Voici encore des déguiſemens, non pas dans un Auteur, mais dans les perſonnages de Roman.

C'eſt *Le diſeur de bonne avanture, ou le Fantaſſin annobli.*

Une femme d'un état obſcur & ignoré, laiſſe en mourant un fils ſans fortune & ſans protecteur; qui ne connoiſſant ni ſon pere ni ſa condition, ſe voit obligé de ſervir ſous le nom de Céſar, chez M. Guillaume, Ecuyer. L'épouſe & la fille de l'Ecuyer deviennent rivales & ſe diſputent le cœur de Céſar. Lucie n'a pas de peine a l'emporter ſur ſa mere, & la jalouſie de celle-ci venant à éclater, l'amant eſt obligé de fuir. Il rencontre une Bohémienne qui s'offre à ſervir de médiatrice à ſes

amours. Mais Lucie ayant refuſé un établiſſement, eſt enlevée de la maiſon paternelle, pour aller chez un oncle. C'eſt alors que la Bohémienne s'habillant en Officier, & faiſant paſſer Céſar pour ſa fille, donne à nos amans les moyens de conduire leur intrigue à un terme plus heureux ; mais l'amour trahit leur déguiſement, & Céſar eſt encore chaſſé de cette maiſon avec l'Officier. Le malheur ayant rendu ces avanturiers inſéparables, un jour qu'ils ſe racontoient leurs infortunes, il ſe trouva dans leurs entretiens que Céſar étoit le fils de la Bohémienne, & d'un Comte Ecoſſois qui avoit été dans le cas de tenir ſon mariage ſecret pour des raiſons de famille. La mere de Céſar l'avoit envoyé chez ſa tante, qui l'avoit fait paſſer pour ſon fils & l'avoit élevé comme tel. Après la mort du Comte, ſon épouſe étoit allée chez ſa ſœur pour reprendre le gage de ſa tendreſſe, mais la trouvant morte & ne voyant plus ſon fils, elle s'étoit jettée de déſeſpoir dans une bande de Bohémiens qu'elle avoit fait vœu de ne pas quitter, juſqu'à ce qu'elle eût retrouvé ſon fils. Celui-ci ſe fait reconnoître à la famille du Comte, rentre dans ſes biens,

& après avoir trouvé dans ſa grande fortune un moyen de gagner le pere de Lucie, & de le libérer de dettes conſidérables, il épouſe cette amante fidéle, qui lui donne quinze enfans avant la fin du Roman, ſans doute pour diſtinguer celui-ci des autres par le dénouement.

Je ſuis fâché de n'avoir rien de mieux à vous offrir, mais ſi l'extrait de nos Romans vous ennuie, ne ſoyez pas l'ennemi des Anglois, juſqu'à leur envoyer tous les votres.

JOURNAUX.

Puiſque je travaille pour un Journal, il faut que je vous parle des plus récents d'Angleterre, que vous ne connoiſſez pas ſans doute.

The Univerſal Viſiter or Monthly Memorialiſt. for January 1756. prix 6 d. Gardner.

Le Viſiteur Univerſel ou le Collecteur du mois. Pour Janvier 1756. prix 6. d. chez Gardner.

Le Viſiteur eſt un magaſin, comme beaucoup d'autres, où l'on recueille des

pieces volantes & fugitives. C'eſt l'ouvrage de pluſieurs aſſociés. S'ils n'ont pas plus d'eſprit qu'un ſeul homme, vous devez en attendre du moins plus de connoiſſances, de ſageſſe & de modération.

The Connoiſſeur by M. Town, *Critic and Cenſor General. in-12. 2 vol. 6. chel.* Baldwin.

Le Connoiſſeur par M. Town, *Critique & Cenſeur Général. in-12. 2. vol. prix 6 chelins, chez* Baldwin.

Cet ouvrage Périodique ſe diſtribue toutes les ſemaines. L'édition qu'on préſente ici en contient les ſoixante & dix premieres feuilles revues & corrigées. On s'attendroit à voir un ouvrage tout à fait refondu. Car le moyen de douter qu'un homme preſſé par un Auteur qui le ſollicite & par des Libraires qui l'importunent, de rendre un jugement à la hâte, n'ait à réformer preſque tout ce qu'il a dit! Dûſſiez-vous vous en offenſer, je remarque que de tous les Ecrivains, les Critiques ſont peut-être ceux qui penſent le moins à ce qu'ils diſent, & qui diſent le moins ce qu'ils

penſent. On ne leur laiſſe ni le tems de réfléchir, ni la liberté de parler. Un ouvrage eſt-il mauvais ? ſous le nom d'un Mécéne, l'Auteur eſt à couvert. Eſt-il excellent ? ſi le Critique loüoit, il parleroit comme le Public, & ce n'eſt pas ſa manie. Ainſi tout Critique qui donne une édition corrigée de ſes œuvres, paſſez moi ce terme impropre, s'il eſt de bonne foi, compromet beaucoup ſa réputation. M. *Town* n'eſt point dans ce cas. Tout le monde ſouhaite qu'il veuille bien continuer cette production, qui eſt une des plus eſtimées par la vivacité, le ſel & le bon gout. Au reſte ce ſuffrage n'eſt ni vendu, ni extorqué.

TRADUCTIONS.

Il faut finir par le dernier degré de la Littérature. Ce n'eſt pas que je veuille ôter leur mérite aux Traducteurs. Votre *Amyot* que je connois, vaudra toujours mieux que ceux qui le r'habillent. Notre Pope a traduit Homere, comme Homere auroit écrit en Anglois. Vous avez des Traductions de ce même Pope, qu'il auroit peut-être enviées à leurs Auteurs. Cicéron peut encore faire une réputation à ceux qui voudront faire paſſer

en d'autres langues la force & la majeſté de ſon éloquence. Mais le malheur de cet Orateur & des Auteurs claſſiques, c'eſt qu'ils ont été traduits la plûpart par des Grammairiens & à l'uſage des Colléges. Il faudroit ſans doute des traductions exactes pour les Enfans; mais il en faudroit auſſi d'une autre eſpece pour la nation. D'où vient qu'Homere, Virgile, Horace, Juvenal, ne ſont connus que dans vos Univerſités? C'eſt qu'ils n'ont point été entamés par des hommes de génie. Eh! qui veut uſer ſon eſprit contre celui d'un autre? qui, dites vous? vos Poëtes, Boileau, Rouſſeau, l'auroient fait avec ſuccès, s'ils n'avoient ſouvent mieux aimé imiter que traduire. Nous n'avons pas cette mauvaiſe honte, nous qui voulons joüir de toutes les productions de la terre, & enrichir notre langue d'idées, au riſque de corrompre l'idiome, comme le prétend *Jonhſon*. On ne nous accuſera pas je penſe de manquer de génie, cependant nous traduiſons toujours, & même encore les anciens. Voici par exemple une Traduction nouvelle, excellente.

M. Fabius Quintilianus. His Inſtitutes of Eloquence, or the Art of ſpeaking in public in every caracter and capacity. Tranſlated in to English after the beſt Latin editions with notes critical and explanatory by William Guthrie, *Eſq.* 8°. 2 *vol.* 12 *ſh.* Waller.

Inſtitutions d'Eloquence de Quintilien, ou l'Art de parler en public, pour les hommes de tout état ; ouvrage traduit en Anglois d'après les meilleures editions, avec des notes critiques pour l'intelligence du texte, par Guillaume Guthrie, *Ecuyer.* 2 *vol.* in-8°. *prix* 12 *ſchelings. Chez* Waller.

M. *Guthrie* étoit déja connu par la traduction de pluſieurs morceaux de Ciceron. Après ce modéle d'éloquence, il n'y a point de meilleur maître que Quintilien. Perſonne ne pouvoit mieux entendre ni expliquer celui-ci, que l'interprete ou le traducteur du premier. Il ſuffit de voir la préface de M. *Guthrie* & les motifs qui l'ont porté à cette entrepriſe, pour juger de la maniere dont il l'aura exécutée.

L'Auteur de cette préface commence par marquer ſa ſurpriſe de ce qu'il n'y a pas encore de ſyſtême complet d'Eloquence Angloiſe, à l'uſage de ceux qui

doivent parler en public. Il a ſenti que les livres de Ciceron, *de Oratore*, qu'il avoit traduit, ne ſuffiſoient, ni pour tenir lieu d'un pareil ouvrage, ni pour le compoſer. Quintilien lui a paru plus propre à remplir cet objet. Les préceptes de Ciceron, dit-il, ne peuvent pas être adaptés à toute ſorte de diſcours publics, & ne conviennent qu'à un climat & à une ſeule nation. Mais Quintilien peut guider un Orateur au Parlement, au Barreau, dans les aſſemblées publiques, dans les conférences particulieres & juſques dans la chaire même. Il donne des principes univerſels, dont l'application convient à tous les peuples, à tous les âges, à toutes les langues, & à Weſtminſter comme à Rome. M. *Guthrie* fait connoître en peu de mots l'état où étoit l'éloquence chez les Romains, du temps de Quintilien, & les facilités qu'il trouva à faire revivre le goût chez ſes concitoyens. Il obſerve à cette occaſion, que ce ſont des cauſes politiques qui ont opéré la décadence du goût chez les Romains, & que le ſtyle commença à ſe corrompre à la Cour d'Auguſte, par la faute même de cet Empereur, qui avoit la foibleſſe de prétendre exceller dans la proſe & dans

les détruiſent la prévention établie en faveur de l'Orateur Romain & de ſon ſiécle ; & qu'un homme né avec de l'éloquence, ne profite encore plus de Ciceron que de Quintilien. Il eſt vrai qu'un peuple & des enfans entendront mieux les détails de Rhétorique que les grandes vues d'un homme de génie. A cet égard, M. *Guthrie* aura toujours raiſon. Au reſte, perſonne ne peut mieux juger, ce ſemble, des Auteurs que leurs Traducteurs, ſur-tout quand ils ſont de ce mérite. En voici d'un autre genre.

1°. On a traduit au commencement de l'année derniere *l'Hiſtoire de la Guerre de* 1741. par M. *de Voltaire.* Vous jugez bien que nous trouvons l'auteur partial, quoiqu'il rende beaucoup de juſtice à la Nation Angloiſe, & qu'il écrive toujours en Philoſophe.

2°. Nous avons beaucoup mieux accüeilli *l'Orphelin de la Chine*, quoiqu'on reproche au Traducteur une verſification peu digne de ſon original, & quelques contreſens. Cette Piece eſt faite pour réüſſir par tout l'univers. Nous admirons ſurtout l'adreſſe qu'a eu l'Auteur de donner à une Femme tant de ſupériorité ſur les préjugés d'Etat, & ſur l'orgüeil des Conquérans. Il n'y a pas

Quintilien avoit des avantages que n'avoit pas eu Ciceron. Quintilien jouiſſoit de l'expérience même de Ciceron, & des lumieres d'un ſiécle de plus. Il eut plus de loiſir, plus de fortune & de tranquillité, un ſuccès plus conſtant dans la faveur du peuple; il a pu profiter des ouvrages de Virgile, d'Horace, de Tite-Live & de pluſieurs autres bons Ecrivains. Les Romains avoient de ſon temps un goût bien plus avancé & plus délicat. Enfin il fut plus à portée de puiſer ce charme ſecret & cette aménité qu'un homme de goût ſçait trouver dans les arts libéraux, & qui ajoute on ne ſçait quel enchantement à l'éloquence.

Toutes ces obſervations me paroiſſent méditées. Je doute cependant qu'el-

a pas d'ailleurs la moindre raiſon de comparer Ciceron avec Quintilien. L'un a donné les exemples, & l'autre les préceptes. Voilà tout le rapport qu'il y a entr'eux. Ciceron étoit orateur & Quintilien ne l'étoit point. Il eût plutôt été Philoſophe ou Sceptique, lui qui ſçavoit ſi bien plaider pour & contre : exemple ſi pernicieux, qu'il y a de quoi s'étonner comment on peut encore ſe fier à la Juriſprudence, après que nos plus célébres orateurs ont oſé l'imiter. Car ſans parler de l'atteinte qu'ils portoient à la confiance due aux Magiſtrats, c'étoit rendre la profeſſion du Barreau ſuſpecte, même pour la probité.

core plus corrompus, une partie de la Nation ſera toujours ſaine, je l'eſpére; un état d'hommes ſages jouira de la paix au ſein de la guerre. Archimêde travailloit à ſes calculs pendant le ſiege de Syracuſe. Les gens de Lettres n'ont d'autres ennemis qu'eux mêmes. Mais vraiſemblablement ce n'eſt pas de Nation à Nation qu'ils ſe font la guerre.

On diroit à voir l'abondance de nos écrits qu'il ne ſe fait que des livres en Angleterre. L'Europe voit bien que nous ſavons manier d'autres armes que la plume. Mais c'eſt qu'ici, tout ce qui ſe fait, s'écrit auſſi. Quand votre Journal n'auroit d'autre avantage pour la France que celui de fixer continuellement ſes regards ſur notre Iſle, je le croirois eſſentiel à votre Nation, & ſi vous n'aviez point de Journal Etranger, il faudroit établir un Journal d'Angleterre. Je continuerai ma correſpondance avec une fidelité qui fait honneur, je penſe, à la franchiſe d'un cœur véritablement Anglois, qui veut entretenir une eſtime mutuelle entre deux Nations rivales. Je ſuis en dépit de nos chanſonniers, encore plus votre ami que votre ſerviteur.

SOMMAIRE.

SOMMAIRE

Des affaires importantes qui ont été traitées aux dernieres ſéance du Parlement d'Angleterre.

LE 26 Janvier, on lût un Acte de la quatriéme année du Regne d'Anne, qui concerne les moyens de pourvoir à la ſûreté de la perſonne Royale & du Gouvernement, & de perpétuer la ſucceſſion de la Couronne d'Angleterre dans la ligne Proteſtante.

On ouvrit en conſéquence l'avis de préſenter au Roi une adreſſe, par laquelle Sa Majeſté ſeroit priée de vouloir bien informer la Chambre, des motifs ſur leſquels elle s'étoit appuyée, pour appointer en Irlande un Vice Tréſorier, un Receveur Général, un Payeur Général & un Tréſorier Militaire; depuis quand ces Offices avoient été créés, & ſi leur création avoit quelque rapport avec l'Acte cité.

Cet avis ne paſſa point, mais la Chambre demanda qu'on lui remit les dernieres proviſions de ces Offices, une liſte de tous ceux qui les avoient remplis juſqu'à préſent, avec la note de leurs

appointemens. Pour mieux entendre cet objet ſur lequel il n'y a encore rien de réglé, il faut ſçavoir qu'à la derniere ſéance on avoit paſſé un Acte pour autoriſer le Comte de Sandwich, le Comte de Cholmondeley & M. Ellys, Ecuyer, à jouir des titres & des prérogatives des Charges de Vice-Tréſorier, Receveur Général, & Payeur Général des revenus de Sa Majeſté en Irlande. Ces trois Offices pouvant être gérés facilement par une ſeule perſonne, on avoit regardé cette augmentation d'Offices comme une atteinte à l'indépendance du Parlement, & aux libertés de la Nation. L'intention de la Chambre paroît être, ou de dépoſſéder ces Seigneurs de ces Offices, ou en les regardant comme pourvûs de nouveaux Offices, de les déclarer pour cela même, ſuivant les conſtitutions de l'Etat, incapables d'être élûs Membres du Parlement, & d'y tenir aucune place. C'eſt ainſi qu'on défend les Loix ſans bleſſer le reſpect dû à la Majeſté Royale, & qu'un Citoyen ambitieux perd les dignités de l'Etat, lorſqu'il les ſacrifie aux faveurs de la Cour.

Le 2 Mars, ſur l'avis du Secrétaire Fox, on examina en comité les Requêtes des Cabaretiers & des Propriétaires

des maiſons qu'on avoit aſſignées pour quartier aux troupes, qui avoient ſéjourné dans les Provinces de Kent, Eſſex, & Surrey.

Comme depuis la fin de Septembre, il y avoit eu beaucoup de troupes cantonnées dans ces Provinces, où pluſieurs des Propriétaires avoient été forcés de ſortir de leurs maiſons, pour ſatisfaire au logement des troupes; on conſidéra le tort que ce logement avoit fait, ſurtout à ceux qui tenoient Auberge, & l'on réſolut de préſenter une adreſſe à Sa Majeſté, pour la ſupplier de pourvoir à l'indemniſation de tous ceux qui avoient ſouffert quelque dommage à cette occaſion.

Outre ce qu'il en doit coûter à l'orgueil d'un peuple accoutumé à la propriété, de céder ſon logement à des troupes étrangeres, qu'il regarde bien moins comme les remparts de ſa défenſe, que comme les inſtrumens de ſon eſclavage; ce ſeroit ajouter l'injuſtice à l'humiliation, que de lui refuſer une compenſation de ſes pertes. Il eſt queſtion de ſçavoir ſi ces frais de logement ſont le prix de ſa liberté vendue ou rachetée; c'eſt-à-dire, ſi le peuple qui paye & qui ſouffre pour garantir ſon pays de

l'invaſion étrangere, ne ſe livre pas en même-tems à une oppreſſion domeſtique. C'eſt ce qui occupe l'Angleterre, depuis que l'ambition de tout avoir, l'a miſe dans le danger de tout perdre. Comment ne ſeroit-elle pas inquiete, ayant des injuſtices à réparer ou à ſoutenir, des Colonies à garder, ſes Côtes à défendre, & ſes droits à préſerver? La méfiance eſt toujours la compagne de l'uſurpation. Après avoir offenſé toutes les Nations dans une ſeule, ce peuple ne voit plus que des chaînes ſur ſa tête; un Roi n'eût pas oſé, ſe dit-il à lui-même, ce que nous avons fait; tous les Rois de l'Europe ſont donc intéreſſés à nous donner un maître qui ſoit en quelque façon comptable de nos fautes, & le garant de notre modération. Semblables au Voyageur piqué par un aſpic qu'il auroit foulé, nous devons bien moins ſonger à guérir la playe de la morſure, qu'à chaſſer le poiſon qui coule dans nos veines. C'eſt dans de pareilles allarmes, que voulant chercher des remédes ſans s'expoſer à d'autres maux, ils ſont depuis plus d'un an occupés à délibérer.

1°. Les Anglois ſe défendront-ils eux-mêmes?

Le lundi 8 Décembre 1755, M. Guillaume *Pitt*, Ecuyer, repréſenta que la Milice du Royaume étoit dans l'état le plus déplorable; qu'il devoit y en avoir une plus réguliere, mieux armée & mieux diſciplinée, toujours prête au beſoin de la Nation, & que c'étoit le moment du beſoin. Surquoi il requît la Chambre de s'aſſembler à la prochaine ſéance, pour examiner les Loix actuelles ſur la Milice.

Le 21 Janvier ſuivant, la Chambre décida, *nemine contradicente*, que ces Loix étoient abſolument inſuffiſantes; ſurquoi on convint d'une voix unanime qu'on propoſeroit un Bill pour l'amélioration de l'état de la Milice, & l'on chargea vingt Membres de la Chambre d'y travailler. Comme leurs ſentimens étoient fort partagés, parce qu'il eſt difficile d'établir une Milice, & de maintenir en même-tems les libertés, ce Bill ne fut en état d'être préſenté que le 12 Mars, jour auquel il fut lû pour la premiere fois & imprimé. Le 19 il fut lû pour la ſeconde fois. Le 25 & le 30, la Chambre l'examina en comité. Enfin après quelques corrections & l'addition d'un article, le Bill fut lû le 10 Mai pour la troiſieme fois; & trouvant peu

ou point d'oppoſition, il paſſa.

Lorſqu'il fut porté à la Chambre des Seigneurs, les deux premieres lectures parurent lui devoir être favorables; mais la troiſieme lecture ayant eſſuyé de longs débats, le Bill fut rejetté à la pluralité de cinquante-neuf voix contre vingt-trois. Le 27 Mai, le Roi vint à la Chambre des Pairs, pour donner ſon conſentement aux Bills qui étoient prêts à enregiſtrer; & il les ajourna au 18 Juin. Ils furent enſuite prorogés juſqu'au 17 Août; & les ſéances du Parlement ont fini ſans que le Bill de la Milice Nationale ait paſſé.

2°. Les Anglois appelleront-ils des troupes étrangeres, pour les défendre?

C'eſt ce qui va être examiné au Tribunal ſuivant.

Journal de ce qui s'eſt paſſé dans la Coterie politique.

Ce fut *Poſthumius* qui ouvrit la ſéance derniere en ces termes.

Quand le noble Seigneur qui harangua le dernier, compara notre état à celui d'un homme qui fait naufrage, & propoſa de le ſecourir en lui jettant une corde, il auroit bien dû nous dire où ſe trouveroit cette corde. La Milice, dont

il s'agit dans le Bill préſent, eſt une branche trop foible pour ſoutenir la Nation. Le terrein eſt bon, dit-on, cette branche peut croître, & devenir en peu d'années, un tronc conſidérable. Il faut donc la planter, & ne pas laiſſer le ſol toujours couvert d'herbes ſauvages & inutiles qui l'épuiſent. J'entends par le terroir, la force & le courage de nos habitans qui par l'exercice & la diſcipline deviendront bientôt de bons ſoldats; un corps ſubſiſtant de ces braves gens, méritera toujours le nom d'armée.

Mais ſi l'on tient ſur pied des troupes mercénaires, ſi l'on n'a pour toute défenſe que des auxiliaires étrangers, n'eſt-ce pas le moyen d'énerver & d'éteindre le courage de nos inſulaires? A la vûe des armes, au ſeul nom de ſoldat ils s'effrayeront; & ſi l'habitude de ſervir n'entretient pas leur vigueur naturelle, il ne ſera plus poſſible de la faire revivre.

N'eſt-il pas honteux pour nous que des ſubſidiaires ſoient regardés comme des troupes Nationales? Une telle armée n'a jamais été le produit de l'Angleterre; de tels ſoldats ne ſont point Anglois, puiſqu'ils vivent ſous d'autres

Loix, & que par leur ſervice même ils ſont privés pour jamais du bénéfice des nôtres; ſituation très-dangereuſe pour nos libertés. Si les ſoldats ſervoient ici, comme en France, & dans pluſieurs autres Etats de l'Europe, avec l'eſpérance d'un congé fixé à terme, ils s'intéreſſeroient à la conſervation de ces libertés, dont ils ſeroient aſſurés de jouir un jour; s'ils pouvoient ſe retirer après cinq ou ſix années de ſervice, nous aurions dans le Royaume, indépendamment de nos armées, un certain nombre de ſoldats diſciplinés, prêts à ſecourir nos Côtes dans les cas d'invaſion; mais il ſemble que le Gouvernement ſe ſoit appliqué à nous ôter nos forces naturelles. Il faut donc établir de nouveaux réglemens qui nous les rendent. Le but du Bill en queſtion eſt que chaque Citoyen devienne ſoldat par un ſervice de trois ans. Ce terme court ſuffira pour exercer un homme courageux ſur qui le nom de la Patrie fera le reſte. Au moyen d'un remplacement de Milice qui ſe feroit dans chaque Paroiſſe, tout particulier, les Quakers ſeuls exceptés, aura ſervi trois ans en perſonne ou par ſubſtitut. Mais afin d'intéreſſer un homme à faire lui-même ſon ſervice, on ne pourra ſe faire ſubſtituer qu'au moyen

d'une ſomme conſidérable. C'eſt ainſi qu'on verra renaître parmi nous l'eſprit Militaire ; eſprit moins pernicieux aujourd'hui que dans des tems plus reculés, où les Barons du Royaume levoient des armées pour ſe détruire les uns les autres, au lieu de réunir leurs efforts contre nos ennemis.

Ce Bill, tel qu'on l'a conçu, n'eſt pas encore à ſa perfection ; on n'y a pas tout prévû, les détails ne ſont pas développés. Mais eſt-ce une raiſon de le rejetter ? Le beſoin donnera conſeil, & la pratique achevera. Une objection plus forte, c'eſt la difficulté de trouver à remplir les places d'Officier de Milice. Je laiſſe à l'expérience à détruire cette objection. Nos Gentilshommes convaincus du danger qui menace la Nation, faute d'une Milice réglée, ſe feront honneur de ſervir dans ce Corps. Si le Patriotiſme ne les y engageoit pas, la crainte des peines, ou l'appas des immunités, ſuppléeroit au zele.

Je conclus donc pour le *Bill.*

Après que Poſtumius eut parlé, C. *Cecilius* prit la parole & dit :

Nous ſommes accablés de Loix ; ſi elles ne ſont que des remedes, il faut que notre Gouvernement ait été bien malade,

car il en a beaucoup eſſuyé. Toutes nos anciennes Loix ont été peſées par les Juges des deux Chambres. Si l'abus procede de l'inobſervation de la Loi, il ſuffit de la faire exécuter ; s'il a beſoin d'être corrigé par une nouvelle Loi, nos Seigneurs doivent s'appliquer à rendre cette Loi facile, dans l'intelligence & dans l'exécution. Mais n'aurions nous point à nous plaindre que ces Meſſieurs aiment un peu trop à faire les Legiſlateurs, qu'ils nous laiſſent à peine le tems de lire ces loix, & que nous conſentons quelquefois à leur promulgation ſans les avoir aſſez examinées ? N'eſt-ce pas le cas du Bill dont il s'agit ? Le Reglement important qui contient plus de ſoixante articles, & qui a eſſuyé tant de contradictions de l'autre Chambre, nous eſt préſenté ſi précipitamment que nous n'avons pas autant de jours pour l'examiner, qu'ils ont eû de mois. Cependant on ne devroit admettre aucune nouvelle Loi, ſans examiner, 1°. Si elle eſt neceſſaire & indiſpenſable ; car il faut convenir que la multitude & la ſuperfluité des Loix eſt un des plus grands fleaux des Peuples. 2°. Si elle remédie aux abus qu'on veut détruire. 3°. Si elle n'en introduit pas quelqu'autre plus dange-

reux. 4°. Si elle eſt conçue en des termes clairs & ſi l'exécution en eſt facile, relativement à ceux pour qui elle eſt faite.

Je n'ai pas eu aſſez de temps pour faire toutes ces conſidérations ſur le Bill qu'on nous préſente. Peut-être l'exacte obſervation des loix que nous avons déja ſur la milice, ſuffiroit. Peut-être ne faudroit-il que quelques additions aux anciennes loix, pour leur rendre tout leur effet. J'ai lu une loi du temps de Henry VIII, qui enjoignoit aux peres de famille de tenir la main, à ce que leurs fils & leurs domeſtiques fuſſent élevés & formés à tirer de l'arc depuis l'âge de ſept ans juſqu'à dix-ſept, & que depuis dix-ſept ans juſqu'à ſoixante, ils continuaſſent à pratiquer cet exercice. Subſtituons les mouſquets & les piſtolets à l'arc, ce réglement rétablira & ranimera l'eſprit martial dans le peuple, chez lequel il eſt ſi dégénéré. S'il reprenoit le goût des exercices militaires, cela vaudroit mieux que toutes les loix, qui ne parviendront jamais ſeules à donner ce goût, encore moins à le remplacer. Car le peuple écoute plus la cabale & les factions que les loix. Il ſe régle ſur l'exemple des grands. Ils n'ont qu'à ſe faire valoir par le courage, s'adon-

ner eux-mêmes aux exercices militaires ; montrer de la conſidération pour ceux qui y réuſſiſſent le mieux ; vous verrez bien-tôt le peuple, ſans attendre d'autres réglements, s'y livrer, s'en faire une paſſion & un mérite, paſſer les revues ſous la nobleſſe, qui briguera les emplois d'officier, & nos miliciens volontaires vaudront bien-tôt les troupes réglées.

Le plus grand obſtacle eſt d'engager la nobleſſe à tourner ſon ambition du côté des armes, tant qu'elle pourra tenir un rang dans les ſéances du Parlement, & ſe faire un nom & un parti dans la brigue des élections. Il eſt moins coûteux de donner ſa voix ou de haranguer dans un tribunal, que de ſouffrir toutes les fatigues de la guerre.

Deux inconvénients me frappent, dans le deſſein qu'on a de mettre les armes à la main aux laboureurs & aux ouvriers. Le premier, c'eſt de les enlever pour toujours à la culture des terres, car il faut être Romain pour revenir de l'épée à la charrue ; le ſecond, de les rendre mutins & turbulents. C'eſt ſans doute pourquoi dans l'acte dernier, qui concernoit le renouvellement de la milice, on ne força point à ſervir,

ceux qui n'avoient pas de bien ; & par le nouveau bill non-ſeulement tous les gens de journée doivent ſervir trois ans ; mais dans le fait ce ſeront les ſeuls, car ceux qui pourront payer des gens pour faire leur ſervice, ne s'y aſſujettiront pas. Ce corps de milice ſera donc compoſé des hommes de la derniere claſſe. Autre inconvénient. Comme ils ſeront aſſemblés dans des places, & que leurs armes ſeront à la portée du peuple, nous pourrions voir renouveller la révolte de..... *Wat Tyler & Lack Cade*, qui ſeroit encore plus dangéreuſe, ſi le tumulte arrivoit près de Londres. Un *Patrona Ali* pourroit renverſer notre gouvernement & placer ſur le trône un autre Souverain, comme il a fait à Conſtantinople ; & d'autant mieux que nous n'avons pas pour la Famille Royale le même attachement dont on fait profeſſion en Turquie, ce nouveau Roi ſeroit ſans doute un des chefs les plus vils de cette populace.

Il n'eſt donc pas à ſouhaiter que l'eſprit militaire s'étende jamais juſqu'aux laboureurs & aux domeſtiques, gens qui n'ont point de fonds de terre, & que je mets dans la claſſe de ceux qui

n'étoient point libres (*a*) chez les Grecs & les Romains. Car ces peuples n'avoient pas de domeſtiques, mais leurs eſclaves en faiſoient les fonctions. Or ils ne les ont jamais armés; ou ils les faiſoient libres au moment du péril, quand ils leur mettoient les armes à la main.

Un nouveau doute ſe préſente. Les Officiers de milice ſeront-ils contraints par les loix d'entrer au ſervice ? Ce projet doit exciter uu mécontentement général qui en empêchera le ſuccès. S'ils n'y ſont pas forcés, les gentilshommes ſe préſenteront-ils pour ces emplois ? C'eſt à l'expérience de décider. Mais eſt-il de la prudence d'un Légiſlateur

(*a*) Ce ſont les expreſſions de l'Ariſtocratie, que les ſuites du Gouvernement féodal entretiennent encore en Angleterre. Ce mêlange eſt peut-être encore plus vicieux que celui d'un Etat, où perſonne n'eſt indépendant ni eſclave. L'eſclavage chez les Romains étoit non-ſeulement un crime d'inhumanité, mais un vice de gouvernement qui devoit tôt ou tard cauſer ſa ruine. Les eſclaves devenus plus nombreux que les maîtres, les auroient un jour ſubjugués, comme il arrivera dans l'Amérique, s'ils ſe trouve quelque Spartacus qui mette tous ces bras en mouvement.

d'établir des loix ſur un fondement incertain ? Il faut en avoir prévu l'effet avant de les porter, autrement on expoſe les loix au mépris, & le Légiſlateur à la riſée, s'il les retracte ; ou à l'indignation, s'il les ſoutient par la rigueur. Enfin peut-on établir des loix pénales pour parvenir à l'exécution du bill de la milice ? C'eſt porter une terrible atteinte à la vie & à la liberté d'un homme, que de les faire dépendre de ſon aſſiduité à des devoirs preſque méchaniques, & ſouvent impraticables. Je crains d'ailleurs qu'à force de multiplier les ſerments, on ne ſe familiariſe avec le parjure. Cependant, comment ſoumettre un milicien aux châtiments portés par les loix, s'il n'a juré ſolemnellement d'y être fidéle ? Je concluds donc contre le nouveau bill.

Voici un fait que *Poſthumius* auroit ſans doute oppoſé à *Cécilius*, s'il avoit eu le tems ou la liberté de la replique.

Le 13 Septembre dernier un Soldat Hanovrien, nommé Guillaume *Shroëder* vola deux mouchoirs de ſoye de la valeur de huit Schelings, dans la Boutique d'un Marchand, à Maidſtone. Ce délit a une qualification particuliere en Angleterre ; il y eſt même réputé capital, par

les Statuts du Roi Guillaume. Le crime étoit notoire, puiſque le coupable avoit été pris ſur le fait; cependant les Juges qui vouloient le ménager, le firent écroüer en priſon comme un voleur ordinaire, & ſommerent le Marchand à qui appartenoient les mouchoirs, de comparoître à la premiere Séance, pour la confrontation de l'accuſé; mais dès le lendemain le Général *Kilmanſac* redemanda ſon Soldat au Maire, menaçant de le ravoir par les voyes de fait, ſi on ne le lui rendoit pas; ſous prétexte que les Troupes Hanovriennes & Heſſoiſes n'étoient point ſujettes aux Loix du Royaume, pour quelque crime que ce fût, même de meurtre. Le Mayeur conſulta là-deſſus le député Recorder de la Ville, qui ſoutint au contraire que ces Troupes ne pouvoient être jugées que par les loix du Royaume, ſurquoi le Mayeur refuſa de rendre le Soldat à ſon Général. Celui-ci dit qu'il alloit en informer le Roi. En effet le 18 Septembre à cinq heures du matin, arrive un Exprès avec des ordres du Comte de *Holderneſſ*, l'un des Secrétaires d'Etat, portant injonction au Mayeur de faire ſortir auſſitôt ce Soldat de priſon, & de le remettre au Général *Kilmanſac*;

ce qui fut exécuté ſans délai. Depuis, le Général *Somerwald* a intimé de nouvelles défenſes aux Magiſtrats de Maidſtone, d'empriſonner aucun Soldat Hanovrien ou Heſſois, parce qu'ils devoient être jugés par le conſeil de guerre. Le Soldat dont il s'agit a été paſſé par les verges. Cela n'empêche pas que toute l'Angleterre n'ait été allarmée de ce procédé, & qu'elle ne ſente de plus en plus l'inconvénient d'avoir des Troupes étrangeres.

EXTRAIT DE *Levening Post.*

Beaucoup de gens en place s'étoient depuis peu démis de leurs Emplois, en Angleterre. Ces ſortes d'exemples avoient été regardés juſqu'à préſent comme un effet de l'honneur & du déſintéreſſement. On voit par cet écrit qu'il peut y avoir d'autres motifs dans les démarches les plus impoſantes.

Il eſt une Nation corrompue, qu'on n'a pas beſoin de nommer. C'eſt-là que les perſonnes chargées du maniement des affaires, lorſque par une malverſation de pluſieurs années, elles ont réduit l'Etat à la veille de ſa perte; quand engraiſſées aux dépens du peuple, elles ont épuiſé le tréſor public, ruiné le commerce, détruit les colonies; lorſqu'enfin, ne pouvant plus en impoſer au peuple ſur le mauvais état du Gouvernement, elles ſe voient expoſées à ſon reſſentiment & prêtes d'eſſuyer les châtimens qu'elles ont juſtement mérité; alors elles ſe ménagent un moyen ſûr d'échapper à la vindicte publique. Elles employent le reſte de leur crédit, pour faire paſſer leurs Charges à des gens qui leur reſſemblent, & qui leur obtiennent

des titres & des penſions, au lieu des peines & de l'infamie qui les attendoient. Une Nation qui voit d'un œil tranquille de ſi grands crimes impunis, peut-elle eſpérer d'être gouvernée par des Miniſtres habiles & vraiment attachés au bien de l'État ?

Si ceux qui occupent les premieres places ſont une fois perſuadés qu'ils peuvent être d'honorables ſcélérats, & qu'il leur ſuffit pour juſtifier leur conduite, de quitter un Emploi dont il ne leur reſte plus que le fardeau ; l'Etat a bien déchû, & il n'y a pas beaucoup d'eſpérance qu'il ſe releve. Lorſqu'une fois le droit de commettre des injuſtices paſſe de main en main, on change de Miniſtres, mais on ne change point la face des affaires.

Un ſyſtême medité, un compromis frauduleux entre ceux qui ſont en place, & ceux qui voudroient y être, entre ceux qui échappent aux ſupplices les plus infames, & ceux qui ambitionnent les dignités les plus relevées, la ruine de la nation qui s'enſuit, les cris d'un peuple qu'on n'écoute point, la juſtice ſans effet ou ſans exercice ; voilà les maux plus à craindre encore que les ſuites d'une mauvaiſe ad-

miniſtration. Rappellons-nous cette déplorable criſe de notre nation, ces malheureux tems où la corruption alla juſqu'à ridiculiſer le patriotiſme. Ne nous expoſons nous pas à de pareils malheurs, en prêtant nous-mêmes les mains à l'impunité des coupables? Oſons les pourſuivre juſques dans l'azile qu'ils ſe ſont fait auprès des protecteurs qui les remplacent. Si la nation veut être conduite par de meilleurs Miniſtres, ſi elle deſire des jours plus heureux, loin de regarder la démiſſion que des hypocrites donnent de leurs Emplois, comme une ſatisfaction ſuffiſante & proportionnée à l'offenſe, elle doit inſiſter ſur la juſtice la plus rigoureuſe.

EXTRAIT DE L'INSPECTEUR.

Il y a une Iſle ſituée au Nord de l'Europe, fameuſe par la liberté de penſer, de parler & d'agir, dont jouiſſent ſes habitans ;

Où la façon de s'habiller faiſant tous les jours des progrès merveilleux dans l'invention des modes, la mode eſt parveniie au comble du ridicule.

Où, parmi les Femmes du premier rang, celle-là ſe croit la plus diſtinguée qui peut approcher le plus de la malpropreté de ſa femme de chambre, ou bien ſous un habit de campagne reſſembler de loin à un voleur de grand chemin, qui vient fierement vous demander la bourſe ;

Où les jeunes beautés oubliant la douceur & la délicateſſe, qui ſont l'appanage de leur ſexe, joüent les amazones, prennent des armes & n'attaquent que les gens qu'elles ſont ſures de battre ;

Où les commeres ſe donnent des rendez-vous aſſidus à l'Egliſe, pour ſe communiquer les calomnies du jour ;

Où le ſexe qui affiche la dévotion, ſait allier admirablement la broderie & les bijoux avec les termes de *vile créa-*

ture, de *miſérable péchereſſe*, &c.

Où loin de dire avec l'Apôtre que *la pieté eſt un véritable profit*, on renverſe la phraſe, en diſant que *le profit eſt la vraie pieté.*

Où le faquin du bel air, & le ſcélérat à la mode ſont fêtés, tandis que le mérite modeſte ſe tient à l'écart;

Où, faire un affront & ſoutenir ſon inſolence à la pointe de l'épée, c'eſt avoir du courage & de l'honneur;

Où c'eſt jouer le plus beau rôle dans la Nobleſſe que de n'avoir point d'entrailles, d'inſulter à la calamité d'autrui & de prendre la crainte de Dieu pour de la poltronerie.

Où l'on voit une ſocieté qui fait profeſſion de croire que c'eſt manquer de reſpect à Dieu que d'ôter le chapeau à un homme, ou de boire à ſa ſanté;

Où l'on bâtit des Palais d'une telle magnificence, que lorſqu'ils ſont finis, il n'y a plus d'argent pour allumer le feu à la cuiſine;

Où ſouvent les Chevaux ſont mieux logés que leurs Maîtres;

Où les Matelots invalides ſont magnifiquement renfermés dans un édifice Royal, dont l'architecture a été faite aux dépens de leur nourriture, tandis

que le Monarque habite un bâtiment de pieces rapportées ;

Où pour dîner chez un homme, il faut payer aux domeſtiques trois fois plus que la valeur du dîner, & ſe croire encore fort redevable au maître ;

Où l'on a découvert que le nez étoit un organe beaucoup plus convenable à la parole que la bouche.

Où le cou panché eſt la poſture la plus décente ;

Où les hommes les plus intimement liés ſont les plus cruels ennemis, & ſe font du mal en proportion de l'intérêt qu'ils y trouvent ;

Où les proverbes inventés pour ridiculiſer le vice, ſont devenus des regles de conduite ; tels que ceux-ci : *fermer la porte de l'écurie, quand le cheval eſt volé* ; *arriver le lendemain de la foire*, &c.

Où, ſi l'Etat a beſoin d'un Miniſtre, ſi un Seigneur veut un Secrétaire, s'il faut un Pilote pour un Vaiſſeau, &c. on cherche moins celui qui convient le mieux à l'emploi, que celui à qui l'emploi convient le mieux ;

Où, un homme qui a ruiné ſes affaires & celles d'autrui, lorſqu'il n'oſe plus ſe montrer dans ſon Païs, eſt envoyé

pour remplir un poſte important dans une Province éloignée ;

Où lorſqu'il ſe commet un crime atroce contre la nation, les Juges font ſi bien qu'il demeure impuni ;

Où la puiſſance & le crédit s'arrogent le droit de changer la nature des choſes ;

Où l'art de flatter eſt celui de réuſſir, & le ſecret de faire des dupes eſt le moyen d'avoir des protecteurs ;

Où l'on inſulte & l'on attaque ſon ennemi, ſans ſe précautionner contre ſon reſſentiment ;

Où, être le ſinge perpétuel d'un peuple frivole, cultiver ſa langue, y porter ſon argent, en rapporter toutes les modes, y prendre des cuiſiniers, des perruquiers & des valets de chambre, enfin tous les inſtrumens de la corruption & les rafinemens de la débauche ; c'eſt être parvenu au ſuprême degré de la gentilleſſe ;

Où... Mais l'Inſpecteur s'arrête ici, ſauf à reprendre la plume.

ALLEMAGNE.

ALLEMAGNE.

MEMOIRE hiſtorique & critique, ſur les anciens Fabuliſtes Allemands.

Par M. Waechtler, *de l'Académie Impériale des beaux Arts d'Augsbourg.*

LA Fable, qui paroît être le premier fruit de l'invention, & l'exercice le plus univerſel de l'imagination, a preſque toujours précédé les Sciences; & dans les temps d'ignorance, elle a ſervi de morale, & tenu lieu d'eſprit & de ſçavoir à des peuples entiers. Il n'eſt donc pas étonnant qu'on faſſe remonter l'uſage de l'Apologue en Allemagne, bien avant l'époque de la renaiſſance des lettres en Europe.

Jean-George *Scherz*, Profeſſeur de Straſbourg, publia en 1704. un Recueil de cinquante & une Fables en Vers Allemands, comme un monument de la Littérature Allemande du moyen âge, & prouva très-ſolidement qu'il étoit du milieu du treiziéme ſiécle. Cependant un Critique François a tenté d'exciter des ſoupçons, contre l'authenticité de ce Recueil

par la ſeule raiſon que cette édition étoit poſtérieure à *la Fontaine*, & qu'on n'en pouvoit nommer l'Auteur. Mais, outre les anciens manuſcrits qui s'en trouvent, plus ou moins complets, dans les Bibliotheques de Vienne, de Straſbourg & de Zurich; M. Gottſched, qui en avoit un auſſi dans ſa bibliotheque, vient de découvrir dans une copie tirée de Wolfenbuttel, datée de l'an 1402, que l'Auteur de ces Fables s'appelloit *de Riedenbourg*. Ce Manuſcrit & celui de M. Gottſched contiennent, outre les Fables, un grand nombre de Peintures qui en repréſentent les principaux ſujets. Voilà l'explication des paroles du *Pogge*, citées dans le Journal étranger : (*a*) *Fabulam retulit quam nuper in Alemannia ſcriptam pictamque vidiſſet.* Ce *nuper*, comme on voit, ſe rapporte à *vidiſſet*, tant il eſt eſſentiel aux Ecrivains d'éviter toute eſpéce d'amphibologie, & de ſacrifier toujours l'harmonie à la clarté, (*b*) quand elles ne

(*a*) Vol. de Mai 1756, p. 238. Liſez encore ſur le même ſujet le vol. d'Avril 1756, p. 177.

(*b*) *Nuper vidiſſet* eut rompu la cadence & la meſure de la phraſe. *Nuper*, où il eſt placé, jette de la confuſion & de l'obſcurité dans l'idée; il falloit donc prendre un autre tour, ou négliger la période, & ſauver la vérité.

peuvent ſe concilier. C'eſt préciſément dans l'ouvrage de Riedenbourg que ſe trouve la Fable de l'Ane & du Meûnier, que *le Pogge* lui-même dit avoir rapportée d'Allemagne.

Au reſte cet Auteur paroît avoir penſé bien plus naturellement que *la Fontaine*, quand il a fait dire à l'Ane, qu'il auroit beaucoup mieux aimé marcher, que d'aller à cheval ſur une perche.

Er wer vil liber ſelbs gegangen,
Dann geritten an einer ſtangen.

En effet, après avoir dit :

On lui lia les pieds, on vous le ſuſpendit :
Puis cet homme, & ſon fils, le portent comme un luſtre.

La Fontaine ne devoit pas dire que l'Ane goûtoit fort cette façon d'aller; car elle paroît très-incommode pour un âne ; & s'il eſt fait pour porter, comme nous le penſons, il n'eſt pas fait pour être porté. Il n'y a que des hommes qui puiſſent prendre toutes les *allures*, encore celle-ci ne leur conviendroit gueres. Cette faute eſt d'autant plus excuſable dans *la Fontaine*, qu'elle n'eſt vraiſemblablement pas de lui, mais de ſes

modéles, qu'il a preſque toujours embelli, s'il ne les a pas toujours corrigé.

On verra dans les exemples de notre Fabuliſte Allemand, ſi ſa maniere de raconter eſt ſimple, & ſi l'on peut lui reprocher d'avoir égaré ceux qui l'ont imité.

Voici comme le Rat s'y prend pour appaiſer le Lion.

„ Sire Lion, accordez-moi la vie. „ Quel honneur y a-t-il pour un Roi de „ tuer ſon eſclave? Auroit-il beaucoup „ de gloire à faire une choſe qu'il lui ſuf„ fit de vouloir, pour la faire? En veri„ té, cette action n'eſt pas digne de votre „ Majeſté. La mort d'un rat ſeroit-elle „ un exploit bien héroïque pour la va„ leur d'un Lion? Il eſt aſſurément plus „ beau de ne pas faire le mal, lorſqu'on „ peut le faire ſans danger. Permettez„ moi, Sire, de me ſauver. Peut-être un „ jour pourrai-je vous être utile, au lieu „ que jamais je ne pourrai vous nuire.

Ce raiſonnement naturel eſt bien préférable, ſans doute, à la tournure épigrammatique & à ce vain cliquetis de paroles, que le pédantiſme fait admirer à des enfans, dans un Anonyme Latin qui a verſifié le même ſujet.

Si nece dignetur murem leo, nonne leoni
Dedecus, & muri cœperit esse Decus ?
Si vincat summus minimum, sic vincere vinci est.
Vincere posse decet, vincere crimen habet.
Si tamen hoc decus est, si laus sit vincere ; laus hæc,
Et decus hoc, minimo fiet ab hoste minus.
De pretio victi pendet victoria : victor
Tantus erit, victi gloria quanta fuit.

Voici la traduction purement littérale, pour faire mieux sentir à tout le monde le ridicule de ce style qu'on n'a pas honte d'appeller ingénieux.

» Si le Lion croit le Rat digne de » mourir sous ses coups, cette mort ne » fera-t-elle pas honneur au Rat, & » deshonneur au Lion ? Si le plus grand » vainquoit le plus petit, vaincre ainsi, » ce seroit être vaincu. Il est beau de » pouvoir vaincre, il est honteux de » vaincre. Cependant, s'il y a de la » gloire & du mérite à vaincre, cette » gloire & ce mérite diminuent par la » foiblesse de l'ennemi. Le prix de la » victoire dépend de la valeur du vaincu. » Le vainqueur ne sera grand, qu'au- » tant que le vaincu fut redoutable.

Si l'on est assez équitable pour ne pas exiger la plus grande délicatesse dans le langage d'un Auteur du treiziéme

ſiécle, on ne trouvera peut-être pas Riédenbourg fort inférieur à la Fontaine, dans la Fable du Renard & du Corbeau. Le Renard débute par ce compliment :

„ Bon jour, mon cher Seigneur : je „ fais profeſſion d'être votre valet, & „ cela me paroît juſte & raiſonnable ; „ car vous êtes ſi noble & ſi magnifique, „ que dans tous les royaumes du monde, „ aucun oiſeau ne peut ſe comparer à „ vous. Vous éclipſez l'épervier & le „ faucon, ainſi que la beauté du vautour „ & l'éclat du paon. Le ſon de votre „ voix eſt ſi agréable, qu'on entend „ avec une eſpéce de raviſſement, re„ tentir la forêt de vos chants.

Cet éloge n'eſt pas auſſi fin ni auſſi adroit, que chez la Fontaine ; mais auſſi le ſens de la moralité ſemble être plus marqué. " La louange, dit l'Alle„ mand, fit plus de tort au Corbeau, „ que n'auroient fait des injures.

Ajoutons à ces exemples le jugement que M. Gellert porte de cet ancien Fabuliſte. Sans entrer dans des diſcuſſions plus détaillées ſur ſon antiquité, le caractere de ſon langage & de ſon orthographe, l'énergie & la force de ſon ſtyle indiquent aſſez vraiſemblable-

ment qu'il n'étoit pas fort éloigné du ſiécle heureux de Frédéric Barberouſſe, où la Poëſie Allemande faiſant les delices des Princes & des Grands, prit à la Cour cette nobleſſe & cette aménité qu'on ne vit plus depuis en Allemagne ; juſqu'au temps de Martin *Opitz*. Un homme, continue M. Gellert, qui ſans aucun ſecours des exemples domeſtiques & des régles de l'art, fut aſſez heureux pour découvrir les traces de la belle nature au milieu des ténébres, auroit ſans doute atteint la perfection dans un ſiécle auſſi éclairé que le nôtre. Son eſprit jette des feux, tel qu'un diamant brut : mais quel ſeroit ſon éclat, ſi l'art avoit pu le polir, & retrancher certains morceaux qui le déparent ! Peut-être même ce qui nous déplaît aujourd'hui, n'étoit-il pas alors ſans quelque prix. Combien les révolutions que le temps & les ſciences ont fait dans toutes les langues vivantes, n'ont-elles pas dénaturé la ſignification & la valeur des termes ?

On doit accorder une place honorable parmi les anciens Fabuliſtes Allemands, à Hugues de Trymberg, Régent de Babenberg. Il ſe trouve beaucoup de Fables dans ſon ouvrage moral, in-

titulé *Der Renner*, le Coureur : mais on ne peut guere juger aujourd'hui du mérite de ſa diction, parce que ſon Editeur la corrompit entiérement, en lui prêtant le ſtyle du ſeiziéme ſiécle, très-mauvais, ſi vous en exceptez celui de quelques Ecrivains.

Quoi que l'on penſe de la liberté mâle & hardie que Trimberg s'eſt donnée d'attaquer les vices de ſon temps, & de les pourſuivre juſques dans le Sanctuaire, & à l'ombre du Trône, il eſt toujours vrai que les travers des Grands prêtent beaucoup mieux à la ſatyre, comme ceux des petits prêtent plus au ridicule.

Depuis le regne floriſſant des Empereurs de la maiſon de Suabe, la Poëſie Allemande déclinoit toujours vers ſa chûte, en paſſant des cabinets des Princes, entre les mains d'un peuple de rimeurs ſans talent & ſans culture. Il ne faut pas confondre dans cette foule, Burcard Waldis, du ſeiziéme ſiécle. On a de cet Auteur quatre cens Fables en vers, où la vivacité des ſaillies & des deſcriptions peuvent dédommager de la prolixité des narrations. Voici un de ſes contes abrégés.

L'Epouſe inconſolable.

„ Une femme jeune & belle avoit „ un mari bienfait & dans la fleur de „ l'âge. Il tomba dans une dangereuſe „ maladie. Voilà ſa chere moitié d'abord „ au déſeſpoir. Ne te déſoles pas, ma „ fille, lui dit ſon pere, qui la voyoit ſe „ lamenter, j'ai déja jetté les yeux ſur „ un jeune garçon, bien mieux fait, „ & de plus belle humeur que ton époux. „ Hélas ! dit-elle, eſt-ce le temps de „ me parler d'un homme, quand mon „ cher ami ſe meurt ? Elle repouſſoit „ encore cette funeſte conſolation, lorſ- „ que ce cher ami rendit le dernier „ ſoûpir. Ses cris & ſes pleurs re- „ doublent ; mais en ſanglottant „ elle s'approche de ſon pere : Le garçon „ dont vous m'avez parlé, dit-elle, „ demeure-t-il dans cette ville ?

Le célébre Docteur Luther avoit un goût ſingulier pour les Fables. Il s'étoit propoſé de traduire toutes celles d'Eſope ; mais il n'en a laiſſé que ſeize, avec une belle préface ſur l'utilité de ce genre de Poëſie. Le ſtyle de ſes traductions eſt comme dans ſes autres ouvrages, énergique & preſſé. Mathé-

ſius, un des intimes amis de Luther, en a donné quelques-unes de ſa compoſition. Celle-ci mérite d'être lue avec quelque attention.

„ Un Chien de bergerie ſe retirant „ le ſoir, après avoir gardé fidellement „ le troupeau de ſon Maître, vit tous „ les petits chiens du village aboyer „ après lui: mais il continua gravement „ ſon chemin, ſans daigner ſeulement „ s'appercevoir du bruit. Arrivant de- „ vant une boucherie, un grand dogue „ lui marqua ſon étonnement, de ce „ qu'il ſouffroit ces inſultes, & qu'il ne „ prît pas quelqu'un de ces chiens au „ poil. Tant qu'aucun ne me mordra, „ dit-il, je conſerverai mes dents pour „ combattre les loups.

» Ne feroit-on pas mieux de mé- » priſer les injures qui ne bleſſent pas, » que de prendre auſſi-tôt l'épée de » S. Pierre, ou celle de Roland, pour » ſe venger ?

Juſte Godefroi *Rabener*, publia en 1691 à Dreſde, un Recueil de fables, ſous le titre de *Nutzliche Lehrgedichte*. Elles mériteroient, dit M. *Gellert*, qu'un homme de goût les réduisît & les purgeât des défauts qui regnoient encore en Allemagne dans ce ſiécle de

belle littérature. Celle-ci renferme un ſens profond & délié.

Le Maſque de la douceur.

» Un chien exhortoit un jour ſes ca-
» marades à laiſſer paſſer les gens,
» comme il faiſoit lui-même, & à ne
» pas ſe tourner gratuitement des enne-
» mis à dos. Ses camarades, qui n'i-
» gnoroient pas qu'autrefois il avoit
» toujours pourſuivi les voyageurs juſ-
» ques hors du village, furent étonnés
» de cette modération à laquelle ils
» s'attendoient ſi peu; mais leur ſur-
» priſe ceſſa, quand ils s'apperçurent
» que notre harangueur avoit perdu
» les dents par quelque coup de pierre,
» & que l'hypocrite ne vouloit pas
» qu'on attaquât les hommes, parce
» qu'il n'avoit plus de quoi ſe défendre.

Notre ſiécle a produit encore quelques Fabuliſtes en Allemagne; mais c'eſt M. Gellert qui tient le premier rang. A l'exception d'une ſeule faction littéraire; qui ne loue que ſes partiſans, perſonne ne lui conteſte le glorieux ſurnom du *la Fontaine* de l'Allemagne. Ses Fables, traduites en François, & imprimées à Straſbourg, ont

tellement été défigurées par le Traducteur, qu'on ne parle ici de cette verſion que pour rétablir la réputation de M. Gellert. Celles qui ſont traduites à la ſuite de la Grammaire Allemande de M. *Quand*, donneront meilleure idée de l'Auteur. L'élégance & la facilité qui les diſtingue, en ont déja fait l'ouvrage claſſique de ceux qui étudient la Langue Allemande. M. de Rivery en a imité quelques-unes dans un Recueil de Fables choiſies; mais comme les imitations ne font pas connoître la maniere de l'original, nous ſubſtituerons ici quelques traductions fidéles; ne fut-ce que par une ſorte de reſpect pour le mérite d'un Ecrivain, à qui ſa nation doit en partie l'éclat de ſa gloire littéraire

Le Roſſignol & l'Alouette.

Le Roſſignol chantoit un jour avec tant de grace, qu'il s'attira les ſuffrages de toute la contrée. Les feuilles ſe taiſoient ſur la voûte des arbres, & paroiſſoient ſentir le plaiſir de l'entendre. Le chœur des oiſeaux ſe dérobant aux douceurs du ſommeil, s'approchoit pour l'écouter. L'Aurore elle-même arrêta ſon char au milieu des airs pour l'admirer:

car les dieux, oui les dieux ſont ſenſibles à la douce harmonie de ſes concerts. L'oiſeau mélodieux, pour rendre hommage à la ſœur du ſoleil & de la lune, redoubla ſes efforts & ſe tût. Auſſitôt l'Alouette s'approche & lui dit : Tu mérites ſans doute le prix du chant ; tu n'as qu'un ſeul défaut, qui nous déplaît à tous ; c'eſt que dans toute l'année à peine tu chantes quelques ſemaines. Ce qui fait ton chagrin, répliqua Philoméle avec douceur, ne peut qu'aſſûrer ma gloire. Je ne chante que peu de jours, mais c'eſt pour chanter avec plus de grace ; & ſi je me tais, c'eſt pour obéïr à la nature. Quand elle l'ordonne, j'éleve la voix ; dès qu'elle ne m'inſpire plus, je garde le ſilence, car je ferois de vains efforts pour forcer la nature.

Favoris des muſes, ſouvenez-vous de Philoméle. N'écoutez pas vos deſirs, mais ſuivez les impreſſions du génie, & ne chantez que pendant la ſaiſon de ce beau feu qui vous échauffe. Vous voulez enchanter l'univers. Volez à l'immortalité par des eſſors brillans & ſoutenus. Chantez avec goût, pour faire honneur à la nature ; mais dès qu'elle ceſſera d'animer vos accens, hâtez-

vous de ſortir de la carriere, de peur que ceux même qui vous admiroient, ne ceſſent de vous écouter. Toute ſaiſon eſt le printemps pour le génie, dites-vous : eh bien ! chantez juſqu'à la décrépitude, & perdez ſur le déclin de vos jours les couronnes du bel âge.

L'Ours danſeur.

Un Ours qui s'étoit fait un gagne-pain du talent de la danſe, s'ennuyant enfin de ce métier, s'échappa des mains de ſon maître, & regagna les bois, ſa premiere demeure. Ses compagnons le reçurent à bras ouverts, & firent retentir la forêt de mugiſſements de joie. Sçavez-vous que notre frere eſt de retour, ſe diſoit-on en ſe rencontrant ? ... je comptois vous l'apprendre.... Tous lui faiſoient la cour. Qu'avez-vous vu ? que fait-on dans ce pays-là ? Le voyageur raconte auſſi-tôt ſes aventures ; & de propos en propos, étant tombé ſur celui de la danſe, il ſe met à danſer élégamment à la polonoiſe (*a*), comme lorſqu'il marchoit à la chaîne.

Les Ours qui ne ſe laſſoient point

(*a*) En Allemagne ce ſont les Polonois qui menent les Ours.

d'admirer ſon agilité, voulurent l'imiter, mais à peine pouvoient-ils ſe lever ſeulement ſur les deux pieds; la plûpart ſuccombant ſous le poids de leur maſſe, ſe laiſſoient tomber lourdement. Nouvelle raiſon pour le danſeur, d'étaler toute ſa grace; enfin il danſa ſi bien, qu'il choqua toute la troupe, & qu'ils s'écrierent d'une voix. Qu'eſt-ce donc que ce Baladin, qui prétend en ſçavoir plus que nous, & valoir davantage? Retire-toi promptement, ou ... en un mot le pauvre danſeur fut trop heureux de s'échapper.

Ne ſçachez rien, on vous haïra peu, parce qu'alors vous reſſemblerez à tout le monde; ſi vous ſçavez quelque choſe, gardez-vous de le faire valoir. On vous applaudiroit d'abord; mais enfin l'envie, qui ſuit de près l'admiration, vous feroit de vos talents un crime impardonnable.

Chloris.

Chloris ennuyée de vivre & déſeſpérée pour un regard paſſionné que ſon amant avoit jetté ſur Sylvie, tombe ſur ſon canapé; & dans l'excès de ſa jalouſe rage, conjure Venus de lui envoyer la mort.

Cette priére étoit-elle bien ſérieuſe ? Ceux qui ſe connoiſſent en amour, prétendent qu'il y a de la mauvaiſe foi à demander la mort, quand on eſt jeune & tendre.

Cependant au milieu de ſa triſteſſe, Chloris voit entrer ſon amant tout brillant de ſa parure, & plus encore de ſa paſſion. Elle ceſſe de prier; il ſe jette à ſes pieds, il ſoûpire, il pleure, il l'embraſſe. Chloris, tu vis encore. Ah! ne t'en repens point; Damon te jure une éternelle fidélité. Pourquoi voudrois-tu l'affliger, & mourir ?

La colére des belles reſſemble à leur tendreſſe; elle ne dure pas. Chloris, reconciliée avec la vie, ſe jette dans les bras de celui qu'elle venoit de haïr cruellement. Elle veut careſſer la pourpre de ſes joues d'une main amoureuſe, mais ſes mains ſe roidiſſent. Oh! Venus, l'exaucerois-tu déja ? Chloris tombe dans un doux évanouiſſement. Son joli menton devient un petit bec. Ses bras ſont des aîles; ſon beau ſein, & tout ſon corps, ſe couvrent de plumes. Chloris eſt changée en Colombe.

Quel horrible friſſon ſaiſit ſon amant, lorſqu'il voit voler ſa belle ? Elle fait trois fois le tour de ſon viſage, comme

pour lui dérober encore un baiſer. Sous la figure d'une Colombe, elle conſerve le cœur d'une femme.

La parure étoit ſon unique travail; voyez comme elle aime encore à s'embellir. Elle s'arrache des plumes pour arrondir ſon beau corſage; elle vole ſur une cuvette, & rafraîchit ſon duvet & ſa peau, comme elle faiſoit autrefois.

Mais j'entends rire la Colombe. Eh de quoi?... Chloris ne rioit-elle pas de rien?

Elle vole devant le miroir, où elle paſſa la moitié de ſes jours à eſſayer des mines & des graces. Elle contemple la blancheur de ſa gorge; elle admire ſes aîles. Epriſe d'elle-même, elle prend déja les airs & la fierté d'une fille précieuſe. Ah Dieux! s'écria ſon amant, faites que la Colombe redevienne Chloris.

Tes vœux ſont inutiles, répond Venus; cette métamorphoſe lui va trop bien, pour lui rendre ſa premiere forme. Chloris s'eſt toujours parée, elle a ri, ſoûpiré, fait l'amour, & n'a jamais penſé. Aujourd'hui ce n'eſt pas autre choſe.

Si la Déeſſe métamorphoſoit toutes nos Chloris en Colombes, comme on dit qu'elle ſe le propoſe, eh! quel

peuple égaleroit la race des pigeons? Un mortel endormi, près d'une belle, verra donc à ſon réveil une Colombe ſur ſon ſein? Ah que je plains d'avance tant de jolis viſages?

Le Spectre.

Un homme tourmenté par un lutin, qui ſe divertiſſoit à lui faire peur, apprit le ſecret d'exorciſer; mais ſon grimoire ne ſervit de rien. Le Spectre enveloppé d'un grand voile blanc, revenoit toutes les nuits troubler ſon ſommeil.

Dans ce même temps un Poëte vint habiter dans la maiſon. L'Hôte le pria de lui tenir compagnie, & de vouloir bien lui lire ſes vers. Le Poëte commença par une tragédie qui plût beaucoup, non pas à l'Hôte, mais à l'Auteur. L'eſprit vint à l'ordinaire, mais ſans ſe montrer au Poëte; il écoute réciter, & voilà qu'un friſſon violent le fait trembler de tous ſes membres. Il ſoutient une ſcene en bâillant & faiſant des grimaces affreuſes; mais à peine la ſeconde fut entamée qu'il diſparut. Cet effet inattendu fit naître à l'Hôte d'agréables eſpérances. Le lendemain il

engage l'Auteur à venir, & le preſſe de lire. Le Spectre revient, mais ſans oſer s'arrêter. Bon, dit le maître de la maiſon, puiſque tu n'aimes pas les vers, je viendrai à bout de te chaſſer, peut-être.

La troiſiéme nuit, il ſe hazarde à reſter ſeul; mais à minuit ſonnant, le Lutin reparoît. Frontin, vîte au Poëte, vas le prier de m'envoyer ſa tragédie pour une heure. A ces mots, le Spectre tremblant, fit ſigne de la main qu'on s'évitât cette peine, & diſparut auſſitôt pour jamais.

Tant il eſt vrai qu'il n'y a point de vers ſi mauvais, qu'ils ne ſoient bons à quelque choſe; mais puiſqu'ils ont la vertu de chaſſer les phantômes, les eſprits n'ont qu'à venir par légions comme autrefois, nous avons de quoi nous en défaire.

Le Coucou.

Le Coucou s'entretenoit un jour avec un Sanſonnet nouvellement échappé de la Ville. Que penſe-t-on dans ce pays-là de nos airs? Que dit-on du Roſſignol? Toute la Ville admire ſon chant; ... & de l'Alouette? La moitié de la Ville

loue ſa voix ... & du Merle ? Il a ſes partiſans ... mais que penſe-t-on de moi ?... Je n'en ſçais rien, répond le Sanſonnet, car on n'en parle pas. Je veux donc, s'écria le Coucou, me venger de ce ſilence, & parler éternellement de moi-même.

ESSAI ſur l'Hiſtoire des Peintres Allemands.

Par M. Waëchtler, *de l'Académie Impériale des beaux Arts d'Augſbourg.*

PLUS jaloux de la ſatisfaction publique que d'une gloire perſonnelle, & d'un ſuccès tardif que d'une vogue paſſagere; plus volontiers admirateurs que rivaux, loin de nous écarter par affectation des traces de nos prédéceſſeurs, nous ſuivrons de près leurs travaux, afin de profiter également du bon exemple des uns, & des fautes des autres. M. l'Abbé Prévôt avoit conçu & entamé un plan de Philologie qui ne méritoit pas d'être négligé, & qu'on ne ſçauroit trop ſe hâter de rétablir. Il penſoit qu'un Journal devoit être non-ſeulement une collection hiſtorique, mais une Hiſtoire même; & que malgré la multitude & la

bizarre diverſité des matériaux qui ſemblent en couper le fil, un rédacteur attentif pouvoit le ſuivre & le renouer. C'eſt ce que nous allons tenter, ſans prétendre à la fineſſe de la liaiſon, à l'art de fondre & de nuancer, à cette magie inimitable de ſtyle & de coloris qui caractériſe ſupérieurement tous les Ouvrages de ce grand Ecrivain. Ce n'eſt point ſa place que nous rempliſſons, mais plutôt la tâche qu'il nous impoſe. Fidéles à l'ordre & à la vérité, nous eſpérons que l'indulgence du public ſuppléera au reſte.

M. Waëtchtler notre Coopérateur pour la partie de l'Allemagne, va parler maintenant.

Occupés à raſſembler des Mémoires pour l'Hiſtoire des Arts, nous avions tourné depuis quelque tems nos vûes ſur l'état de la Peinture en Allemagne. Mais nous ſerions encore loin de notre but, ſans le ſecours que nous procure le ſçavant M. de *Hagedorn*, Conſeiller d'Ambaſſade de S. Majeſté le Roi de Pologne, Electeur de Saxe.

Son frere, Poëte célébre, avoit déja rendu ce nom fameux dans la Littérature. Notre illuſtre Correſpondant le ſoutient dignement par un goût exquis

pour tous les monumens de l'Art & du Génie. Ce dernier Ouvrage nous ſervira de preuve. C'eſt une *Lettre d'un amateur de la Peinture, avec des éclairciſſemens hiſtoriques, ſur un Cabinet de Tableaux, & ſur les Peintres qui les ont compoſés. A Dreſde chez Walther.*

Le but de l'Auteur eſt d'offrir aux amateurs une collection de 225 Tableaux. (*a*) Le plan qu'il s'eſt formé de raſſembler dans ſon Cabinet les différentes branches de l'art de la Peinture, & de réunir les noms des Maîtres à leurs Ouvrages, doit lui faire eſpérer, comme il le deſire, que ſa collection ſervira de fondement à quelque nouvelle Galerie.

Notre deſſein n'étant point de rendre compte de cette Lettre, mais d'en profiter pour l'Hiſtoire des Artiſtes Allemands, nous en omettrons tout ce qui ſera étranger à ce but, & nous y ajouterons pour le remplir, toutes les notices que nous avons recueilli d'ailleurs.

Les Peintres Allemands n'ont pas été jugés avec aſſez d'équité. Qu'on blâme

(*a*) On peut s'informer du prix de cette Collection chez *Walther* qui a imprimé la Lettre de M. *Hagedorn*, & chez *Bohn* Libraire à Hambourg.

la Téchereſſe gothique qui regna pendant quelque tems, ſurtout dans les Ouvrages des Peintres qui ont gravé en petit, le reproche eſt fondé. Mais alors même le gothique ne dégradoit-il pas univerſellement tous les Arts ? Lorſque M. *de Piles* parle de *Voüet*, il dit que la France lui a l'obligation d'avoir enfin détruit une maniere fade & barbare, & d'y avoir introduit avec *Blanchard*, les commencemens du bon goût. Mais quand l'Auteur du nouvel Abregé dit de *Holbein* le jeune, qu'il prit un bon goût de Peinture ; pourquoi ajouter qu'il ne s'eſt jamais reſſenti du goût Allemand ? Que penſeroit-on d'un Allemand, qui pour louer *Voüet*, auroit dit qu'il ne ſe reſſentit jamais du goût François ? Au reſte cet *Holbein* mourut en 1554 : ce qui prouve que la barbarie ne s'eſt pas plus invétérée en Allemagne qu'ailleurs. Cette Nation devroit avoir bien excité la jalouſie des autres, s'il étoit vrai que *Michel-Ange* eût briſé les Tableaux & brûlé les Eſtampes d'Albert *Durer*, chef de l'Ecole Allemande.

Mais ce qui n'a pas favoriſé la réputation de celle-ci, c'eſt que pluſieurs de ſes Peintres ne ſont connus que ſous des noms qu'ils avoient pris, ou reçû

dans les Pays étrangers. Charles *Loth*, Pierre *Van der Faes*, *Roos* & *Dieterich*, ont pû facilement paſſer pour Italiens, ſous les noms de Carle *Lotti*, de *Lelli*, de *Roſa* & de *Diterici*. Charles *Loth*, Fréderic *Mucheron*, *Oſtade* & *Minjon*, ne font pas deshonneur ſans doute aux Etrangers qui les ont adopté dans leurs Ecoles. Un Allemand auſſi poſſedé de ces manies de l'eſprit national, redemanderoit ſans peine aux Italiens Pierre *Pozzo* né, établi, & mort en Allemagne; il redemanderoit à l'Ecole Flamande de Rubens qui naquit & fut élevé à Cologne. Il ajouteroit que lorſque le tems & la Philoſophie auront corrigé les erreurs de la prévention, on verra ſortir de l'obſcurité beaucoup de noms Allemans. CarM. de *Hagedorn* aſſure en avoir trouvé d'inconnus ſur d'excellens Tableaux; entr'autres le maſſacre des Innocens de la Galerie de *Salz Dahlen*, faiſoit depuis long-tems honneur à la mémoire de Tintoret, lorſqu'on y découvrit le nom ſuivant V. Hios. M. F. E. I. in Elbinck 1640. Mais la ſuite de ce Mémoire fera voir que cette Nation poſſede encore aſſez de richeſſes, pour ne pas revendiquer des larcins, ou diſputer des fonds litigieux. La nature a ſemé

les

les talens pour la gloire de l'Art, & les grandes nations n'ont pas beſoin de ces petits génies qui prônent la Patrie, au lieu de l'illuſtrer.

L'énumération que nous allons faire, ſembloit exiger un arrangement plus méthodique ; mais l'incertitude des dates nous a contraint de préférer l'ordre alphabétique à celui de la chronologie. Quant aux Peintres Allemands, déja connus par les Hiſtoriens François, ils ne reparoîtront ici qu'avec des particularités intéreſſantes, qui rendront leur Hiſtoire comme neuve, aux yeux de nos Lecteurs.

ALDEGRAF, ou ALDEGREVER naquit en Weſtphalie en 1502. L'Inſcription qui ſe trouve ſur ſon Portrait gravé, prouve que ſon nom de Baptême étoit Henri, & non Albert comme on l'a toujours écrit d'après *Sandrat*. Exact dans la perſpective, habile & fidéle dans l'anatomie, mâle & ſoutenu dans le Deſſein ; ſi la draperie n'eſt qu'un acceſſoire, il eut les grandes parties du Peintre. Aux principes d'une bonne Ecole, il joignit quelques perfections & quelques défauts de Michel-Ange, ſon contemporain. Il oſa, comme lui, briſer les entraves du goût gothique ; mais

il n'eut pas, non plus que ce grand homme, la pureté ni l'élégance des contours.

AUGER-MEYER nâquit en Allemagne, on ignore en quelle partie, & dans quel tems; mais on ſçait qu'il vécut en Boheme. Il peignit des oiſeaux, des fruits, des fleurs, des plantes & des inſectes de toute eſpece, & ſes Tableaux furent toujours finis.

Joachim-François BEICH nâquit en 1665. à Ravenſbourg en Suabe. Son pere qui étoit Géometre, & qui s'amuſoit à la Peinture, en donna quelques principes à ſon fils. Celui-ci devint Maître dans cet Art, & s'attacha dans la ſuite à la Cour de Baviere, où il peignit toutes les Batailles de l'Electeur Maximilien Emmanuel, en Hongrie.

Durant la Guerre qu'occaſionna la Succeſſion d'Eſpagne, *Beich* profita de l'abſence de ſon Maître pour aller parcourir l'Italie. Après avoir perdu l'oüie & la vûe ſur la fin de ſes jours, il mourut à Munich le 16 Octobre 1748.

Sa premiere maniere étoit un peu rembrunie, il ſe rapprocha de la nature; la ſeconde fut plus claire, la troiſiéme encore davantage, mais moins ſoute-

nue que la ſeconde. Ses ſites ſont toujours pittoreſques, toujours picquans, ſa touche hardie & de main de maître. Il y a du *Gaſpre* & du *Salvator Roſa* dans ſes compoſitions. Il imita le goût de ce dernier, & celui d'Albert *Meyeringh*, dans quelques planches gravées à l'eau forte. C'eſt-là que ſes figures ſont bien finies. Le fameux *Solimene* fut tellement enchanté des Païſages de *Beich*, qu'il en copia quelques-uns, dit le *Dominici*. [*a*] On voit à Schleisheim en Baviere, des Batailles de *Beich*, de vingt à vingt-quatre pieds de large, très-eſtimées. M. *de Hagedorn* poſſéde d'excellens morceaux de ce Maître. Le Portrait de *Beich* peint à quatre-vingts ans par de *Marées* a été gravé ſous la direction de J. J. *Haid*.

Chriſtian Hulfgott BRAND, né à Francfort ſur l'Oder en 1695, acheva ſes études à Hambourg, où le commerce avoit attiré ſon pere. Au ſortir du College, ſes parens maternels, établis à Ratiſbonne, l'engagerent à s'attacher aux affaires de la Diete, & le firent entrer dans un Bureau; mais il n'eut pas plutôt

(*a*) Voyez ſon Ouvrage intitulé. *Vite de Pittori Scultori ed Architetti Napolitani*, &c. *in Napoli* 1745. Tom. III. p. 618.

fait connoiſſance avec le fameux *Agricola*, que ſon inclination pour la Peinture ſe découvrit. Il s'établit à Vienne en 1720, & le commerce des Artiſtes les plus diſtingués, développa de plus en plus la nature à ſes yeux, & perfectionna ſon talent.

Ses premiers Ouvrages étoient un peu ſombres, mais il ſe corrigea ſi bien, que l'aménité caractériſe ſes derniers Tableaux. Dans ſes Païſages, pour la teinte des verds indécis, il approcha des *Wanevelt*, ſans l'avoir imité. Sa maniere de deſſiner les arbres, de jetter & de toucher les ronces & les broſſailles, tient beaucoup de celle de Jean *Both*. Quant aux morceaux qu'il fit, à l'inſtance des amateurs, s'il ſuivit le goût de *Huiſmann*, il ne prit que l'eſprit & la perfection de ſon modele. C'eſt dans le même ſens qu'il ſembla rechercher le goût de *Waterlo*. Il y a peu de Païſagiſtes Allemands qui repréſentent, comme lui, le calme des eaux, & la fuite des vapeurs au lever du Soleil. La variété des accidens ne nuit point dans ſes Tableaux à la ſimplicité de la compoſition, & ſon enſemble imite à merveille l'économie de ces beaux Poëmes où l'action a d'autant plus de majeſté, qu'elle eſt moins

chargée d'incidens. Cette ſimplicité ne fait cependant point omettre à notre Peintre le ſecond plan, comme il arrive à certains Païſagiſtes, qui croient ſuppléer l'effet de l'ordre, en oppoſant l'avantfond à des lointains. *Brand* s'aide quelquefois des accidens ou des ombres ſuppoſées qui produiſent ſur une belle plaine de nouveaux ſites, arbitraires à la vérité, mais combinés ſur les effets journaliers du Soleil, & du mouvement des nuages.

Les Miniſtres de Dannemarc & de Sardaigne exercerent long-tems le Pinceau de *Brand*. Ses Ouvrages furent recherchés avec empreſſement des Nationaux & des Etrangers. M. le Baron de *Keſſelſtadt* & M. de *Hagedorn*, grands connoiſſeurs l'un & l'autre, ornerent leurs collections de ſes morceaux choiſis. Que ne peut-on conſerver les talens, comme les Ouvrages ! Cet habile Peintre a été attaqué, dit-on, d'une paralyſie. Son accident affligera tous ceux qui s'intéreſſent au ſort des hommes de génie. *Brand* ſe ſurvit encore dans un fils qui fait honneur à l'éducation qu'il a reçue, & qui jouit actuellement d'une penſion de 1000 livres que lui fait le Comte Nicolas de *Palfy*.

Pierre BRANDEL nâquit à Prague en 1660. A l'âge de quinze ans, il fut mis ſous la conduite de Jean *Schroëter*, Peintre de la Cour & Inſpecteur de la Galerie de Prague. Après quatre ans de leçons, l'Eleve ſurpaſſa le Maître. Celui-ci l'ayant chargé de faire un petit Tableau d'Autel, *Brandel* l'acheva le même jour & de ſi bonne heure, que *Schroëter* le voyant deſœuvré à la fenêtre de l'attelier, lui fit une querelle. L'Eleve n'eut pas de peine à ſe juſtifier, & prit dès ce moment occaſion de travailler pour ſon compte. Les Tableaux de ſa main qui décorent les Egliſes de Prague & de Breſlau, marquent un génie des plus féconds. Un Saint Jérôme à mi-corps, qui lui fut payé 100 ducats, occupe aujourd'hui la premiere place dans le Cabinet des Tableaux du Prince de Hazfeld, à Breſlau.

On trouve ſon pinceau nourri, ſes Ouvrages pleins de feu, ſans jamais charger la nature, les ombres de ſes carnations quelquefois un peu trop rembrunies.

Domicilié dans ſa Patrie, Brandel n'eſt ſorti de la Boheme que pour aller faire un grand Tableau d'Autel au Monaſtere de *Geiſlau* en Sileſie, & pour en conduire un autre à Moëdling en Autriche. Quoi-

que ſon talent eût pû l'enrichir, il étoit ſi prodigue, dans ſes momens de caprice, que lorſqu'il mourut à Kuttemberg en 1739, il ne laiſſa pas de quoi ſe faire inhumer. Cependant on lui fit des obſéques magnifiques. Les Jeſuites & tous les Religieux du Monaſtere de Sedliz, Ordre de Cîteaux, furent à la cérémonie avec 300 Mineurs qui s'étoient chargés de la dépenſe.

Hans BROSAMER, égaloit *Aldegraf* dans l'intelligence de la perſpective : on peut citer leurs Eſtampes comme des modeles dans cette partie. L'Hiſtoire de Bethſabée, & celle de Samſon & Dalila par *Broſamer*, ſont des chefs-d'œuvres : on ſoupçonne *Rembrand* & *Oſtade*, d'avoir puiſé chez lui.

Samuel BOTSCHILD, originaire de Sangerhauſen en Saxe, Peintre de la Cour & Inſpecteur de la Galerie de Dreſde, tenoit Académie dans ſa maiſon, & forma de bons Eléves. Il fit un voyage en Italie avec *Fehling* ſon couſin & mourut en 1707. Les principaux plafonds du Palais du grand Jardin à Dreſde, ſont peints de ſa main. Ses Deſſeins qui repréſentent des Tableaux d'Hiſtoire, ſont d'un choix très-heureux, compoſés d'un ſtyle fort relevé, & tout-à-fait

dignes d'occuper le Burin d'un Graveur Allemand qui voudra ſe diſtinguer, & répandre au loin le mérite d'un illuſtre Compatriote.

PHILIPPE-JEROME BRINCKMANN nâquit, à ce qu'on croit, dans le Palatinat, au commencement de ce ſiécle, avec un goût pour la Peinture, qui ſe développa à la vue de quelques morceaux de *Brand* qu'il poſſédoit. D'admirateur, il devint émule. Quoiqu'il ait eſſayé de peindre le Portrait, & quelquefois de l'Hiſtoire dans le goût de *Rembrand*, ſon talent étoit décidé pour le Payſage. Il y a beaucoup d'agrément & de variété dans ſes compoſitions, de la fineſſe dans la touche des arbres, ſur-tout depuis qu'il a quitté la maniere ſombre qui a été le début de preſque tous les Payſagiſtes Allemands. On voyoit de ſes tableaux dans le cabinet de Manheim, même avant qu'il en fût Inſpecteur. Il y a onze ans qu'il fit un voyage en Suiſſe, pour y étudier les ſites rares & merveilleux que préſente la nature dans un pays montagneux. Il avoit auparavant gravé quelques ſujets à l'eau-forte. Il a fait depuis des deſſeins à la plume, lavés à l'encre de la Chine, qui décélent toujours l'eſprit

& l'intelligence. Son portrait a été tiré par lui-même, & par *Krauſe* à Berne.

Rodolphe B Y S fut Penſionnaire de Lothaire François, Electeur de Mayence, dont les bienfaits avoient attiré d'habiles Peintres à ſa Cour. *Bys* étoit Suiſſe, mais ſon pinceau étoit Flamand. Il finit ſes ouvrages à la maniere du vieux Jean Van *Keſſel*. Ses Payſages étoient remarquables par les oiſeaux & les animaux, mais d'ailleurs ſi chargés & ſi peuplés, que ce qu'il en mettoit dans un ſeul tableau, auroit ſuffi pour en faire quatre. Auſſi paſſionné pour la lumiere, que prodigue d'objets, il ſembloit appréhender que les ombres ne fiſſent des taches dans ſes tableaux. Mais à force de jour, on n'y voit pas aſſez.

Jean-Gabriel CANTON, né le 24 Mai 1710, à Vienne, où il eſt mort le 10 Mai 1753, réuſſit à peindre les hommes & les chevaux. Ses traits étoient hardis & ſa main aſſurée. Il a travaillé les animaux dans les Payſages du fameux *Orient*, & les Batailles dans quelques grands tableaux de *Meyltens*. [*a*].

(*a*) Ce ſeroit ici la place de Lucas *Cranach*; mais comme M. *Chriſt* a compoſé ſa vie aſſez au long, nous râcherons de l'extraire & de la donner à la fin de ce Recueil.

DANHAVER étoit originaire de Suabe, ou des environs de ce Cercle. Comblé des talens que la nature partage ordinairement, il fut Horloger comme ſon pere, paſſa en Italie pour cultiver la Muſique, & y devint le meilleur éléve du Peintre *Bombelli*. La Peinture à l'huile & la Miniature; tout lui fut facile, il réuſſit dans les deux genres. Il mourut en 1733, à Péterſbourg, où il s'étoit établi. Ses ouvrages n'étant preſque point connus en Allemagne, c'eſt un ſervice que M. *Hagedorn* rend à ſa patrie, de lui conſerver la mémoire d'un homme qui contribue à l'illuſtrer.

Balthaſar DENNER, né à Hambourg, en 1685, commença ſous *Amma-ma*, Peintre de la même ville. Celui-ci qui travailloit aſſez bien en détrempe, mais d'ailleurs fort médiocre, ne tarda pas à déclarer au pere de *Denner*, fameux Prédicateur Mennoniſte, que ſon fils n'avoit plus rien à apprendre de lui. Le jeune *Denner* débuta fort heureuſement par la Miniature, & ſe fit bientôt une réputation dans la Peinture en huile. Ses deſſeins à la mine de plomb, ſont d'une légéreté ſi ſinguliere, qu'on ne conçoit pas comment il a pu s'appeſantir dans les portraits hiſtoriés;

mais il étoit queſtion ici de ſoutenir une ordonnance, & c'étoit-là le côté foible de l'Artiſte. Mais d'ailleurs ſes fruits & ſes fleurs étoient nuancés juſqu'à marquer l'effet de la roſée. Un fini-ment extrême caractériſoit ſes ouvrages. Il avoit ſaiſi merveilleuſement tous les traits de la décrépitude. La tête de vieille qu'on conſerve dans la Galerie Impériale, enleva le ſuffrage de tous les Amateurs. On ajoute que pendant long-temps perſonne ne pouvoit voir ce tableau, à moins que l'Empereur ne permît lui-même d'ouvrir la petite armoire où étoit le morceau curieux. Il y a une autre vieille & une belle tête de vieillard de la même main, dans la galerie du Roi de Pologne, Electeur de Saxe.

On voit auſſi de ſes ouvrages à Salzdahlen, à Hambourg, chez M. *Carpzer*; à Francfort ſur le Mein, chez M. *Vienne*; & chez M. *de Hagedorn* à Dreſde.

Denner fut ſurpris par la mort en 1749, à Roſtock, avant d'avoir pû mettre la derniere main à un grand tableau de famille qu'il avoit entrepris, pour le Duc *de Mecklembourg Schwerin*. M. *Weichmann*, Conſeiller du Duc de Brunſvvig, a fait frapper une médaille à l'honneur de cet Artiſte. *Denner* n'a

laiſſé d'autres éléves que ſes enfans & Dominique *Van Derſmiſſen* qui avoit épouſé ſa ſœur. Il ſeroit à ſouhaiter qu'il leur eût laiſſé ſon ſecret de préparer le lac, qu'il employoit dans toutes ſes carnations, mais avec une diſcrétion qui en tempére le violet.

Chrétien-Guillaume ERNEST DIETRICH, nâquit à Weimar le 30 Octobre 1712. Son pere, qui étoit allé s'établir à Dreſde, lui donna les premieres leçons de peinture, & le mit enſuite ſous la direction d'Alexandre *Thiele*. C'eſt-là que l'étude des grands modéles devint en lui le germe de la plus heureuſe imitation. L'intelligence des principes généraux lui appropriant toutes les manieres, ce fût un prothée dans ſon Art. Le Comte de *Bruhl* ayant diſcerné de bonne heure le riche fonds de ſes talens précoces, s'attacha *Dietrich* à l'âge de dix-huit ans, par une penſion de 1500 livres. En 1734 cet Artiſte étant allé en Hollande, profita ſi bien de ce voyage, qu'à ſon retour le Roi de Pologne le demanda à ſon illuſtre Mécene. *Dietrich* fit en 1739 des morceaux pour la galerie de Dreſde, qui depuis ont paſſé dans le cabinet de Sa Majeſté. Il

fit le voyage d'Italie en 1743. Quoiqu'il fût habile à saisir tous les goûts, celui de *Rembrand* le domina, sans l'asservir. Il le suivit de façon à le surpasser, joignant aux beautés historiques qu'il imitoit en maître, des perfections de païsage qui manquoient à son modéle. C'est ainsi qu'après avoir admiré dans un crucifiement du cabinet de la Reine de Pologne, la sublimité du sujet principal, les yeux se reposent avec plaisir sur une motte de terre, où l'on voit la fonte des couleurs & les coups de pinceau d'un *Both* ou d'un *Wouwermann*, avec toutes les finesses de l'art qui distinguent l'Ecole Flamande. Les touches larges & moëlleuses caractérisent en général les tableaux de *Dietrich*. Rival de *Berchem* dans les figures de païsage; de *Dujardin*, pour la couleur riante des gazons & des plantes; de *Poëlembourg*, pour les mazures & les ruines; & d'*Elzheimer*, pour ce qu'on appelle les réveils, il imita de celui-ci sa grande maniere d'entrelasser les arbres, & de faire jouer & contraster les feuillages & les branches. Quoique de l'aveu des connoisseurs, il ait attrapé les agrémens des *Watteaux*, il a renoncé de-

puis quelque tems à cette maniere. Celle de *Salvator Roſa* paroît ſa favorite. Il réuſſit, comme lui, à peindre les roches coupées, avec les lits de pierre & de ſable placés alternativement, des carrieres de grès, avec leurs crevaſſes. Ces images arides ſont égayées par des tapis de verdure, finis, diroit-on, par *Claude* ou du *Jardin*.

Diletrich eſt encore plus varié dans ſes gravures à l'eau forte, que dans ſes Tableaux. Son œuvre qui contient beaucoup de têtes dans le goût de *Rembrand* eſt déja conſidérable, mais difficile à raſſembler. On ne connoît à Paris de ce Maître, qu'un ſeul Tableau qui ſe voit chez M. *Wille*, Graveur du Roi. C'eſt un païſage peint en 1754, où l'on remarque quatre Figures dans le goût de *Poëlembourg*, quelques moutons & une chévre dans le goût de Henri *Roos*, des arbres d'une forme agréable, & d'un feuillé très-beau, les couleurs des rochers auſſi fortes que vraies; enfin, tout ce qui caractériſe un pinceau ſpirituel, léger & moëlleux. On verra bientôt du même Maître un Tableau dans le goût de *Rembrand*, au cabinet de M. le Comte de *Vence*, dont le choix fait honneur à l'Artiſte. Au reſte, il eſt bon d'inſtruire

le Public que *Dietich* marquoit autrefois ſes Tableaux ſous le nom de *Ditterici*, & que les Brocanteurs en ont pris occaſion de faire paſſer ſes ouvrages pour des productions d'Italie.

DUFFEIT, Peintre d'Hiſtoire Liégeois, ſe diſtingua par la recherche ingénieuſe de ſon invention, & par la nobleſſe de l'ordonnance. Ses Tableaux, après avoir figuré parmi les plus beaux monumens de l'Art, dans les Egliſes de Liége, font aujourd'hui la gloire & la décoration de la galerie de Duſſeldorp. On voit encore dans celle de Pommers Felden, une charité de la main de ce Peintre. Il pécha par la monotonie du coloris, mais cet unique défaut eſt racheté par beaucoup de perfection.

ALBERT DURER, fut Peintre, Graveur, Sculpteur, Architecte & Littérateur; mais c'eſt ſurtout par la gravure qu'il s'immortaliſa. Cet Art parut avec la renaiſſance de la Peinture. La plûpart des Peintres le regardant comme un moyen d'étendre & de perpétuer la réputation de leur génie, ſe firent Graveurs. André *Mantegne* en Italie, Albert *Durer* en Allemagne, & Lucas *de Leyde* dans les païs-bas, graverent eux-mêmes leurs propres deſſeins; & les ſuccès de ces

deux derniers, leur assurent parmi les Artistes célébres, une place d'autant plus distinguée, qu'ils porterent cette invention, sans modele & sans guide, presqu'à la perfection. (*a*)

L'avantage qu'Albert *Durer* avoit sur les Italiens mêmes, fut tel que Marc-Antoine *Raimondi* (*b*) contrefaisoit, non-seulement ses ouvrages, mais encore sa marque, pour en mieux imposer. Ce Marc-Antoine, dans les gravûres qu'il donna d'après Raphaël, se servit de George *Pens*, & de Jacques *Bink* de Cologne; & cette préférence donnée par un Italien, à des Graveurs Allemands, n'est pas un petit éloge pour leur Nation. Les Livres d'Albert *Durer* sur la perspective, ont été la source des régles pour les Artistes, & des principes pour les Ecrivains de l'Art. *Hans Vredemann Uries*, Maître du fameux *Stenwick*, dans son Traité sur la perspective imprimé en 1604, en deux parties in-

(*a*) V. la Préface du Recueil d'Estampes d'après les plus beaux Tableaux & Desseins qui sont en France. Paris 1729.

(*b*) Ce fait est rapporté dans une des Lettres d'Ulric de *Hutten*, leur Contemporain. V. la p. 13. de l'édition de Burckard à Wolfenbuttel en 1717.

folio, avec de belles Eſtampes gravées par Henri *Hondius*, n'a fait que ſuivre les préceptes d'Albert *Durer*; auſſi, dit-il ſeulement dans ſa Préface, qu'il eſt le premier qui traite de cette matiere en Hollande.

GEORGE-DENIS EHRET, né à Heidelberg, ſe fit d'abord connoître par la part qu'il eut aux figures qui ſe trouvent dans la *Phyt-Antho-Zoïcographie* de *Weinmann*. Il cultiva le Deſſein & la Botanique à Carlſruhe, dans le Marquiſat de Bade, continua les mêmes études à Bâle, & paſſa en France, où M. de *Juſſieu* protégea ſes talens en connoiſſeur qui chérit les hommes & reſpecte le mérite. Après avoir travaillé quelque temps ſous le célebre *Aubriet*, qui avoit fait le voyage du Levant avec M. *Tournefort*, *Ehret* paſſa à Londres; mais il en partit bien-tôt, pour aller en Hollande travailler aux figures du *Hortus Cliffortianus*, que M. *Linnæus* devoit y publier; & celles de ſa façon ſont, au jugement des connoiſſeurs, les meilleures de cet ouvrage. De retour en Angleterre, il épouſa la ſœur de Philippe Miller, célébre Jardinier & Botaniſte Anglois. La fortune ſembloit ſe prêter à ſon talent: il fut Deſſinateur

du Jardin de Chelſea. [a] Les fonctions de cette place lui laiſſoient du loiſir ; il l'employa à divers ouvrages. Les *Decades Plantarum* que M. *Treu* publie à Nuremberg, auſſi eſtimées par l'exactitude du deſſein, que par l'enluminure des planches ; un Recueil de planches en douze feuilles *in-fol.* deſſinées, gravées & enluminées de ſa propre main ; les Deſſeins d'une grande partie des figures qui ſe trouvent dans les Voyages de *Pokok* &c ; telles ſont les richeſſes d'un crayon & d'un pinceau conſacrés à l'utilité. Précieux aux Botaniſtes par la fidélité de l'imitation, ſes figures inſtruiſent mieux que des définitions ; agréable aux Amateurs par la délicateſſe de l'enluminure, *Ehret* mérita de trouver de grands protecteurs dans le Duc de *Richemont* & le fameux Richard *Mead.* Ce dernier laiſſa dans ſa collection deux cens plantes, peintes en couleurs naturelles, par la main de cet Artiſte favori.

ELZHEIMER naquit à Lindau en Suabe. L'Auteur du nouvel Abrégé dit qu'il ne s'écarta point du goût de *Rem-*

(a) C'eſt le fameux *Hans Sloan* qui en a donné le terrein à la Communauté des Apoticaires de Londres.

brand. C'eſt un anachroniſme. *Rembrand* étoit né en 1606, & *Elzheimer* mourut ou en 1610, à l'âge de trente-ſix ans, ſelon *Graham* & un autre Auteur cité par *Harms*, ou en 1620, ſuivant l'Auteur même de l'Abrégé. S'il y avoit eu du rapport entre ces deux maîtres, l'honneur du modéle n'appartiendroit pas à un enfant. *Houbraken* a remarqué qu'on avoit ſoupçonné *Rembrand* d'avoir pris ſa maniere ſombre de Jean *Pinas*, qui fut l'ami d'*Elzheimer* à Rome. M. *de Hagedorn* a reconnu dans les eſtampes que Nicolas *Laſtmann* a faites d'après Jean *Pinas* & Pierre *Laſtmann*, autre ami *d'Elzheimer*, le goût de cet Artiſte. Vingt-ans plus tard, on l'auroit appellé peut-être, avec quelque vraiſemblance, le goût de *Rembrand*, & celui-ci fut l'éléve de Pierre *Laſtmann.* On pardonnera cette diſcuſſion qui vaut un éloge pour *Elzheimer* : remis à ſa place, il n'a pas beſoin de Panégyriſte. Nicolas *Moeyard* & Moyſe *Van Vitembrouck* imiterent ſon goût, ſans parler des gravures de *Goudt*, de Magdeleine *de Pas*, & de Jean *Van Velde.* Lorſqu'*Elzheimer* partit pour l'Italie, ſon frere qui peignoit ſur verre, exécuta deux ſujets relatifs à leur ſéparation ; comme ſi les

talens qui diviſent les petits génies ; ne faiſoient que ſerrer les liens des grandes ames. Ce monument fragile ſe conſerve encore chez un bourgeois, dont la mere fut la derniere du nom d'*Elzheimer*. Il y avoit une Cérès de ce même frere, que Gerardou daigna copier, avant qu'elle paſſât en Angleterre. Elle y a été conſumée, dit-on, dans une incendie arrivée à Wittehall.

JEAN-FRANÇOIS ERMEL eſt auſſi connu par l'ouvrage de *Sandrat* & par l'Hiſtoire des Mathématiciens de M. *Doppelmacer*, que recommandable par ſes deſſeins & ſes gravures à l'eau-forte. Ses tableaux ne ſont pas gais, mais ſa compoſition eſt ſpirituelle & ſes touches fines. Il y a de ſa main, chez M. *de Hagedorn*, un payſage qui repréſente les ruines du Château de Habſbourg. *Ermel* tranſmit ſon goût de Payſage, de Gravûre & de deſſein, à un éléve, nommé Félix *Meyer*, né en Suiſſe, & mort à Winterthur.

HUBERT & JEAN VAN EYX naquirent à Liége. Le dernier appartient à l'Allemagne, puiſqu'il étoit dans un âge aſſez avancé, lorſqu'il s'établit à Bruges. Il y devint le Chef de l'Ecole Flamande, & fut l'inventeur de la

Peinture à l'huile, deux titres qui ne demandent pas d'autre éloge. Il reſte un morceau précieux de lui dans la galerie du Comte *de Bruhl*.

KILIAN FABRICIUS, né en Saxe, fut Peintre de l'Electeur Jean-Georges. Il a laiſſé des deſſeins très-beaux & fort recherchés par les Curieux. Ce ſont des ſujets d'Hiſtoire d'un ſtyle noble, comme ceux de *Botſchild*, & qui mériteroient auſſi, par la même raiſon, les honneurs de la Gravûre.

PIERRE VANDER FAES, connu ſous le nom de *Lelly*, étoit né en Weſtphalie. C'eſt le *Van-dyck* de l'Allemagne. " Il ne ſeroit pas étonnant, dit M. *de Hagedorn*, que ſes portraits euſſent mérité l'attention de *l'Argilliere*, ſi l'on obſerve qu'indépendamment des talens du Peintre, l'Artiſte François fut en Angleterre, dans un âge où il devoit ſe faire honneur de rechercher l'amitié d'un homme, qui avoit mérité le titre de premier Peintre du Roi d'Angleterre. Je ne garantis point cependant la remarque des gens du métier, ſur le rapport qu'ils trouvent entre le portrait de la femme de Nicolas *Lambert*,

„ Préſident de la Chambre des Com-
„ ptes, gravé par *Drevet* d'après *l'Ar-*
„ *gilliere*, & le portrait de la Ducheſſe
„ *de Cléveland*, peint par *Lelly*, & gravé
„ par *Williams* en maniere noire. Ce
„ fait nous vient de *Harms*, Auteur des
„ Tables hiſtoriques & chronologiques,
„ exécutées ſur le plan de *Richardſon* le
„ pere, dans ſes Traités de Peinture.

ANTOINE & JOSEPH FAISTENBERG ſont deux freres, originaires d'Inſpruck, qui ont excellé dans le Payſage. Antoine, qu'on croit né en 1678, ou en 1680, apprit la Peinture de *Bonritſch*, qui a demeuré à Salzbourg & à Paſſau. Il étudia beaucoup les tableaux du *Gaſpre* & de Jean *Glauber*. Il entendoit parfaitement à peindre les édifices dans le goût Romain. Il aimoit à repréſenter les ſolitudes & les chûtes d'eau. On voit dans la Galerie Impériale, de ſes tableaux, où les figures ſont de *Hans Graf*, & dans le catalogue de celle de Weimar, de ſes payſages, dont on attribue les figures à Charles *Loth*. Son frere Joſeph qui fut ſon élève, a laiſſé de beaux payſages, faits pour accompagner les chevaux de grandeur naturelle, peints par le fameux *Hamilton*. On les voit à Vien-

ne, dans la galerie du Prince de *Lichtenſtein*. M. *de Hagedorn* poſſéde encore de la même main, un payſage qui tient ſon rang avec les meilleurs de ſon cabinet. Joſeph mourut en 1720, ou 1722. Parmi les autres éléves d'Antoine, celui qui fait le plus d'honneur à ſes leçons, eſt le fameux *Orient*, [*a*] qui ſe livrant à la chaſſe, pour ſatisfaire un premier goût de jeuneſſe, fut tellement épris des charmes de la nature, qu'il changea de paſſion, & des bois de la Hongrie, paſſa dans l'école de *Faiſtenberg*.

HENRI CHRISTOPHE FEHLING naquît en 1654. à Sangerhauſen en Saxe. *Botſchild*, ſon couſin, fut ſon premier Maître, & ſon guide dans le voyage qu'il fit en Italie pour le progrès de ſes talens. Après un ſéjour de quelques années à Rome, il revint à Dreſde, où l'Electeur Jean-George IV. le nomma Peintre de la Cour. Auguſte II. lui accorda de plus la direction de l'Académie de Dreſde qui fut érigée en 1697, & la place de ſon premier Peintre &

(*a*) Sous le nom d'*Oriente*, c'étoit un homme admirable. Dès qu'il eut perdu ſa terminaiſon Italienne, ſes Tableaux ne furent que paſſables. Heureuſement ce préjugé s'eſt diſſipé.

d'Inſpecteur de ſa galerie des Tableaux, vacante par la mort de *Botſchild.* On voit à Dreſde des plafonds de ſa main; dans les Palais du grand jardin & du Zwinger; il a d'autres ouvrages dans le Palais du Prince *Lubomirski. Fehling* mourut en 1725, & Louis de *Sylveſtre* lui ſuccéda dans la direction de l'Académie, & dans la charge de premier Peintre de Sa Majeſté Polonoiſe.

FRANÇOIS de PAULA FERG, né à Vienne le 2 Mai 1689, avoit fait de bonnes études. Son pere, médiocre Peintre, le deſtinoit à peindre en grand, & des ſujets d'Hiſtoire; mais la Nature avoit tourné ſon génie à la *maniere* de *Callot.* Après avoir perdu quatre ans chez un Maître dont le goût ne lui convenoit pas, il prit des leçons de Hans *Graf*, pour la figure, & du célébre *Orient*, pour le païſage. Au ſortir de Vienne en 1718, il trouva des Amateurs à la Cour de *Bamberg.* Alexandre *Thiele* l'ayant appellé à Dreſde, il travailla aux figures de quelques Tableaux de ce grand Maître; & ceux-là ne ſont pas les moins recherchés, quoique les païſages que *Thiele* faiſoit alors ſoient un peu rembrunis. De-là *Ferg* paſſa dans la Baſſe-Saxe, puis à Londres où il fit un mariage

mariage malheureux. Juſqu'à ce moment, les Amateurs lui tenoient compte du finiment qui diſtinguoit ſes ouvrages ; mais dès que l'infortune eut entamé ſes affaires, il ſe trouva des hommes aſſez cruellement avides pour précipiter ſa ruine, en profitant de ſon extrême beſoin. Ses talens & le charme de ſon caractere auroient pû lui faire trouver des ſecours auprès de quelques-ames plus nobles ; mais la honte ſans doute l'empêcha de paroître. On prétend qu'un matin il fut trouvé mort de foibleſſe & de faim, devant la porte de la maiſon où il demeuroit. Ce fut en 1740. *Ferg* adopta ſucceſſivement trois manieres. La premiere étoit un peu forte, telle que l'ancien goût Italien l'a établie à Vienne. Dans les beaux morceaux qu'il fit pour la galerie de Salzdahlen, les touches claires gliſſent ſur le haut de ſes figures, & détachent les groupes avec intelligence ; les belles couleurs qu'il trouva en Angleterre, le firent enchérir ſur ſes progrès. Il entendoit bien l'anatomie pittoreſque, mais celle du corps humain mieux que celle des animaux. M. de *Hagedorn* ſouhaiteroit que dans ſes chevaux blancs, il eût plutôt imité *Philippe Wouvermann* pour l'heureuſe variété

des teintes, que la monotonie de Jean *Breugel*. Il publia à Londres en 1726, ſous le titre de caprices, huit jolis morceaux gravés à l'eau forte, dont les figures ſont très-bien deſſinées. Son portrait peint par lui-même eſt à Dreſde chez M. *Dietrich*.

HANS GRAF, né & mort à Vienne, étendit au loin ſa réputation, ſans être jamais ſorti de ſon pays. Son goût étoit pour les morceaux de fantaiſie, & pour les figures en petit. Il falloit lui donner à peindre une place ou une baſſe-cour, remplie de chevaux, de bêtes de ſomme & de volaille, avec des maſures ou quelque païſage, pour acceſſoire. *Hans Graf* fut l'éleve de *Van Alen*, bon Peintre, mais qu'il ne faut pas confondre avec un Peintre Hollandois du même nom, cité par *Weyermann*.

DANIEL GRAN, originaire de Vienne, devenu orphelin dès le bas âge, fut placé chez Pancrace *Ferg*, par le fameux Pere *Abraham à Sancta Clarâ*, ſon parent. Le Maître & l'Éleve ne pouvant ſe convenir, *Gran* s'attacha à *Wernle*, habile Peintre d'architecture à Vienne, qui lui procura la protection du Prince de *Schwarzenberg*. Ce Seigneur l'envoya en Italie, où il profita

des leçons du *Solimene*. De retour à Vienne, le premier uſage de ſes talens fut conſacré à la reconnoiſſance. Il peignit divers ouvrages dans le Palais du jardin de ſon protecteur, mais en particulier un grand ſalon en freſque. Les beautés de fonds & de conduite qui ſont dans cet ouvrage, le firent rechercher pour Il travailler à l'ornement de l'Égliſede S. Charles Borromée, où l'on diſtingue parmi ſes Tableaux, le Centenier & la Charité de Ste. Eliſabeth, Reine de Hongrie. travailla enſuite au plafond du ſalon de la Bibliotheque impériale, gravé par *Sedelmayer*, où l'on admire la compoſition la plus ſçavante. Tant de grands Ouvrages valurent à *Gran* le titre honorable de Peintre & Penſionnaire de la Cour Impériale. Il eſt depuis quelque-tems retiré à Saint Poëlten; il eſt âgé d'environ 60 ans.

HENRI GOLZIUS, incomparable pour l'invention, le caractere & la hardieſſe du Deſſein, eſt connu par-tout. Il étoit un *Durer* quand il vouloit l'être; avec des *Freys* & des *Audrans*, il eût été l'un & l'autre.

FRANÇOIS-CHRISTOPHE JANNECK né à Graez le 4 Octobre 1703, y prit les élémens de la Peinture ſous Matthias

Vangus. Après quelque ſéjour à Vienne, il parcourut d'autres Villes d'Allemagne. Ses talens par tout reconnus, furent diſtingués à Francfort ſur le Mein. Aſſuré d'une réputation bien acquiſe, il retourna dans ſa patrie en recueillir les fruits, & fut reçu à l'Académie de Vienne, dont il eſt depuis quelques années *Vice-Recteur*.

Son talent eſt en petit, mais peu commun. Il excelle dans les ſujets d'Hiſtoire, & ſurtout dans les fêtes galantes qu'il ſçait orner, tantôt d'un payſage riant, & tantôt d'une belle architecture. Ses compoſitions ſont ordinairement riches ſans profuſion. L'intelligence du clair-obſcur, la ſubordination des épiſodes à l'objet principal, l'heureux accord de l'une & l'autre perſpective, ſont le prix & le charme de cette richeſſe de Deſſein. Difficile à ſe contenter, délicat dans le choix des belles formes, *Janneck* porte ſes Ouvrages à un degré de perfection & à un finiment qui flatte le goût, ſur tout des connoiſſeurs Hollandois. Quoique habile dans le portrait en grand & en petit, il n'exerce ce talent que pour ſes meilleurs amis. Il y a de lui des piéces ſur les amuſemens de la vie, & deux Tableaux qui repréſen-

tent les atteliers d'un Peintre & d'un Sculpteur, où il a fait entrer les portraits de différens Artiſtes. M. de *Hagedorn* qui poſſéde ces deux derniers morceaux dans ſa collection, les a détaillés, & cette deſcription vérifie tous les éloges qu'il fait du mérite de *Jamecx*.

KLOEKNER D'EHRENSTRAHL, eſt un Peintre d'Allemagne; mais ſes Ouvrages y ſont peu connus, ſi l'on en excepte la Galerie de Salzdahlen, qui appartient au Duc de *Brunſwig*. Cependant on aſſure qu'il y a de ſa main un Tableau fort conſidérable, dans la collection que M. *d'Ahlefeld* a fait à Jerſbeck, pays de Holſtein.

G. KNELLER, né à Lubeck, patrie du fameux *Oſtade*, fit ſa réputation en Angleterre. Il mourut à Londres en *1726*, laiſſant cinq cens portraits commencés, dont il avoit reçu d'avance la moitié du prix; [*] ce qui ne fait pas l'éloge de ſa probité, mais de ſon talent. Les Artiſtes Anglois n'en parlent encore qu'avec admiration. Il travailloit avec une promptitude étonnante. Un pinceau hardi, la touche

(*a*) V. l'état des Arts en Angleterre, par M. Rouquet de l'Académie Royale de Peinture & de Sculpture, à Paris en 1755.

ferme, large & brillante, la ma
deſſiner noble & fiere, tout
riſoit un homme qui n'étoit f
s'aſſervir, ni aux régles, ni aux r
ni même aux reſſemblances ;
défaut étoit remplacé par de
inimitables, & par une ſimpl
charmoit ſinguliérement les
Anglois. Tant d'avantages lui
le titre diſtingué de Chevalier.
Roi l'honora, & lui donner
vogue qui ſuppléa au produit d
lorſqu'elle l'eût empêché de les
Sans travail, & malgré le faſte
penſe, il amaſſa de grands bien
étoit un modéle difficile à ſuivre
meil n'avoit point été copiſte, il n
pas en faire. Cependant tous les
Anglois voulurent l'imiter. *Kn*
gnoit vîte & d'un coup de
ſans apparence d'étude ; ils
fort mauvais tableaux en très
temps. *Kneller* laiſſoit la toile nu
ſa couleur pouvoit faire l'effet
tes ; pluſieurs faiſoient ſortir
ment la toile au milieu des
Kneller deſſinoit quarrément, n
affectation ; ſes imitateurs v
donner cette quarrure à leu
incorrects ; en un mot, ſes be

ſurent que des vices entre leurs mains. *Kneller* trop occupé, mais fort avide, faiſoit peindre ſes draperies par les Artiſtes qui travailloient au plus bas prix. Quand on lui remontroit quel tort ces ouvrages feroient à ſa réputation; ils ſont trop mauvais, diſoit-il, pour paſſer ſous mon nom à la poſtérité. Cependant ces mauvaiſes draperies trouverent encore des copiſtes. Mais la fureur d'imiter juſqu'à ſes défauts, ne donna ſa vogue à perſonne. On dit après *Kneller*, qu'il n'y avoit plus de Peintre en Angleterre: heureux, ſi elle avoit eu à regretter un honnête homme, dans un habile Artiſte.

Jean Kupezki naquit en *1666*, à Poëſing dans la haute Hongrie, où ſes parens s'étoient refugiés de Bohéme, pour des motifs de Religion. Après avoir étudié les élémens de ſon art chez *Claus*, Peintre de Vienne; il parcourut les principales villes d'Italie, & s'arrêta à Veniſe, où il ſe perfectionna ſur les tableaux de Charles *Loth*. De retour en Allemagne, il ſe fixa d'abord à Vienne, & puis à Nuremberg, où il mourut en 1740. Sa maniere eſt empâtée & très-forte. Il peignoit des ſujets hiſtoriques, mais il excella dans le por-

trait. L'enthouſiaſme le ſaiſiſſoit à la vue des portraits de *Vandyck*, qui ſont dans la Galerie Impériale. Oh ! que n'en puis-je, s'écrioit-il, imiter les belles mains ! Il y a pourtant de lui d'excellens morceaux à Vienne, chez M. *Fiſcher*, Conſeiller de la Cour, & Peintre en miniature. L'homme à micorps, qui joue de la flûte, eſt un chef-d'œuvre. Peu de portraits hiſtoriés, ont plus de relief, de force & de mérite que les ſiens. On aſſure que trente morceaux qu'il laiſſa à ſes héritiers, & parmi leſquels ſont trois fameux tableaux (la famille du Peintre, les deux Franciſcains & le charitable Samaritain) ont été payés ſeize mille florins d'Allemagne par le Margrave de Brandebourg *Bareuth*. Bernard *Vogel* & Valentin *Preisler* ont donné à Nuremberg, en maniere noire, une ſuite de ſix parties, d'après les tableaux de *Kupezki*.

LISZKA, Peintre Siléſien, éléve & gendre de *Willmann*, ſuivit la maniere de ſon maître, qui eſt digne par ſes ouvrages d'un habile Biographe. On voit à Prague, dans l'égliſe des Chevaliers de la Croix-rouge, un excellent tableau de *Liſzka*, qui repréſente l'Élévation de la Croix.

JACQUES-CHRISTOPHE LE BLON, ou LE BLOND, comme on l'a toujours appellé en France, naquit à Francfort, fit de bonnes études en Italie ſous Carle *Maratti*, alla en Hollande, puis en Angleterre. Environ l'an 1705, il préſenta à la Société Royale de Londres, un projet de graver des planches, & d'imprimer des tableaux colorés, ſuivant le ſyſtême de *Newton* ſur les couleurs. Ce projet fut approuvé & appuyé de cette Académie. Il imprima des morceaux d'hiſtoire & des portraits qui mettent ſes eſtampes au niveau des tableaux, pour l'imitation de la nature. Son admirable invention eut d'autant plus de vogue, qu'il en fit des épreuves ſous les yeux des Amateurs les plus diſtingués par la naiſſance & le goût. Il expoſa ſes principes dans un petit Ouvrage Anglois qu'il publia ſous ce titre : *L'Harmonie du Coloris dans la Peinture, réduite à des regles ſures & faciles de Méchanique* ; [a] afin qu'un jour, dit-il dans ſon épître dédicatoire, adreſſée au fameux Robert *Walpole*, quelque

(a) On le retrouve dans l'Ouvrage intitulé *l'Art d'imprimer les Tableaux d'après les écrits, les opérations & les inſtructions verbales de J. C. Le Blond à Paris 1756. chez Lambert.*

homme plus capable que lui, portât sa théorie au degré de perfection dont elle étoit susceptible.

Le Blond, voulant rendre son art aussi utile qu'il étoit agréable, se proposa de donner des planches d'Anatomie en couleurs naturelles. Aidé des lumières & des conseils de M. *de Saint-André*, Anatomiste & Chirurgien du Roi d'Angleterre, il assembla une société, & des fonds pour les frais de l'exécution. Le premier essai qu'il fit de son projet, étoit un morceau achevé. Mais la mort de M. *de Saint-André* renversa les espérances que donnoient de si heureux commencemens: les associés voyant *le Blond* sans Protecteur, ne voulurent plus continuer les avances; il se vit obligé de quitter l'Angleterre.

Le Blond vint à Paris, où les tableaux imprimés qu'il apportoit de Londres, eurent l'approbation des connoisseurs, qui l'engagerent à continuer. Il fit le portrait du Cardinal *de Fleuri*, sous lequel on voit ces paroles: *Opus inventionis imprimendi coloribus naturalibus in Gallia primum J. C. le Blon artis inventor fecit & excudit.* Ces tableaux se répandirent bien-tôt dans Paris: on en vit dans toutes les boutiques. Mais le

but principal de *le Blon* étoit de reprendre ſon projet d'Anatomie, qu'il préſenta à l'Académie des Sciences. Sur le rapport des Commiſſaires nommés par le Roi pour l'examiner, l'inventeur obtint un privilege excluſif, pour vingt ans, daté du 12 Novembre 1737, confirmé le premier Avril 1738, & muni de lettres patentes, enregiſtrées le 24 Juillet 1739. Sa Majeſté qui gratifia *le Blond* d'un logement & d'une penſion, continuée à ſes enfans après ſa mort, voulut que ſon ſecret lui ſurvécût, & qu'il formât des éléves pour perpétuer une invention utile à la Botanique, à la Géographie & ſur-tout à l'Anatomie.

Le Blond donnoit des leçons, & travailloit à une planche anatomique, lorſque la mort l'enleva, le 16 Mai 1741. Heureuſement il laiſſa des éléves, parmi leſquels ſe trouve M. *Gautier*, qui après avoir gagné juſqu'à ſix francs par jour, à travailler chez *le Blond*, perfectionna depuis l'invention de ſon Maître. Il eſt vrai que *le Blon* prétendoit avoir fondé ſa pratique ſur les principes de *Newton* (*a*), & que la Philoſophie de

(*a*) V. le Journal de Trévoux Février 1746. & le Mercure Danois, Octobre & Novembre 1754.

M. Gautier n'eſt pas celle de *Newton.*

ANTOINE RAPHAEL MENGS, naquît à Auſſig en Bohême, le 12 Mars 1728, d'Iſmaël *Mengs*, Danois, & de Chriſtiane Charlotte *Bormann*, Saxonne, dans un voyage qu'ils faiſoient de Prague à Dreſde. Son pere, Artiſte de beaucoup de génie, qui vit encore au ſervice du Roi de Pologne, a réuſſi à faire paſſer dans la miniature & la peinture en émail, le goût & la force des grands Maîtres. On voit au cabinet de Dreſde des morceaux de ſa main, dont le travail & la perfection ſurpaſſent les ouvrages du fameux *Petitau* de Genéve. Dès l'âge de 5 ans, Antoine *Mengs* étudia la Peinture. A dix ans, il avoit compoſé des morceaux qui ſe conſervent dans le cabinet du Roi de Pologne, & du Comte de *Brühl*. En 1740, ſon pere le conduiſit à Rome, pour lui faire étudier les ouvrages de Raphaël, & les ſtatues antiques. Il y travailla trois ans, & les morceaux qu'il y fit en miniature & en émail, furent encore placés dans le cabinet du Roi de Pologne. A ſon retour en Saxe, il paſſa par la Ville de Parme, pour y voir les ouvrages du Corrége. Les Tableaux en paſtel qu'il fit à Dreſde, lui mériterent l'honneur de peindre le

Roi, qui lui accorda une penſion de ſix cens écus d'Allemagne, le titre de Peintre de ſa Cour, & la permiſſion de retourner à Rome, pour s'adonner entiérement à la Peinture en huile. Après une étude de quatre ans, il revint en Saxe, où Sa Majeſté Polonoiſe, pour récompenſer le mérite & l'emploi de ſes talens, l'honora du titre de ſon premier Peintre, avec une penſion de mille écus. En 1752, il fit par ordre du Roi pour la troiſieme fois le voyage d'Italie, afin d'y exécuter divers ouvrages. En paſſant par Boulogne, l'Académie *Clémentine* le reçût parmi ſes Membres. En arrivant à Rome, il fut admis dans celle de S. Luc. Le Pape lui-même voulut le diſtinguer de la façon la plus marquée, en le nommant un des Directeurs de la nouvelle Académie de Peinture qu'il érigea au Capitole en 1754, & en le décorant de la Croix de L'Eperon d'Or.

M. le Chevalier *Mengs*, jouit à l'âge de ving-huit ans, des ſuffrages réunis de l'Allemagne & de l'Italie. « C'eſt un » homme de la plus grande eſpérance, » (dit M. l'Abbé *Bracci*, dans le Mé» moire qu'il a eu la bonté de nous en» voyer de Rome ſur la vie de cet Ar» tiſte) il a déja une maniere à lui, &

» peut dès-à-préſent défier les meilleurs » Peintres d'Italie, avec la confiance » d'être un jour le premier ».

Son deſſein eſt très-exact, ſes couleurs agréables & brillantes; il ne manque rien à l'harmonie de ſon enſemble. Il excelle au paſtel, comme à la peinture en huile. Son propre buſte, conſervé dans le cabinet des paſtels du Roi de Pologne, raſſemble ſous la plus belle ſimplicité, toutes les fineſſes de l'Art & tout le goût dont Raphaël s'eſt peint lui-même. La *Sfummatezza*, ou cette eſpece de vapeur qui paroît ſortir de la fonte des couleurs bien nuancées, acheve l'illuſion d'un portrait qui reſpire. Ces perfections de l'art ſont encore plus ſenſibles dans le chef-d'œuvre, ou le zéle de l'Artiſte ſemble avoir ramaſſé toutes ſes forces, pour achever le portrait du Monarque qui le protége, & que l'Hiſtoire peindra à la poſtérité comme le pere des Arts.

Les eſquiſſes des ouvrages que le Chevalier *Mengs* exécute actuellement à Rome, ont frappé tous les Connoiſſeurs de Dreſde par l'accord de l'enſemble, & par l'eſprit qui regne juſques dans les moindres traits. Un mérite ſi ſingulier devoit pénétrer à Paris. On voit de cette habile main deux têtes chez M. le Baron

d'Holbac, & deux Tableaux chez M. de *Croiſmare*. Voici la deſcription de ces derniers, par M. *Wille*, Graveur du Roi.

Le premier en paſtel ſur parchemin, repréſente une jeune Grecque couronnée de fleurs, & habillée à la maniere des Bacchantes, ou Danſeuſes de la Grece. Son attitude eſt agréable & tranquille, ſon caractere noble & ſéduiſant. Elle jette un regard tendre ſur un Philoſophe qui fait le pendant de ce Tableau. Elle a devant elle un vaſe de cryſtal rempli d'eau de ſavon. Elle tient de la main gauche un chalumeau, d'où ſort une bulle de cette eau, qu'elle montre de la main droite au Philoſophe, comme l'image des ſpéculations philoſophiques. Derriere elle on découvre un mur ſurmonté d'un cadran ſolaire à l'antique. Au-delà de ce mur s'éleve un roſier avec un bouton de roſe, dont l'ombre va s'unir à celle de l'aiguille du cadran, comme pour déſigner que les heures de la belle s'écoulent dans les plaiſirs.

Le Philoſophe eſt peint en paſtel ſur bois; ce qu'aucun Artiſte n'avoit encore entrepris. Il eſt à la vigueur de l'âge, la barbe courte & noire, les cheveux tombant ſur le front, comme on repréſente Epictete. Derriere lui on voit une Sphe-

re à l'antique. Ses regards ſont attachés ſur la beauté qui l'attaque, & qui ſemble le déconcerter. Il porte avec une tendre inquiétude la main droite ſur ſon cœur, comme pour le défendre, ou lui demander compte du mouvement inconnu qui l'agite. Sa poitrine & ſon bras ſont à nud. Le côté gauche eſt couvert d'une drapperie bleue; & de la main gauche ſur laquelle il s'appuie, il tient un papier avec cette inſcription grecque empruntée d'Epictete, *prends-garde à ſes charmes, qu'ils ne t'enchantent.*

CHRETHIEN-BENJAMIN MULLER, né à Dreſde, en 1689, prit les premiers principes de la Peinture chez *Rotſchild* & *Fehling*, ſe fit enſuite élève de *Kupezki*, & devint Peintre du Roi de Pologne. Il travailla d'abord en miniature, enſuite au portrait; mais ſon talent favori eſt de deſſiner des ruines d'après nature, à la légère, & le plus ſouvent au lavis. Il ſaiſit le pittoreſque des ſites les plus ſauvages. Six mois avant l'incendie qui conſuma l'Egliſe des Jéſuites d'Anvers, il copia divers morceaux de *Rubens* dont cette Egliſe étoit ornée; & ces copies ont été gravées par Jean-Juſtin *Preiſler*, habile Graveur & frere de *Valentin Daniel.*

GABRIEL MULLER, né à Anſpach le 28 Décembre de l'année 1688, fut élève de *Kupezki*, & le ſuivit de Vienne à Nuremberg, où il s'établit. Il y eſt actuellement un des Peintres les plus eſtimés pour le portrait. Il a coloré pluſieurs planches du *Coquiller*, que *Regenfus* a données au public.

GASPARD NETSCHER, né à Prague, s'établit dans les Pays-bas. Il a ſi parfaitement réuſſi dans la maniere de traiter les étoffes, & les ſatins ſur-tout, que ſes portraits ont mérité d'être placés avec les ouvrages des plus grands maîtres, dans les principaux cabinets de l'Europe. Ce talent fit ſa réputation, ſans borner ſon mérite. *Netſcher* s'eſt quelquefois élevé juſqu'à l'Hiſtoire. La nobleſſe & l'expreſſion diſtinguent ſes autres ouvrages. Celui de ſes tableaux le plus connu en France, eſt la mort de Cléopatre, qui ſe trouve dans le cabinet de M. le Comte de *Vence*. Ce beau morceau a été rendu avec toute la force & toutes les graces qu'on peut attendre d'un excellent burin, par M. *Wille*, Graveur du Roi.

FRANÇOIS-CHARLES PALCKO, né à Breſlau en 1724, paſſa dans ſon bas âge à Vienne, où il reçut de *Bibiena*

quelques leçons d'Architecture, & n'eut d'ailleurs point d'autre maître que l'Académie. A vingt ans, il y remporta le prix de la premiere classe, par un tableau de Judith & Holoferne. Les Peintres Vénitiens firent son étude principale. Etabli actuellement à Prague, il est employé dans la Bohéme & la Lusace, pour la décoration des églises. Il réussit sur-tout dans les sujets de dévotion, où il met autant de feu que de caractere. Il a fait à Dresde un tableau d'autel, du plus grand effet. C'est dans cette ville qu'il a étudié Joseph *Crespi*, dit l'*Espagnolette de Boulogne*, & qu'il va de tems en tems, pour se nourrir des beaux modéles, & pour entretenir le goût de l'antique, & sur-tout l'intelligence du clair-obscur, dont l'harmonie est si conforme au ton de la nature.

JEAN-GEORGE PLATZER, Peintre Tirolien, naquit vers l'an 1702 à Epan dans l'Evêché de Trente. Un Peintre nommé *Kesler*, que sa mere avoit épousé en secondes noces, lui donna les premiers principes de son art. Ensuite il s'attacha aux leçons de son oncle paternel, Peintre établi à Passau. Arrivé à Vienne en 1721, il lia une amitié étroite avec *Janneck*. *Platzer* tra-

vailloit à-peu-près dans le genre de ce dernier, mais ſes ſujets étoient ſi brillans en couleur, que les loix de la dégradation & de l'harmonie en ſouffroient quelquefois. Quoique ces deux Artiſtes ſe fuſſent attachés à la même branche de la Peinture, leur amitié n'y perdit rien, & le public y gagna. Imitant en cela le bel exemple d'Albert *Durer* & *Lucas de Leyde*, ils travaillérent à l'envi l'un de l'autre, & ne s'en aimerent que plus fortement. *Platzer* a fait un voyage en Sileſie, où il a rempli les Villes de Breſlau & de Glogau de ſes bons Ouvrages. Il vit à préſent dans ſa patrie avec la conſolation de l'avoir honorée par ſes talens.

JEAN-DANIEL PREISLER, Peintre contemporain de *Kupezki* & Eleve de *Mulrer*, mourut en 1737 avec la qualité de Directeur de l'Académie de Nuremberg. Jean-Juſtin PREISLER, Eleve & digne ſucceſſeur de ſon pere, naquit le 4 Décembre de l'année 1698. Il paſſa en 1724 en Italie, où il fit une étude de 8 ans. De retour dans ſa patrie, il ſe diſtingua par un Tableau d'Autel qui repréſente Jeſus-Chriſt mis au tombeau, & qu'on voit à Herſpruk. Il peignit encore pour le Comte de *Wied* un plafond, dont l'a-

pothéoſe d'Enée fait le ſujet. GEORGE-MARTIN PREISLER, ſecond fils de *Jean-Daniel*, nâquit le 6 Novembre 1700, ſe deſtina à la Gravure, & s'y diſtingua par pluſieurs portraits & ſujets d'Hiſtoire qu'il fit pour l'Italie. Il a gravé entre autres, quelques-unes des Statues antiques de marbre, du Cabinet du Roi de Pologne. Sa réputation d'habile Deſſinateur, fit qu'on le chargea de diriger les leçons publiques de Deſſein de l'Académie de Nuremberg; il mourut univerſellement regretté, au mois d'Août de l'année 1754. JEAN-MARTIN PREISLER, né le 14 Mars 1715, apprit de ſon frere *George-Martin* les principes de la Gravure, dans laquelle il ſe perfectionna pendant le ſéjour qu'il fit à Paris, où il ſçut ſi bien gagner l'eſtime des François, que M. Maſſé le chargea de graver une partie des eſtampes qui repréſentent la galerie de Verſailles. Le feu Roi de Danemarck, l'ayant enſuite appellé à Coppenhague, il y vit encore, en qualité de Graveur du Roi & de Profeſſeur de l'Académie de Peinture. VALENTIN-DANIEL PREISLER, naquit le 18 Avril de l'année 1717. Deſtiné aux lettres par ſon pere, il les cultivoit à Altorf, lorſque tout-à-

coup, le génie particulier à ſa famille, & l'exemple de ſes freres le déterminerent à ſe vouer à la Gravure en maniere noire. Il a gravé les portraits de la plûpart des Conſuls de Zurich; mais c'eſt ſous le nom de *Walch* qu'il les a donnés. Il eſt actuellement occupé à graver des tableaux du cabinet de Sa Majeſté Danoiſe.

AUGUSTE QUERFURT, né à Wolfenbuttel le 29 Septembre *1696*, reçut les premieres leçons de la Peinture, de ſon pere qui le porta d'abord à l'étude de l'anatomie. Il paſſa de la maiſon paternelle dans l'Ecole du célebre *Rugendas*, à Augſbourg, où il étudia particuliérement *le Bourguignon*. Sa réputation étoit déja bien établie, lorſqu'il alla l'étendre à Vienne, par les batailles qu'il y peignit pour le Duc Alexandre de *Wurtemberg*. La vogue de ſes Ouvrages, en lui procurant beaucoup d'imitateurs, l'empêcha de former des Eleves. Les morceaux qu'il a fait pour la collection de M. de *Hagedorn*, ſont des années 1738 & 1743. Depuis, *Querfurt* a été appellé à Arolſen, où il a fait de grands Tableaux pour le Prince qui y réſide. De-là il eſt retourné à Vienne, où il vit encore. Son talent étoit

décidé pour les ſujets de guerre. Une touche fiere, un feu créateur anime les morceaux qu'il a fait dans ce genre. Il a travaillé depuis pour céder à l'inſtance des curieux, dans le goût de *Wouverman*. Ces morceaux ſont finis & d'un pinceau moëlleux. On reconnoît la main de Maître juſques dans ſes imitations. M. *de Hagedorn* connoiſſant la ſupériorité du génie de l'Artiſte, lui demanda de traiter des ſujets d'un travail moins fini, qui donnaſſent plus d'eſſor à ſon invention, & plus de liberté à ſa touche aiſée & ſpirituelle. Il réſulta de ce ſage conſeil, un troiſiéme genre d'ouvrages, qui repréſentent des grottes, des pillages, & des retraites ou des marches de Bohémiens. La plûpart des imitateurs de *Wouvermann* ont beſoin qu'on faſſe grace aux figures, en faveur du payſage; mais dans les tableaux de *Querfurt* le payſage ſçavamment compoſé, n'ôte rien au mérite des figures.

HERMANN HENRI DE QUITTER, Eleve de Carle *Maratti*, vit la Hollande, l'Angleterre & la France pour former ſon talent, & l'Italie en 1700. pour le perfectionner. De retour à Caſſel, il y ſuccéda à ſon pere dans la charge de

Commiſſaire des Mines, & devint Peintre de la Cour de Heſſe. Quoiqu'il travaillât dans l'Hiſtoire, il faiſoit très-bien le portrait. Il a peint l'Empereur Charles VI, le Roi de Pologne, & pluſieurs autres Princes. Sa coutume étoit de garder toujours la premiere ébauche de ſes portraits. Il mourut en 1731. à Brunſwich, où il étoit allé pour voir ſon frere, & une ſœur qui peignoit bien en miniature. On voit des ſujets d'Hiſtoire de Henri de *Quitter* chez *Hochfeld* ſon gendre, qui eſt Eléve du *Treviſan*, & qui vit actuellement à Caſſel, où il a peint le plafond du Bain.

MAGNUS DE QUITTER, frere cadet du précédent a donné comme lui, aux ſujets d'Hiſtoire & au portrait, après avoir étudié la Peinture en Hollande, alla en 1709. voir de près *Kneller* en Angleterre, & Carle *Maratti* en Italie, pour profiter de ces habiles Maîtres. Après un voyage de ſept ans, il fut nommé Peintre du Duc de Brunſwich, & Intendant de la Galerie de ce Prince à Salzdahlen. Il mourut en 1744. à Caſſel, où il avoit ſuccédé aux places de ſon frere. Ses portraits ſont gracieux & bien colorés. Celui du Landgrave, Guillaume de Heſſe, qui décore un appar-

tement du Château d'Auguſtus Bourg, appartenant à l'Electeur de Cologne, eſt admiré des Artiſtes & des Connoiſſeurs.

Suſpendons le cours d'une Hiſtoire, qui pour être eſſentielle, n'a pas le même intérêt aux yeux de tout le monde. Il ſeroit beaucoup plus agréable de décrire les ouvrages des Peintres que l'abrégé de leur vie; mais en ſatisfaiſant le goût capricieux & paſſager de ceux qui veulent de l'amuſement partout, on ne rendroit pas juſtice à la mémoire des Artiſtes. Quelqu'étrangers que ſoient pour nous la plûpart de ces noms, il faudroit être bien ſevere pour diſputer la place de dix lignes dans un Journal à des hommes, ſans qui tant d'autres n'auroient jamais été connus.

ITALIE.

ITALIE.

LE MUSE FISICHE.

LES MUSES PHYSIQUES.

A Florence 1754, *chez Jean-Paul Giovanelli, in-4o. pag.* 230.

C'Eſt la philoſophie, ou plutôt c'eſt le génie, qui, briſant toutes les barrieres que les préjugés, les uſages & les régles oppoſoient à ſon eſſor, s'éleve juſqu'aux aſtres, meſure les ouvrages des Dieux, recule les limites du monde, peuple les déſerts de l'eſpace, deſcend dans les abymes de la terre, remonte ſur la plaine des mers, vole ſur la cime des montagnes, replonge la matiere dans le chaos des élémens, & tire de cette confuſion ténébreuſe, l'ordre, la lumiere, l'harmonie & l'intelligence. Le monde eſt une poëſie animée; tout eſt accord, tout eſt conſonnance dans la nature; tout eſt donc ſoumis aux loix de la meſure & de la cadence poëtique. Eh quoi! l'imagination auroit pu créer des géants, des hippogriſes, des phantômes; & tant de

phénomenes merveilleux, ſi capables par eux-mêmes d'élever l'ame, & de lui cauſer ces tranſports raviſſans, qui l'arrachent à toutes les miſéres de la vie, ſeront toujours ſoumis à de froids calculs, & rappetiſſés par d'exactes analyſes? Ce ſeroit un abus d'interdire aux Poëtes le champ le plus fécond en imagés pompeuſes, en réflexions ſublimes, en termes énergiques. C'eſt donc à ce ſiécle philoſophe, qu'il étoit réſervé de faire rentrer la raiſon dans tous ſes droits, & de traiter tous les ſujets dans toutes ſortes de langages. La Mythologie eſt uſée, les Dieux ne ſont plus de ſaiſon; l'électricité, l'attraction, & de pareils myſtéres, ont pris la place de ces ſonges, auſſi terribles que frivoles, dont nos ayeux amuſoient leurs enfans. L'hiſtoire Naturelle eſt une terre vigoureuſe & fertile; mais tandis que les Obſervateurs la défrichent, les Poëtes peuvent y ſemer des fleurs.

C'eſt ſur ce plan que M. *Damiani* fait parler aux Bergers la langue des Phyſiciens. Si l'on dit qu'ils ignorent le ton de l'Ecole, autant que celui de la Cour, on répondra que les premiers Aſtronomes furent des Bergers, & qu'aujourd'hui les Arabes ſont l'un & l'autre.

Accoutumés à paſſer la nuit ſous des tentes, c'eſt à eux à découvrir, aux Philoſophes à diſcourir, & aux Poëtes à embellir les raiſonnemens & les découvertes.

L'ouvrage de M. Damiani comprend neuf Éclogues, ſur autant de ſujets d'Aſtronomie & de Phyſique. La Poëſie eſt dans le texte, & la Phyſique dans les notes. Nous négligerons ici le ton du dialogue, pour cueillir d'une main plus legére, les fleurs que l'Auteur a ſemées dans ces champs d'érudition. La premiere Éclogue roule ſur les Satellites de Jupiter.

C'étoit dans l'intervalle, qui ſéparoit un jour nébuleux d'une brillante nuit, que deux Bergers s'étant rencontrés, s'aſſirent ſur une colline, pour goûter enſemble la fraîcheur de la roſée & le ſpectacle des Cieux. Ces voiles, qui dérobent la terre aux regards du ſoleil, n'obſcurciſſoient plus l'azur de la plaine éthérée. On voyoit ces globes d'or & d'argent qu'une force inviſible attire impérieuſement autour du ſoleil, & qu'une chaîne auſſi puiſſante retient dans une diſtance toujours égale. On voyoit Mercure, dont l'influence répand ſur l'homme naiſſant le germe d'une raiſon pure

& lumineuſe, propre à tempérer le feu que le ſoleil allume dans l'imagination. On voyoit l'étoile Vénus, plus blanche que le vif-argent, brillante de cette flamme qui conſuma le cœur d'Adonis. Mars paroiſſoit entouré d'un voile ſanglant. C'eſt de ſa ſphere que deſcendent ces eſprits de rage & de fureur, ſi redoutés des meres & des épouſes; c'eſt de ſes rayons que furent compoſées les ames d'Achille & d'Hector; c'eſt-là qu'ils retournerent après avoir inondé les campagnes de ſang. On voyoit Jupiter, ſeul plus brillant que tous les autres enſemble; il venoit d'achever ſa courſe pénible de onze ans (*a*); mais ſi cette carriere eſt longue, que ſes jours & ſes nuits ſont de courte durée! C'eſt-là que le loup n'a

(*a*) C'eſt la même révolution que la terre fait dans un an autour du ſoleil, ou le ſoleil autour de la terre; mais les révolutions diurnes de Jupiter, ne ſont que de dix heures, par conſéquent les nuits ne ſont que de cinq heures, au moins dans ſes périodes équinoxiales; il y regne d'ailleurs un crépuſcule perpétuel, parce que ſes Satellites y doivent répandre la même clarté que la lune répand ſur la terre.

pas le temps de faire la guerre aux troupeaux, & d'emporter la brebis pendant le ſommeil du Berger. A l'abri de la pareſſe & de l'inſenſibilité, le temps du repos ſe paſſe à danſer avec les Nymphes, & à chanter ſes amours ſous ces ombres, toujours éclairées par le voiſinage du jour. C'eſt de cette pure ſubſtance, qu'ont été formées les grandes ames deſtinées à regner ſur la terre.

Quatre ſaphirs éclatans forment ſa couronne. Ces aſtres ont pris leur nom des dieux de l'Italie (*a*). Comme on voit la ſœur de Phébus chaſſer les ténébres que le ſoleil couchant laiſſe derriere ſon char, de même ces flambeaux, éternellement allumés autour de Jupiter, éclairent les eſpaces que ſes rayons abandonnoient aux ombres. La nature, ſage diſpenſatrice de ſes biens, vouloit répandre dans ces régions une nuit inſenſible. Trop éloignés du ſoleil d'où ils tiroient leur lumiere, chacun de ces aſtres n'eût jetté qu'une lueur foi-

(*a*) Les Satellites de Jupiter découverts par Galilée, & connus ſous le nom des aſtres de Médicis.

ble & tremblante. Elle a donc réparé le défaut de clarté, par la diſtribution des flambeaux. C'eſt ainſi que le nombre rend la quantité.

C'eſt-là que ſe renouvellent les phaſes, les éclipſes, & tous les phénomenes que les hommes obſervent entre la terre, la lune & le ſoleil. Souvent l'ombre de Jupiter placé devant le ſoleil, répand la pâleur ſur les aſtres qui l'environnent; quelquefois paſſant l'un devant l'autre, ils effacent les feux du ſoleil, & les laiſſent renaître; comme on voit à travers l'épaiſſeur d'un bois, les daims ſe dérober tour à tour dans l'ombre l'un de l'autre, tromper les yeux du chaſſeur, & faire perdre la piſte à la meute troublée; mais ces éclipſes ne peuvent que réjouir les habitans de ce ſéjour, par la multitude & la variété de leurs révolutions. Ce ne ſont point pour eux des ſignes de terreur, comme elles le ſont pour nous, aveugles mortels, trompés par l'ignorance & la ſuperſtition. Mais que ſignifient ces ceintures éclatantes, tantôt comme la neige, & tantôt comme le feu? Telles ſont des taches dans le rubis & le diamant. Si ce ſont des eaux & des fleuves, ſans doute que les

Naïades, qui n'ont pas le plaiſir des montagnes & des bois, danſent ſur ces bords émaillés d'une verdure toujours fraîche; au moins vont-elles ſe baigner dans ces ruiſſeaux de criſtal. Pourquoi n'y auroit-il pas auſſi quelque Narciſſe qui mourroit d'amour pour ſes appas (*a*)?

Ce premier dialogue eſt terminé par un chant, en l'honneur du grand Duc de Toſcane, à l'occaſion de ſon avénement à l'Empire. On pourroit peut-être reprocher au Poëte, que pouſſant trop loin une alluſion d'ailleurs très-ingénieuſe; il va puiſer les vertus de ſon

(*a*) Que dira-t-on de ce mélange de fable & de phyſique dans les entretiens de deux Bergers, qu'on ſuppoſe ignorer l'une & l'autre? Où eſt l'unité de ton & de deſſein? Que ſignifie cet aſſemblage d'idées épiques & d'images champêtres? Quel aſſortiment! Quelle confuſion de goûts!.... Si chaque objet vous a flaté, ſi les paſſages ne vous ont pas ſemblé trop bruſques, ſi votre eſprit s'eſt amuſé à cette lecture, comme dans un parterre où vous faites plus d'attention au choix des touffes qu'à la régularité des compartimens. Pourquoi vous diſputer vos; Plaiſirs?

Héros dans les tâches de Jupiter. L'attraction fait le ſujet de la ſeconde éclogue. Le Poëte débute par une fiction, qui s'accorde très-bien avec les apparences aſtronomiques.

On ne voit plus la lyre d'Orphée aux Cieux; celle de Nice a pris ſa place. Un jour qu'elle jouoit un Hymne en l'honneur d'Apollon, ſon luth rendit des accords ſi touchans, que le Ciel y applaudit. L'oyſeau de Jupiter fond ſur la terre d'un vol amoureux, enleve à Nice l'inſtrument que ſa belle main touchoit avec tant de grace, & va le porter aux Cieux. Tous les Bergers, enchantés du prodige, en tirerent les augures les plus heureux, & comprirent que c'étoit une faveur d'Apollon, qui vouloit récompenſer l'innocence de la Bergere. On l'environne pour danſer autour d'elle; Phylis & Lycoris s'empreſſent de lui treſſer des couronnes; les Sylvains & les Faunes, parés de myrtes & de fleurs, chantent ſon nom, que les rochers voiſins ſe plaiſent à répéter....

Mais d'où vient que la lyre d'Orphée a diſparu?... C'eſt que la nouvelle conſtellation a prévalu par une force *ſéductrice*. Mais quoi? la lune dont la lumiere eſt ſi fatale aux larcins des

amans, ne tourne-t-elle pas toujours autour de la terre ? Qu'eſt-ce donc que cette force ?

Chaque étoile avoit (*a*) ſa place & ſon rang marqué dans la voûte céleſte ; mais un jour dans les écarts de leur cours irrégulier, les plus foibles tomberent dans les lacs d'un aſtre dominant. Emportées dès-lors par ſon tourbillon, elles furent forcées de le ſuivre, & de tourner autour de lui.

A quelle diſtance s'étend cette force ſympathique ? C'eſt ce qu'on ne peut déterminer ; mais plus le corps eſt grand, & plus il a de force (*b*). Un ſeul entraîneroit tous les autres, ſi ſes forces n'étoient pas diviſées & combattues par tous les corps qui l'environnent, car chaque aſtre a ſa force, à proportion de ſa maſſe. L'aſtre du jour lui-même, eſt attiré par les planettes qu'il attire ; mais il réſiſte ſeul

(*a*) Il eſt probable que les Satellites de Saturne & de Jupiter, étoient des cometes qui ſont tombées dans le tourbillon de ces planettes ; & l'anneau de Saturne pourroit bien être une queue de comete.

(*b*) La force de l'attraction eſt en raiſon de la maſſe du corps, de la denſité & de la qualité de la matiere.

à toutes ces forces combinées, & par l'étendue de ſa maſſe, il les tient toutes en équilibre. Cette force eſt répandue dans tout l'univers. La terre & les hommes ſont ſujets à ſes loix; mais ce n'eſt pas à nous de connoître les influences de cette matiere univerſelle, qui nous environne & nous pénétre de toutes parts. (*a*) Si Jupiter eut beſoin de la foudre pour défendre ſon empire de l'aſſaut des géants, il lui ſuffit de nous laiſſer dans nos ténébres, pour couvrir les ſecrets dont il eſt jaloux; mais notre ignorance ne conclud rien contre l'exiſtence des choſes que nous ne devons pas ſçavoir; car enfin, ſi le pere des Dieux n'avoit pas accordé à l'homme la faculté de ſentir (*b*) le bruit

(*a*) Il nous manque un ſens pour juger d'une infinité de propriétés inviſibles de la matiere. Le coq, qui annonce les approches du jour, & le corbeau, qui prédit la pluye, ont une délicateſſe d'organes qui leur donne cet avantage ſur nous; mais pourquoi nous plaindre, s'il nous reſte tout ce qu'il faut pour vivre heureux & ſains? L'amant qui éprouve les charmes de cette ſympathie univerſelle, en perdroit le ſentiment, s'il s'occupoit à chercher les cauſes du plaiſir. Ceux qui ont tout vu, ne goûtent plus rien. L'ignorance eſt un bien pour qui ſçait en jouir.

(*b*) Le mot de ſentir, qui ſemble appar-

d'un torrent écumeux, qui deſcend fierement de la cime des alpes, ou le bruit de l'aquilon, qui fracaſſe les chênes; l'onde, quand elle tombe impétueuſement ſur le dos des rochers, le vent, quand il couvre les ſillons de branches déchirées, ne ſeroient-ils pas également des puiſſances ſonores? N'y-a-t'il dans le monde que ce que nous ſçavons? Ah! ne reſſemblons pas à ces oiſeaux de marais, dont les aîles, peu propres à fendre les nues, bordent toujours les étangs. N'imitons pas ces brillans pareſſeux, qui, promenant de cercle en cercle un madrigal & trois couplets, dédaignent nos labyrinthes, où la nature aime à rêver ſeule, enveloppée dans ſon nuage myſtérieux. Ne ſoyons pas enfin de ces ames languiſſantes, qu'on voit errer ſoir & matin dans les jardins de Cythere & de Paphos.

Non, Lycidas, répond Philéne, je voudrois lire ſous les yeux de la nature, ces loix qu'elle a gravées ſur un livre éternel. Ecoutez encore, reprend Lycidas, la terre entraîne tout à elle;

tenir à un ſens, convient à tous. Voir, entendre, goûter, flairer & toucher, c'eſt jouir, & l'on ne jouit que par le ſentiment.

& ces pierres, que le Berger lance avec la fronde ſur les bords de l'Alphée, & ces globes de fer, que le canon vomit avec un bruit épouvantable, tout cela n'eſt que l'effet d'une force paſſagére, qui céde à l'impulſion dominante, à cette force irréſiſtible, qui pouſſe tout au centre. Le ſoleil attire la terre; elle iroit ſe précipiter dans ſes feux ondoyans; mais la force de Mars, & celle de Vénus, qui ſont en guerre avec le Roi des aſtres, arrêtent, par leurs reſſorts magiques, le pouvoir du grand enchantement. Les vapeurs s'élevent dans les Cieux de tous les endroits de la terre; diſperſées dans les airs, la ſympathie les rapproche, & les unit bientôt; elles forment une maſſe qui attire toutes les matieres plus amies de la vapeur que de l'air; elles s'embraſſent & ſe reſſerrent, juſqu'à ce que diviſées par leur propre poids, & rappellées à leur ſource par la force principale, elles tombent ſur la terre; & c'eſt alors que vous voyez le Berger plier ſes filets, chaſſer ſes troupeaux à l'étable, avant que les torrens du Ciel ayent fait déborder les ruiſſeaux qui ſerpentoient dans la prairie.

La liquidité, la chaleur, & tous les autres myſtéres de la phyſique, s'expliquent par celui de l'attraction, qu'on ne peut prouver que par le ſentiment & la vraiſemblance; car il faut du moins ces deux appuis au Philoſophe, pour admettre un myſtére. Le Poëte prend occaſion de ſon ſyſtême, pour détruire une de ces erreurs, que la ſuperſtition rend communes à tous les Bergers.

Ces feux paſſagers, dit-il, que tu vois errer la nuit ſur les tombeaux, tu penſes que ce ſont les ames de nos peres qui s'inquiétent encore du ſoin de leurs troupeaux; non, mais il ſort de leurs cendres ou de leurs corps glacés des vapeurs inflammables, qui, comme autant d'étincelles, s'incorporent à toutes les matieres de même nature, & ne s'éteignent que par le défaut d'aliment. Plus peſantes que l'air, ces vapeurs raſent la terre; plus legéres, elles s'élevent; à poids égal, elles ſemblent nager ou planer. Du reſte, elles s'attachent à tout ce qui les attire. Voilà pourquoi ces feux volans ſemblent pourſuivre le paſſant qui les fuit, & qu'ils fuyent devant celui qui ne les craint pas.

Mais où as-tu appris toutes ces mer-

veilles, dit Philéne ?... Au-delà des mers, dans les bois d'une iſle ſçavante, où les Bergers ont vu naître celui qui tira le phénomene de la lumiere des ténébres de l'ignorance. C'eſt-là que je fus attiré par un penchant plus fort que l'amour de la patrie. Ce dernier inſtinct captive fortement les enfans & les vieillards; mais dès que nos yeux s'ouvrent à la lumiere qui déploye à nos regards le théâtre du monde, la nature imprime dans les grandes ames un deſir curieux d'en parcourir la ſcene, & de voir jouer les Acteurs.

L'Auteur, comme l'on voit, n'eſt point embarraſſé de rendre ſes Bergers ſçavans, puiſqu'il leur fait paſſer la mer pour s'inſtruire. Aſſurément rien n'eſt plus contraire aux mœurs de la vie paſtorale, que ces ſortes de voyages; mais il s'agit moins ici de peindre les mœurs des Bergers, que d'emprunter leur langage. Cette licence, tant de fois reprochée, & toujours uſurpée, eſt autoriſée en Italie, même par les inſtitutions littéraires: ainſi figurez-vous entendre des Bergers de la ſociété des Arcades (*a*). Vous ne ſerez point étonné

(*a*) Liſez l'Hiſtoire de cette Société dans le vol.me d'Avril 1755.

qu'une Bergere ſe faſſe expliquer la queſtion du ſon, comme vous allez le voir dans ce troiſieme entretien poëtique.

Mais qu'eſt-ce donc, dit-elle? De ce rocher affreux, qui ne retentit jamais que des cris de la corneille, j'entends ſortir une voix humaine, qui ſemble ſe jouer de moi.

C'eſt une Nymphe qui habite dans ces grottes, répond Alceſte; & à cette occaſion, il raconte la fable d'Echo & de Narciſſe. Pitoyable orgueil de l'eſprit humain, dit un Berger Philoſophe, de recourir au prodige, plutôt que d'avouer ſon ignorance. Pourquoi rendre à d'aveugles Divinités, un hommage qui n'eſt dû qu'à la nature? Qui me trompe donc ainſi, réplique Daphné? Le ſouffle qui ſort de votre belle bouche, lorſque vous parlez, agite l'air. Cet air agité, va de flots en flots heurter contre un rocher, & revient par le même chemin frapper à cette caverne étroite, (*b*) où la nature a fabriqué des circuits pareils à ceux de ce rocher. Voilà pourquoi vous entendez une ſeconde fois les paroles que vous aviez prononcé. La réflexion eſt une répétition de cauſe, & par conſéquent d'effet.

(*b*) C'eſt l'oreille.

Je veux connoître, dit Alceſte, ce pouvoir de l'air, car je ſuis las d'entendre les erreurs & les fables dont on repaît ma crédulité.

Ecoute, lui dit Amynte, & ne t'étonne pas, ſi tu ne m'entends plus parler de ces boſquets amoureux, où Zéphire, étendu ſous des berceaux mobiles, agite les feuillages tremblans par ſes tendres ſoûpirs. Le ſon n'eſt autre choſe que cette ondulation de l'air, qui va frapper les fibres de deux nerfs délicats. Ces ondulations excitent des tremblemens, tantôt doux & paiſibles, tantôt violens & déſagréables ſur ces fibres. C'eſt par-là qu'on diſtingue les ſons bruyans de la fiere trompette, des doux ſoûpirs de la muſette, & le chant moëlleux du roſſignol, des lugubres croaſſemens du corbeau. Rappelle-toi ces danſes vives & joyeuſes, que Philis anime de ſa lyre champêtre. N'as-tu pas vu comment les cordes, que touche ſa main délicate; ſont tendues le long de l'inſtrument, attachées aux deux extrémités, & tranquilles entre ces deux liens? La nature a donné le pouvoir à ces cordes de ſe rétablir dans leur premiere ſituation, dès que la Nymphe ceſſe de les toucher, ou de for-

cer leur repos. Imagine-toi que la corde ſonore eſt compoſée de mille parties, qui s'ajuſtent naturellement l'une ſur l'autre par leur conformité. Si une puiſſance étrangére les plie, ou les ſecoue, ou les tend ; les chaînons s'agitent, tremblent & ramenent la chaîne à ſon premier état, qui eſt celui du repos. Ces tremblements redoublés, agitent l'air empriſonné dans la cavité de l'inſtrument ſonore. Les ondulations de l'air s'étendent, languiſſent & meurent enfin ; mais dans leur cours, elles parviennent aux cavités de l'oreille, par des détours qui briſent le choc de l'air, & le conduiſent inſenſiblement à l'organe de l'ouie, dont les dehors reſſemblent à une conque marine. C'eſt-là qu'une membrane arrête le paſſage de l'air extérieur. Cette membrane eſt la peau d'un tambour qui renferme de l'air. Cet air intérieur, agité du coup frappé ſur la membrane par l'air extérieur, ſerpente, circule, ſe dilate, & va par différentes ondulations aboutir à ces fibres du cerveau, que la nature a déſignées pour être le ſens de l'ouie, qui, de même que tous les autres ſens, ſert à l'ame qui les vivifie, de meſſager & d'interpréte, de tout ce qui ſe paſſe autour d'elle.

Quand le ciel tonne, ce n'eſt donc pas Jupiter qui menace ?... Non, ſans doute : ce murmure terrible n'eſt qu'une chaîne d'échos qui s'étendent depuis la cime des nües, juſqu'à la racine de l'oreille. Si la nature n'avoit ſemé ſur la ſurface de la terre ces grands corps qui s'élevent dans la vaſte enceinte des airs, & qui briſent les rayons ſonores élancés des nües, tu n'entendrois qu'un ſeul coup. Ecoute encore : ces rayons repouſſés par le premier objet qu'ils rencontrent, vont frapper un corps diametralement oppoſé ; celui-ci renvoye le rayon tel qu'il l'a reçû ; ces deux corps, comme pour ſe joüer, forment une harmonie d'échos qui enchante & le Voyageur ignorant & le Philoſophe rêveur. Ainſi l'image de Cloris ſe multiplie à ſes propres yeux, lorſqu'elle treſſe ſa blonde chevelure, ou qu'elle arrondit le beau croiſſant de ſes noirs ſourcils devant une glace, & qu'un miroir oppoſé répéte toutes les graces fieres ou ſéduiſantes, dont elle s'arme pour triompher des cœurs. Car ce n'eſt plus, chere Daphné, ce n'eſt plus l'uſage de parer ſa tête de fleurs naturelles, au cryſtal d'un ruiſſeau. Ce ſiecle de faſte a terni l'éclat de l'âge d'or. La mode a ſubjugué

les mœurs & les loix ; & celui qui voudroit encore parler ce langage ſacré de nos Peres, n'auroit qu'un ton ridicule. On renverroit ce Caton au ſiecle des Céſars. Je le ſais, dit Alceſte ; auſſi ne prétends-je point réformer l'univers. Que l'or & les couleurs brillent ſur les habits ; que la mer ſourde aux cris du Pilote, engloutiſſe un vaiſſeau de la Tamiſe chargé de pierreries ; que la fortune change un trône en cabane, & le Berger en Roi ; peu m'importe ; je ſais où trouver ma félicité. C'eſt dans mon cœur, cher Amynte, c'eſt dans ce tendre panchant que les Dieux m'ont donné pour la vertu. C'eſt-là que je me retire & que je me repoſe. Les ans ne ſçauroient affoiblir la vigueur de ce ſentiment. Car la vertu reſpire au-delà de la tombe ; elle ne meurt jamais...

De tels écarts dignes de Socrate & de Lucrece, ſont très conformes au véritable but de la Philoſophie. Elle ne s'eſt attachée à la contemplation de la nature, qu'afin de gouverner plus ſurement les paſſions, en purgeant l'eſprit des erreurs qui les fomentent. Pourquoi donc la morale eſt-elle aujourd'hui la partie la plus négligée dans les leçons de nos écoles ? On dicte de longs trai-

tés, ſur les idées, & pas un mot des vertus ni des devoirs de l'homme. La religion y pourvoit ſans doute; mais dans cette ſaiſon de fougue & de tempête, où l'effervescence des paſſions n'enhardit que trop la raiſon à exercer ſes premieres luttes contre la religion, & à ſecoüer avec ſes dogmes toute eſpece de frein, ne faudroit-il pas ménager un retranchement à la ſageſſe, & du moins, au défaut de confiance, une ſorte de vénération pour la religion, en rappellant ſouvent l'homme à lui-même, & en le familiariſant avec l'étude de ſon propre cœur? Ainſi l'entendoient Paſchal, Bourdaloue, Nicole, Fénelon & tant d'autres que l'eſprit de parti peut diſtinguer par des apothéoſes & des anathêmes; mais que l'eſprit philoſophique honore & chérit également comme les amis de la verité; & les maitres de la vertu. Revenons à nos Bergers, & ſuivons les dans la queſtion de la lumiere qui fait le ſujet de la quatriéme églogue.

Réveille toi, Berger: je vois déja les étoiles pâlir. L'aurore toute belle de ſes larmes, ſe montre aux portes de l'orient. Réveille-toi: vois comme les fleurs courbées ſous les perles de la

roſée, commencent à ſentir les approches du ſoleil. Secoüant goute à goute, le voile humide qui les couvre, elles s'élévent & ſe redreſſent ſur leur tige. J'entends déjà les feüillages murmurer, & le zéphir agiter les arbres pareſſeux. Réveille-toi, Berger....

Ah! la lumiere m'ouvre les yeux; elle vient animer le ſpectacle du monde, diſſiper les périls qui nous aſſiégent, & charmer les ennuis de la vie. Déja le ſoleil s'éléve ſur les rives de l'Inde. Quels tréſors, & quel éclat il répand ſur la terre? Oui, le ſoleil eſt un océan de lumiere, une ſource de feu toujours liquide. Dès le premier jour, ſes élémens enflammés reſſentirent l'agitation de la tempête continuelle qui tourmente ſes flots étincelans. Cette force impérieuſe, ennemie du repos, diſſippe les rayons dans les vaſtes régions de l'air. Ces rayons viennent frapper la prunelle de l'œil, & remuer les eſprits vitaux qui circulent dans l'organe de la vüe. Les eſprits agités vont ſe briſer au réſervoir de tous les ſens, comme les flots du Gange ſe briſent au rivage. Ce dernier choc excite la ſenſation de la lumiere. Ces mêmes rayons renvoyés par un rocher ſauvage, ou par les joües

vermeilles d'une jeune Bergere, viennent frapper la paupiere avec l'image de ces objets qu'ils peignent ſur la rétine de l'œil. Cette impreſſion qu'ils font ſur l'organe, excite en nous un doux mouvement qui fait que l'on s'écrie, voilà un rocher, & celle qui deſcend de ſa cime, c'eſt Cloris....

Mais comment le ſoleil n'a-t'il pas épuiſé ſes feux, depuis les ſiecles qu'il darde ſes rayons? Car la flamme qui conſume un bois flétri par les hyvers, quand elle a diſſipé ſes étincelles dévorantes, languit & meurt enfin, éteint ſa lumiere, & ne laiſſe ſur ſes traces qu'un vuide affreux & qu'une ombre funeſte.

Oh! ſi le ſoleil en diſperſant ſes torrens de lumiere, épuiſoit l'éclat de la brillante aurore, il y auroit des Nymphes trop fieres.... Que voulez vous dire?...Oui, ſans doute; celles qui n'ont pas les lévres teintes d'un corail aſſez vif, celles dont les yeux ne lancent pas à leur gré des traits aſſez perçans, celles dont les lys ne ſont point mêlés de roſes; tant de beautés négligées par la nature, à la faveur d'une clarté plus ſombre, joüiroient du plaiſir de tromper des amans, & goûteroient en ſecret des larcins faits à l'ombre...

Laiſſez-là vos beautés de nuit, & revenez à la philoſophie qui ne goûte point les jeux de Cythére....

Non : la philoſophie & l'amour ne ſont point ennemis. Mais puiſqu'on ne peut rien dérober à votre curioſité ; je dois vous dire avec le ſage des forêts britanniques, que le ſoleil par la force de ſon attraction engloutira quelque comete dans ſon tourbillon, plutôt que de laiſſer tarir la matiere de ſes rayons...

Quel eſpace de tems faut-il à la lumiere pour arriver du ſoleil à la terre ? .....

Arrêtez, les Muſes ſont trop délicates ; elles aiment trop la volupté, pour s'embarraſſer dans les régions arides du calcul. C'eſt à elles de peindre les dons de la nature, les fruits de Cérès & de Bacchus, de chanter les Dieux & de pleurer ſur les tombeaux des amans ; mais non pas de percer les remparts hériſſez des ſciences épineuſes. Cependant, pardonnez, filles de l'harmonie, ſi je tente d'aſſortir vos accords à l'exacte juſteſſe d'une philoſophie abſtraite. Prêtez-moi l'art de l'embellir, ſans vous déparer.

La lumiere eſt un corps, une ſubſtance étendue, aſſujettie à la meſure, &

ſuſceptible de figure. Le rayon eſt une chaîne de petits globes qui s'étend du ſoleil à la terre, comme un fil d'argent. S'il rencontre en chemin quelque corps qu'il ne puiſſe pénétrer, il revient ſur ſes pas. Si la lumiere paſſe d'un élément plus ſubtil dans un élément plus épais, elle ſe briſe; ſi elle paſſe par un verre concave, elle s'écarte & ſe diſperſe; ſi elle paſſe à travers un criſtal convexe, elle ſe rapproche & ſe concentre. La nature revêtit elle même ces rayons des couleurs différentes qu'ils ſemblent répandre ſur les objets. Cette peinture inviſible qui colore ſes flots d'argent, quand elle vient frapper nos yeux ébloüis, & que ſans ſe mêler aux corps qui nous environnent, elle arrive droit à notre prunelle, ne repréſente qu'une couleur pure & ſans tache, que nous appellons blancheur. C'eſt la lumiere elle-même, l'ennemie de la nuit & du repos. Mais ces rayons chargés de brillantes couleurs, n'ont pas la même forme & ne frappent pas tous les corps avec la même force. Voilà d'où vient la diverſité des impreſſions.

C'en eſt aſſez, ô Muſes; je ſens que je perds vos douces influences, à proportion que je m'enfonce dans les profonds

fonds labyrinthes de la nature. Laiſſons donc à ſes Diſciples favoris, le ſoin de pénétrer dans ſon ſanctuaire, & de nous révéler les ſecrets qu'elle voudra leur confier. Pour nous, Bergers, enfans de l'innocence, reſtons aux portes du Temple; & contens d'offrir nos vœux au Pere de la lumiere, chantons une hymne en l'honneur du ſoleil, célébrons la ſource toujours reproduiſante des objets & des couleurs.

Deſcends, Dieu brillant, deſcends au bruit de tes louanges, & viens enflammer nos ames de ta chaleur féconde. C'eſt par toi que le ſang, naturellement pareſſeux, coule dans nos veines avec la vie; c'eſt par toi que la mer s'applanit, & que ſes muets habitans ſortent de leur lit marécageux; c'eſt par toi que la mere des humains, la terre inſenſible, ouvre ſon ſein aux douces influences du printemps; c'eſt par toi que les prairies ſe parent de verdure, & s'émaillent de fleurs; les oiſeaux cachés dans les bocages, n'éveillent les mortels au lever de l'aurore, que pour annoncer ton approche.

Un Poëte qui auroit l'art de border ainſi de fleurs les avenues d'une montagne eſcarpée, qui jetteroit des cabinets de

jaſmin dans l'épaiſſeur d'une vaſte forêt, & qui ſemeroit des iſles enchantées au milieu de la mer, feroit entreprendre à ſes Lecteurs les voyages les plus difficiles. Si l'on ne peut introduire dans la méthode cette gradation inſenſible, & cet enchaînement de vérités, qui mene tous les eſprits à la plus ſublime Théorie, du moins pourroit-on adoucir la pente & remplir les intervalles des vérités abſtraites, par des morceaux d'agrément. Ce ſeroit peut-être un artifice innocent, pour faire dévorer aux enfans les difficultés rebutantes des élémens. Une brillante deſcription qu'on leur mettroit ſous les yeux pour irriter leur curioſité, ſeroit la récompenſe d'une leçon ſérieuſe. Quand on peut aller tour à tour, à voiles & à rames, c'eſt alors qu'on avance.

DISCORSO

Soprà i Burattini degli Antichi, del P. Anton. Maria Lupi.

DISSERTATION

Sur les Poupées & les Marionnettes des Anciens, par le P. Antoine-Marie Lupi.

A Ce titre, une partie de nos Lecteurs ſe déride, & l'autre ſe hériſſe : car tel eſt notre ſort, de flotter entre deux factions également deſpotiques. L'une veut qu'on l'amuſe, & l'autre qu'on l'inſtruiſe. Celle qui lit ſans entendre, condamne au ſilence tout Auteur qui cherche à l'occuper ſérieuſement ; celle qui juge ſans lire, prononce impitoyablement contre un ouvrage qui ne lui apprête pas à penſer. Eh ! quel eſt l'eſprit ſi peu décidé, qu'il puiſſe ſe plier à tous les goûts, & ſe quitter lui-même pour être ce que l'on veut ? Tout Journaliſte, qui expoſe ſes feuilles aux vents de l'opinion, doit donc s'attendre à les voir tomber ici, ſe relе-

ver plus loin, prônées d'un côté, déchirées de l'autre, & diſparoître enfin dans un profond oubli. Il ne faut qu'avoir étudié ſa propre inconſtance, pour ſe conſoler de la bizarrerie & de la contrariété des jugemens d'autrui; cependant un Ecrivain qui aura le courage de mettre un frein à l'ambition de plaire, ainſi que l'honnête homme en met à celle de parvenir, doit marcher à pas lents, mais fermes & vigoureux, vers le ſuccès qu'il ſe propoſe. Eſſayons ſi un ſujet frivole, traité ſérieuſement, auroit le bonheur de concilier des ſuffrages conſtamment oppoſés. Il eſt propre du moins à faire naître parmi nous quelqu'une de ces bagatelles morales, qui ont déja ſi bien réuſſi. C'eſt aſſez pour notre but, que l'érudition étrangére donne occaſion au bel eſprit françois, de s'égayer utilement pour les mœurs. L'Orateur ne ſera pas long.

La facilité de mépriſer ce qu'on ignore, & la commode habitude d'en parler ſans réflexion, m'a déja fait ſentir le ridicule de mon entrepriſe. Il faut être en effet bien minutieux, avoir l'eſprit enflé d'une érudition bien vuide, pour choiſir une matiere auſſi mince

dans l'hiſtoire de l'antiquité. Cependant de petites diſcuſſions ne laiſſent pas de jetter quelquefois de grandes clartés, ſur des objets très-importants de l'hiſtoire ſacrée ou profane. Un uſage frivole en apparence, contribue à faire connoître les mœurs d'un peuple ; & l'on peut tirer des jeux de l'enfance, de profondes conſéquences ſur le caractére de l'homme.

Je veux donc rechercher ſi les anciens donnoient à leurs enfans, ces jouets que nous appellons des Poupées. J'entre d'abord dans ma queſtion, & je vois que dans tous les temps, les enfans ſe ſont amuſés de petites figures faites de linge ou d'étoffe, de bois ou d'yvoire. Perſe & Varron m'en ſont témoins. S. Jerôme lui-même, dans les moyens qu'il propoſe, de piquer l'émulation des enfans ; » donnez-leur, » dit-il, pour récompenſe, quand ils » auront bien fait, outre les douceurs » qui flatent le goût, des bouquets, des brillans, des Poupées (*a*). Les jeunes

(*a*) Ce qu'il y a de meilleur dans cet uſage, c'eſt que c'eſt un moyen de connoître le caractére des enfans, & de les former à tout ce que l'on veut. Un enfant traitera ſa Poupée, comme vous l'aurez traité lui-même ; il

filles nubiles, dit Perſe, alloient porter en offrande aux autels de Vénus, les petits Marmouzets qui leur avoient ſervi d'amuſement dans le bas âge; ſoit qu'elles vouluſſent faire entendre à la Déeſſe de leur accorder des enfans, dont ces Poupées étoient l'image; ſoit, ce qui paroîtra plus vraiſemblable, qu'elles vouluſſent quitter ces dépouilles de l'enfance, pour ſe dévouer aux occupations ſérieuſes du ménage; comme les garçons, lorſqu'ils entroient dans les fonctions publiques de la Société, dépoſoient la robe du bas âge, ſe coupoient les cheveux, jettoient des noix par la fenêtre, & ſemblables cérémonies qui les ſéparoient de la claſſe des enfans, pour en faire des hommes.

Au reſte ces jouets étoient tellement d'uſage chez les anciens, qu'ils enſeveliſſoient leurs enfans morts avec leurs Poupées, leurs grelots ou ſonnettes, & tout ce qui ſervoit à les amu-

lui répétera tout ce qu'il aura entendu, il l'habillera comme il eſt habillé. C'eſt-là que ſes petites paſſions & ſes talens s'exercent & ſe dévelopent. Voulez-vous ſçavoir ce qui ſe paſſe dans une maiſon, connoître le ton d'une famille, la fierté des parents, & la ſottiſe d'une gouvernante, entendez un enfant raiſonner avec ſa Poupée.

ſer. Les Chrétiens eux-mêmes ne ſe diſtinguerent pas en cela des payens; de-là vient qu'on trouve dans les tombeaux des Martyrs, qui ſont autour de Rome, les débris de ces figures d'yvoires, parmi les reliques & les oſſemens des enfans baptiſés. En voilà aſſez pour les Poupées.

Venons à ces petites figures mobiles dont ſe ſervent les bâteleurs pour amuſer le bas peuple, & quelquefois auſſi ce qu'on appelle les honnêtes gens. Hérodote en fait mention, & les nomme des ſtatues, mobiles par des nerfs. Voilà déjà pour nous le plus ancien des Hiſtoriens Grecs. Citons un autre Ecrivain de l'antiquité, ce ſera Xénophon. On voit dans ſon banquet, Socrate qui demande à un Charlatan comment il pouvoit être ſi gai dans une condition ſi triſte. Je vis heureux, répond celui-ci, de la folie des hommes; & la grande preuve de leur ſottiſe, c'eſt que j'en tire de quoi vivre, avec quelques morceaux de bois (*a*). Ajoûtons à leur témoignage celui d'Ariſtote, ce grand Philoſophe, qui a daigné parler des Marionnettes : car

(*a*) Et la preuve de leur injuſtice, c'eſt que le cultivateur meurt de faim en les faiſant vivre.

qu'eſt-ce que pouvoient être ces figures humaines tendues, dit-il, avec des fils, qui leur faiſoient mouvoir les mains, les jambes & la tête ? (*b*).

L'uſage de ces figures à reſſort, paſſa bientôt avec le luxe de l'Aſie & la corruption de la Grece, chez les Romains, vainqueurs de ces peuples ingénieux (*c*). Auſſi voit-on dans les Auteurs Latins, qu'il eſt ſouvent queſtion de ces petites ſtatues qu'on faiſoit jouer avec des cordons. Horace, en parlant d'un Prince ou d'un Grand, qui ſe laiſſe

(*b*) Ne ſeroient-ce pas nos Pantins ? Tout eſt donc chez nous renouvellé des Grecs ; on nous refuſera l'honneur de l'invention, juſques dans les jouets de notre frivolité.

(*c*) C'eſt donc à dire que les Pantins, après avoir défait les Grecs, vainquirent auſſi les Romains. Un pareil ſarcaſme, jetté par quelque bel eſprit, pour répondre à ceux qui accuſent les Arts de la corruption des Empires, ne manqueroit pas de tromper nos neveux, ou nos antipodes. Il s'éleveroit ſurement à cette occaſion une queſtion fort ſçavante, où l'on chercheroit ſérieuſement quel étoit ce peuple de Pantins, qui fit de ſi grandes conquêtes. On nous pardonnera d'avoir hazardé cette mauvaiſe plaiſanterie, pour montrer quel abus on peut faire d'une choſe qui, par elle-même eſt un abus de ſens & de paroles.

conduire aux caprices d'une créature ou d'un favori, le compare à ces jouets, dont les reſſorts vont au gré de la main qui tient le fil ou le cordon.

» Vous qui me commandez, dit-il, » n'êtes-vous pas l'eſclave d'un autre ? » Idole de bois, c'eſt un bras étran- » ger qui met en jeu tous vos reſſorts.

Je ſçais que plus d'un interpréte a fatigué ſon eſprit à trouver, dans les expreſſions de ce Poëte, l'image d'une toupie à fouet ; mais outre que ce ſens n'eſt pas naturel, au défaut d'Horace, nous avons Pétrone. » Tandis que nous » étions à boire, dit-il dans le feſtin » de Trimalcion, un eſclave apporte » un ſquelette d'argent, dont les muſ- » cles & les vertébres avoient une flé- » xibilité merveilleuſe. On le jetta juſ- » qu'à deux fois ſur la table ; & cette » ſtatue ayant fait d'elle-même des mou- » vemens & des grimaces ſingulieres, » Trimalcion s'écria : voilà donc ce » que nous ſerons tous, quand la mort » nous aura plongé ſous la tombe, tant » il eſt vrai que l'homme eſt moins que » rien !

Sans doute ce ſquelette étoit mû par des poids & des roues, comme les Automates de nos fameux Artiſtes.

Il nous reſte deux autorités d'un grand prix, celle de l'Empereur Antonin, qui parle dans un de ſes ouvrages grecs, de ces ſortes de ſtatues mobiles à reſſorts, & celle du Philoſophe Favorinus, ſi vanté par Aulugelle. Ce ſage voulant prouver la liberté (*a*) de l'homme, & ſon indépendance des aſtres; » les hommes ne ſeroient donc » plus, dit-il, des êtres raiſonnans, » mais de petites machines à voir & » à faire jouer (*b*), s'ils n'agiſſoient » pas de leur propre mouvement, &

(*a*) Les hommes font un ſi mauvais uſage de la liberté, tant de gens ſe plaignent qu'ils ne l'ont pas; elle eſt ſi indifférente à notre bonheur, ſi contraire en apparence au ſyſtême du monde phyſique; enfin ceux qui ſoutiennent cette prérogative, la défendent ſi mal, que ſans la révélation, on ſeroit tenté de ne pas y croire, & fort embarraſſé de la prouver.

(*b*) Pourquoi non? N'eſt-ce pas un aſſez beau rôle, que celui d'être en ſpectacle? On ſe récrie contre l'oiſiveté des grands & des riches; mais leur repos eſt eſſentiel à l'harmonie de la ſociété, comme celui du ſoleil au mouvement des planettes. C'eſt à leur inaction qu'on doit tant de bijoux de prix, qui occupent des ouvriers & des admirateurs; & tant de madrigaux qui font veiller les Poëtes & dormir les Lecteurs.

» s'ils étoient ſoumis à l'impulſion & à » l'influence des étoiles.

Il paroît donc que les Grecs & les Romains amuſoient leurs enfans de Poupées, & connoiſſoient auſſi bien que nous les Marionnettes; leurs expreſſions ne donnent pas d'autres idées. Favorinus les appelle *Nevroſpaſta*, c'eſt-à-dire, des machines à nerfs ou à reſſorts; auſſi les Grecs appelloient-ils les Bâteleurs *Nevroſpaſtai*, tireurs de cordes ou de nerfs. L'expreſſion d'Horace, *nervis alienis mobilia ligna*; celle de Pétrone, *catenationes mobiles*; celle d'Apulée, *ligneolas hominum figuras*; tout cela rend parfaitement ce que les Italiens entendent par *i Burattini*, & les François par *Marionnettes*.

Tel eſt le fruit de l'innocente curioſité d'un Auteur, qui, au lieu de rechercher l'antiquité des Marionnettes, avoit tant de belles choſes à dire ſur l'origine & l'utilité de cette invention. Que n'alloit-il fouiller dans les cabinets de nos curieux, dans les laboratoires de nos Méchaniſtes & de nos Phyſiciens? Dans les chaires de toute eſpece, dans les cercles, à la Cour, où n'aurait-il pas trouvé des Marionnettes, ſans parler des Charlatans qui les font jouer?

EXPEDITION LITTÉRAIRE (a),

Faite dans les Etats du Pape, ſous les auſpices de N. S. P. le Pape Benoît XIV, *pour corriger la Mappe-monde, & meſurer les deux dégrés du Méridien; par les Peres Chriſtophle* Maire, *&* Rocher Boſcovich, *de la Compagnie de Jeſus. A Rome, chez les Freres* Paléarini, 1755, *in*-4°.

Tandis que les conquerans ſe partagent la terre, & ſcellent de ſang humain les limites de leurs poſſeſſions, il eſt conſolant de voir un Souverain Pontife, Pacificateur du monde, mettre ſon ambition à reculer les bornes de l'ignorance, à fixer l'étendue & la figure du globe que nous habitons, & à perfec-

(a) On appelle l'Expédition des Argonautes, le voyage qu'ils firent pour la conquête de la Toiſon d'or. Par une licence priſe de la cpmparaiſon, pourquoi n'appelleroit-on pas Expédition littéraire, les voyages qu'entreprennent des Mathématiciens pour des découvertes plus précieuſes, & moins funeſtes que celle de l'or?

tionner en même tems, la géographie par l'aſtronomie, & le commerce par la navigation. La France avoit déja donné ce bel exemple à l'Europe : il devoit être ſuivi dans ces états d'Italie, où la paix ſemble s'être fait un azile éternel, après qu'ils ont été ſi longtems le théatre & le foyer de la guerre. C'eſt là que la religion heureuſement combinée avec la politique, écartant toutes les ſemences de diſcorde & même ce levain des opinions, trop prompt à fermenter dans les eſprits mal dirigés, elle ne donne d'exercice qu'à des ſpéculations capables d'améliorer l'homme iſolé, ou d'éclairer la ſocieté. C'eſt là que peut croître ſous un ciel toujours riant, à l'ombre du plaiſir & dans l'eſpoir de la gloire, cette paſſion noble & vertueuſe de s'inſtruire ſoi-même, d'appliquer des remédes aux miſeres de la vie, & d'ajouter des charmes à la proſperité. C'eſt là qu'un ſage occupant la place des Céſars & des Apôtres, a tenté d'achever ce que nos Rois (Louis XIV. & Louis XV.) avoient ſi glorieuſement avancé.

Les degrés du Méridien, meſurés en France étoient trop voiſins, pour qu'on pût juger par cette ſeule meſure de leur inégalité. L'Académie des Sciences

crut qu'il étoit néceſſaire de faire meſurer les degrés du Méridien ſous l'équateur & ſous le cercle polaire, où ils devoient être les plus différens les uns des autres, ſi la terre n'étoit pas ſphérique. On trouva les degrés croiſſans de l'équateur au Pole, mais non dans la proportion requiſe par la Théorie de la gravitation. C'eſt dans cette circonſtance que ſa Sainteté donna ſes ordres au P. *Maire*, Recteur du Collége des Anglois à Rome, & au P. *Boſcovich*, Profeſſeur de Mathématique au Collége Romain, pour meſurer deux degrés du Méridien dans les états de l'Egliſe. Ces deux ſavans Jéſuites ſe propoſoient deux objets dans leur travail, l'un d'acquérir par leurs obſervations de nouvelles lumieres ſur la figure de la terre; l'autre de rectifier la carte de l'état Eccléſiaſtique. Ils rendent compte de leurs travaux & de leurs opérations, dans cet ouvrage diviſé en cinq parties, ou diſcours ſéparés.

Le premier eſt du P. *Boſcovich*, qui expoſe les motifs de l'entrepriſe, les moyens employés & le réſultat du ſuccès.

Le ſecond & le troiſiéme ſont du P. *Maire*, qui détaille avec beaucoup

de préciſion & de brieveté, toutes les obſervations & tous les calculs faits pour vérifier la meſure des degrés du Méridien. Delà il paſſe à la méthode obſervée pour corriger la carte des états du Pape, & il donne une table très-exacte des longitudes & des latitudes de toutes les villes & des lieux principaux qu'ils ont obſervés.

Dans le quatriéme, le P. *Boſcovich* s'étend beaucoup ſur la préparation des inſtrumens, & ſur l'uſage ſcrupuleux qui en a été fait, pour déterminer avec la plus grande juſteſſe & ſans erreur ſenſible par des obſervations réiterées, la juſte meſure du degré.

Enfin dans le cinquiéme, il traite de la figure de la terre. C'eſt là que le P. *Boſcovich* eſt le plus profond, & qu'il réſout des problêmes nouveaux, tendans à déterminer la figure de la terre, dans différentes ſuppoſitions. Il juge qu'elle eſt applatie vers les Pôles; mais il prétend que cet applatiſſement, quoique vérifié quant au fait, ne l'eſt point quant à la quantité, & que cette queſtion, loin d'être décidée, eſt à peine entamée. Ce qui le fortifie dans cette opinion, c'eſt que l'irrégularité qu'on remarque dans la progreſſion des degrés

meſurés, & dans la diverſe longueur des Pendules obſervés ſous divers paralléles, provient, à ce qu'il penſe, des inégalités qui ſe rencontrent dans la ſtructure de la terre & dans l'hétérogénéité de ſes parties, en ſorte que deux degrés également diſtans de l'équateur pourroient être inégaux, & que les paralléles, attendu l'inégalité de la ſurface du globe, pourroient n'être pas parfaitement réguliers, comme ils le ſeroient, ſi la terre étoit parfaitement égale, ou que la différence ne fut pas notablement ſenſible. Telle eſt l'opinion que le P. *Boſcovich* (*a*) a prétendu éta-

(*a*) Que ce ſyſtême appartienne au P. *Boſcovich* ou non; M. l'Abbé *Querci*, notre correſpondant, penſe qu'il a tiré de grandes lumieres de *l'hiſtoire de la meſure de la terre*, ouvrage imprimé dans le quarriéme Volume des Obſervations littéraires du Marquis de Maffei. Cette hiſtoire, ſans nom d'Auteur, eſt du célébre *Manfredi*, Aſtronome & Géométre fort ſçavant. On y trouve les principes & la baſe du ſyſtême des inégalités de la configuration de la terre & de l'inégalité des rayons, ou des diſtances de la circonférence au centre. Mais outre que le P. *Boſcovich* dit qu'il a parfaitement ignoré que *Manfredi* y eut jamais penſé, & que l'on doit s'en rapporter à la dépoſition d'un homme très-capable d'imaginer un ſyſtême; nous avons découvert que l'ouvrage cité de

blir dans tout le cours de cet ouvrage. Il l'avoit avancée comme une conjecture, dans une Diſſertation *ſur la figure de la terre* imprimée en 1738; dans une autre de 1741, *ſur les différences de l'action de la gravité dans les différens endroits de la terre*; enfin dans ſes *Obſervations Aſtronomiques*, publiées en 1742. Cette hypothèſe aſſez vraiſemblable par elle-même, eſt un ſyſtême aujourd'hui, que l'auteur prétend avoir aſſez prouvé, & qui réſulte clairement de ſa meſure. Il avoit prévû, dit-il, avant de l'entreprendre, tout ce qui lui arriveroit dans le cours de ſes voyages. Il en réſulte que la meſure du degré, qui eſt entre Rome & Rimini, où il a pris les hauteurs du Pôle les plus exactes, eſt de 56979 toiſes, à 42 degrés, 59 minutes de latitude. Ce degré, comparé avec celui qui fut meſuré en France par M. Caſſini de Thuri & M. l'Abbé de la Caille, à la latitude de 43 degrés $\frac{2}{7}$ & déterminé à 57048 toiſes, ſe trouve avoir 69 toiſes de moins. Le degré meſuré dans l'état Eccléſiaſtique eſt à un demi degré près, par la même latitude,

Manfredi eſt de 1738, la même année que parut la Diſſertation du P. *Boſcovich* ſur la figure de la terre.

que le degré, meſuré dans les parties Méridionales de France, dit le P. *Boſcovich*, & par conſéquent, il ne devoit y avoir que huit toiſes de différence entre ces deux degrés. Le ſurplus des 61 toiſes ne peut donc s'attribuer qu'à la différence qui doit réſulter dans les opérations, lorſqu'on prend ſes hauteurs d'un côté ſur l'Apennin en Italie, & de l'autre ſur les Pirénées en France. La différence des arcs vient moins de la diſtance de l'équateur que de l'inégalité du globe dans ces deux intervalles; puiſqu'à diſtance égale de l'équateur, l'arc n'eſt pas égal : ainſi, pour déterminer la figure de la terre, il ne ſuffit pas de la meſurer à ſes extrêmités oppoſées, mais il faut encore meſurer les degrés de pluſieurs Méridiens ſous le même paralléle, afin qu'après avoir comparé les différences, on puiſſe, au moyen d'une juſte compenſation, fixer le point d'appui de la Géographie, qui eſt la figure de la terre; car il faut connoître la ſurface d'un corps, avant d'en établir le centre. Les ſoupçons ſur l'irrégularité des degrés, formés par M. de la Condamine, dans ſon livre *de la meſure du Méridien*, & confirmés par la meſure du degré du Cap de bonne

Eſpérance, priſe par M. l'Abbé de la Caille, donnent encore du poids à l'hypothèſe du P. *Boſcovich*, & cette hypothèſe concilie à ſon tour la fidelité des opérations avec la contradiction des reſultats.

Outre l'avantage d'avoir fixé le dégré du Méridien, les deux Mathématiciens d'Italie ont encore perfectionné la détermination de la hauteur du pôle. Les obſervations faites au Collége Romain la fixoient au 41 dégré, $53^{1}\ 55^{11}$; celles qu'on a faites aux Thermes de Dioclétien, la déterminent à 41 d. 54^{1} 10^{11}, c'eſt-à-dire, à 17^{11} de moins que le fameux M. *Bianchini* ne l'avoit fixée. Ils ont enfin tracé une nouvelle Carte qu'ils ne donnent pas pour exacte dans les détails topographiques qu'ils n'ont pû vérifier, mais comme d'une grande préciſion, quant aux principaux points qu'ils ont déterminés géométriquement. Au reſte, tout l'ouvrage eſt ſemé de réflexions ſolides & lumineuſes qui font honneur à l'érudition & à la ſagacité des Auteurs. M. l'Abbé de *Querci*, de qui nous tenons cet extrait, ajoute que MM. de l'Inſtitut de Boulogne, qui avoient projetté une ſemblable entrepriſe, l'ont jugée eux-mêmes trop bien exécutée

pour vouloir la pourſuivre, & qu'ils s'en rapportent entiérement à l'habileté de ces deux Mathématiciens.

LETTRES

Sur l'Inoculation de la petite Vérole.

Ces deux Lettres qui nous ont été communiquées par M. de la Condamine, peuvent ſervir de ſuite aux Diſſertations ſur la maniere d'inoculer, inſérées dans le Journal du mois d'Octobre de l'année derniere, pag. 50.

La matiere eſt trop importante pour qu'on laiſſe échapper le moindre éclairciſſement. La lumiere nous vient de toutes les parties du monde, & nous réſiſterions encore. Oſons après cela blâmer les Anglois d'avoir rejetté pendant deux ſiécles la correction du Calendrier Grégorien; oſons reprocher à d'autres peuples leur obſtination à garder leurs préjugés. Sans doute qu'on n'oppoſera plus la Religion à cette nouvelle méthode, puiſqu'elle s'eſt introduite dans les Etats du S. Pere. Mais ne ſeroit-ce pas la raiſon qui auroit engagé M. *Gréenhill* de prêcher contre l'Inoculation, en Angleterre même, où elle a pris naiſſance?

Lettre du Docteur Dominique Pévérini, *à M. Jerôme* Pannélini, *Administrateur de l'Hôpital de Sienne.*

A Citta di Caſtello le 14 Septembre 1756.

MONSIEUR, j'ai manqué à ma promeſſe de vous informer des nouvelles obſervations que je m'étois propoſé de faire ici le printemps dernier ſur l'inoculation de la petite vérole ; mais vous me ferez grace, quand je vous avouerai que j'ai tenté deux fois ſans ſuccès l'opération avec la lancette que j'avois apportée de Sienne, impregnée de pus. Sans doute cette matiere avoit perdu toute ſon activité, dans l'eſpace de ſept mois qui s'étoient écoulés depuis que je l'avois recueillie.

Au mois de Juillet dernier j'inoculai dans cette Ville, au Couvent des Religieuſes de S. Joſeph, une jeune fille qui n'eut que ſept grains de petite vérole. Je repris alors de la matiere que je conſerve encore ; mais il court ici des diſſenteries & des fièvres malignes ; & comme nous ne ſommes que deux Médecins pour ſept à huit mille perſonnes, nous n'avons pas cru devoir multiplier les Malades & nos

occupations, ainſi je me flatte que vous agréérez mes excuſes.

Je joins ici une Lettre de M. le Docteur *Pierotti* mon ſucceſſeur, penſionné par la Ville de Citerna. Il me mande que de plus de cent inoculations faites ſans aucune préparation, toutes ont réuſſi à l'exception d'une ſeule qui fut tentée ſur une enfant avec une lancette, dont le pus étoit vieilli & déſſéché; en ſorte qu'elle ne produiſit aucun effet. Cette même enfant eſt morte depuis de la petite Vérole naturelle. Le DocteurPierrotti a fait venir ſa matiere varioleuſe d'Anghiari, dans l'Etat de S. A. R. d'où j'ai pareillement tiré la mienne, & où j'apprends que la petite Vérole naturelle a fait beaucoup de ravage. Je ſuis, &c.

Signé, Dominique Pévérini.

Lettre du Dr. Mathieu Pierrotti, *Médecin penſionné de Citerna, au Dr. Dominique* Pévérini.

A Citerna le 7 Septembre 1756.

Dans le compte que je dois vous rendre, Monſieur, de mes obſervations au ſujet de l'inoculation de la petite Vérole, eſſayée ſur plus de cent enfans de Citer-

na ou des environs, vous ne trouverez rien que vous ne ſçachiez, puiſque c'eſt vous-même qui avez introduit le premier cette heureuſe méthode dans ce pays-ci, pour l'honneur de la Médecine, & le ſoulagement de l'humanité. Mes obſervations s'accordent parfaitement avec les vôtres. La matiere purulente fut apportée ici d'Anghiari, où regnoit l'épidémie de la petite Vérole naturelle; & comme c'eſt le Chirurgien du lieu qui l'envoya, je ne doute pas qu'il n'ait choiſi celle d'une petite Vérole diſcrete. La premiere expérience en fut faite ici ſur un garçon de cinq ans, ſans l'avoir préparé par la ſaignée ni par aucune purgation. Vers le neuviéme jour après l'opération, il eut une très-petite fiévre. L'éruption ſe fit le onziéme, & quoique l'enfant ne gardât plus le lit après le premier jour de fiévre, & que depuis il ait toujours été expoſé aux variations de l'air extérieur, il n'eut qu'une petite Vérole très-diſcrete, peu abondante, & ſans aucun des ſymptômes ordinaires qui l'accompagnent dans les Epidémies. On prit du pus de cette petite Vérole pour la communiquer par inſertion. Parmi les premiers qui en eſſayerent, furent trois enfans de M. le Lieutenant Caproni que

j'inoculai moi-même. Cet exemple fut ſuivi. Des peres m'appellerent moi, & le ſieur Dominique *Scarpini* Chirurgien, pour faire la même opération à leurs enfans. Elles ont toutes réuſſi très-heureuſement, & je n'ai vû que trois Malades qui ayent eu la fiévre d'éruption fort marquée & accompagnée de ſymptômes graves, tels que les convulſions, le délire, & les chaleurs exceſſives. Auſſi leur petite Vérole a-t'elle été plus abondante; quoique d'ailleurs elle fût diſcréte, que tous les ſymptômes ſoient ceſſés au moment de l'éruption, & que les grains n'ayent pas laiſſé la moindre trace.

J'ai de plus obſervé dans quelques Malades, qu'après le quatriéme jour il paroiſſoit une glande, ou ſous un bras, ou ſous tous les deux, & qu'elle diſparoiſſoit au moment de l'éruption.

Je ne dois pas omettre qu'il y en a eu très-peu de purgés avant l'inoculation, que la plûpart l'ont ſupportée ſans la moindre préparation, en pleine rue, au milieu des champs, que l'opération a tout auſſi bien réuſſi, & que la petite Vérole a été peu abondante.

Il y en a quelques-uns ſur qui l'inoculation n'a produit aucun effet; (*a*) ce

(*a*) Ce fait n'a rien d'extraordinaire. M. Ju-

que j'attribue à la qualité du pus qui peut-être n'étoit pas assez mûr, ou à la lancette qui, après plusieurs piquûres, avoit pû se dépouiller de la matiere varioleuse, ou qui s'étoit peut-être recouverte de sang dans une opération précédente.

Du nombre de ceux sur qui l'opération a manqué, je nommerai deux enfans du Capitaine Rampacci, que leur mere elle-même avoit inoculés, mais sans doute avec une main trop légére, puisque non-seulement il ne parut aucun grain, mais qu'il n'y eut pas même la plus légére inflammation au bord de la picquûre. Car vingt jours après, les ayant inoculés moi-même avec de la matiere prise des boutons de leur jeune sœur qui avoit été attaquée naturellement; la fiévre prit à l'un d'eux le septiéme jour, la petite Vérole parut le neuviéme avec très-peu de grains, & le dixiéme il étoit hors du lit. Quant au second, il eut le onziéme jour une fiévre des plus fortes que j'aye jamais observée en pareil cas, accompagnée de convulsions, d'embarras dans la respiration & d'un point de côté pour lequel je lui fis tirer du sang. Il eut deux accès de fiévre de cette espece qui me causerent de l'inquiétude, mais tout se calma lorsque la petite Vérole se

fut déclarée ; & elle parut en tres-grande quantité. L'enfant eſt actuellement beaucoup mieux ; on le dit même à préſent hors d'affaire, ainſi que tous les autres inoculés. Au reſte il n'avoit eu, comme tous les autres, qu'une petite fiévre, lorſque le premier grain de petite Vérole & le plus voiſin de la picquûre commença de mûrir ; mais alors s'étant expoſé à l'air froid qui arrêta l'éruption, la petite Vérole rentra, & l'effort de la nature qui cherchoit à ſe débarraſſer, cauſa peut-être ces deux violens accès de fiévre.

Le nombre des enfans inoculés de ce Canton eſt conſidérable ; & je ne puis le ſçavoir exactement, parce que pluſieurs meres, (*a*) à la vûe du ſuccès des premieres expériences, ſe ſont em-

(*a*) Quelle eſt la mere la plus tendre, ou celle qui laiſſe ſon fils expoſé au fléau le plus mortel de la nature, ou celle qui prend elle-même un fer ſalutaire pour procurer au fruit de ſes entrailles un germe préſervatif de la mort ? Sera-ce encore un problême chez une Nation accoutumée à ſe décider par l'exemple de ſes Princes ? Quand on a commencé dès l'enfance à ſe ſacrifier généreuſement pour l'Etat, on mérite d'en être un jour l'idole. C'eſt ainſi que les enfans des Rois, apprennent à devenir les peres du peuple.

preſſées d'inoculer elles-mêmes leurs enfans, ce qui leur a réuſſi très-heureuſement. Auſſi ne ceſſent-elles de bénir la divine Providence de leur avoir mis ſous la main un reméde ſi facile pour un mal ſi dangéreux. Juſqu'à ce jour on s'eſt plaint qu'il faiſoit périr le quart des enfans, & d'un ſi grand nombre d'inoculés aucun n'eſt mort; ce que je ſçais très-certainement : car pour la fille du ſieur Caproni, il s'en faut bien qu'elle ſoit morte de l'inoculation. Voici comme la choſe s'eſt paſſée. Cette enfant avoit à peine deux mois, quand je l'inoculai par ordre de ſes parens. C'eſt un des premiers ſujets que j'ai entrepris. Comme j'avois fait deux opérations, apparemment qu'il ne reſtoit plus de matiere à la lancette avec laquelle je lui picquai l'épaule. Quoiqu'il en ſoit, la petite Vérole ne parut point : j'attendis un mois entier. Pendant ce tems-là, dans la maiſon même où cette petite fille étoit en nourrice, il y avoit d'autres enfans malades de la petite Vérole, un entr'autres âgé de deux ans qui tetoit encore, & l'un de ceux chez qui la petite Vérole a été plus abondante, & accompagnée de ſymptomes plus graves qu'à l'ordinaire. J'allai dans cette mai-

ſon à deſſein de répéter l'opération à la petite fille ; mais l'ayant trouvée avec une fièvre aſſez forte, je n'entrepris rien. Le lendemain la petite Vérole naturelle parut ; mais confluente & de la plus mauvaiſe qualité, tellement quelle en mourut. Trois ou quatre autres enfans que leurs parens n'avoient pas voulu faire inoculer, prirent auſſi de la petite Vérole naturelle, mais ils en guérirent.

Voilà tout ce que je puis dire pour obéir à vos ordres. Je ſuis, &c.

Signé, PIERRE-MATTHIEU PIERROTTI.

PARALLÉLE

De Thucydide & de Machiavel.

L'Auteur de ce paralléle eſt déja connu par le paralléle d'Athénes & d'Angleterre, où il a étalé beaucoup d'érudition. Mais s'il y a quelques rapports entre leurs Gouvernemens, rien de plus oppoſé que les mœurs des deux Peuples. Or quand les mœurs ſont différentes, ſe gouverne-t-on par les mêmes Loix ? mais voyons s'il n'eſt pas plus facile de comparer deux Hiſtoriens, que deux Nations.

Thucydide & Machiavel pleins de force l'un & l'autre, ont ce ſtyle concis & ſerré, propre aux génies qui voient tout d'un coup d'œil. Autant que le premier l'emporte ſur Hérodote par cet avantage, autant le ſecond eſt au-deſſus de *Guichardin*.

Egalement dociles aux régles de l'Hiſtoire, s'ils laiſſent échapper des traits mâles de leur éloquence dans les harangues, c'eſt ſans perdre de vûe le caractere des perſonnages qu'ils font parler.

Attentifs aux faits importans, féconds en réflexions profondes, leur hiſtoire eſt une ſource de principes lumineux pour la Politique & l'Art militaire.

Comparables par la conformité du ſujet, ils ont écrit chacun les guerres civiles de ſa Patrie : par la conformité des tableaux ; les mœurs des Athéniens ſe retrouvent dans celle des Florentins : par la conformité du caractere de leurs Héros ; les trois Médicis (Jean, Côme & Laurent) ſoutiendroient le paralléle avec Braſidas, Alcibiade & Périclès : par la reſſemblance des faits ; la conjuration d'Ariſtogiton & d'Armodius contre Iparque, & celle de Pazzi contre Julien & Laurent de

Médicis, ſont deux peintures dans le même genre.

Egaux dans les principes, ſi Thucydide, toujours favorable à la liberté, s'éleve avec chaleur contre les violences de Pauſanias; Machiavel auſſi zélé Républicain, (a) ne s'emporte pas avec moins de véhémence contre la tyrannie du Duc d'Aſt. Si Thucydide nous fait voir toutes les Villes de la Gréce occupées à maintenir l'équilibre entr'elles; Machiavel fixe toujours l'attention ſur la balance qui doit régler les Etats d'Italie.

Egaux dans les conſéquences, quand on entend Machiavel dans une harangue développer comment la corruption entra dans le Gouvernement par les diſſenſions de ſa patrie; on ſe rappelle la

(a) C'eſt en quoi ſon Hiſtoire, ajoute l'Auteur, eſt bien oppoſée à ce fameux Ouvrage qui couvrira ſon nom d'une tache éternelle. C'eſt ſans doute ſon Traité *du Prince*. Nous ne pouvons ici nous diſpenſer de publier le ſentiment d'un homme de génie, qui prétend que le Machiavéliſme, loin d'être le ſyſtême de Machiavel, étoit une adreſſe de ce grand Politique, pour rendre odieux le Gouvernement d'un ſeul; & que les maximes qu'il donnoit à un Prince, n'étoient que la conduite de tous. Nous laiſſons à ce hardi Philoſophe le ſoin de développer une idée qui lui appartient, & aux bons Princes celui de la détruire.

belle digreſſion de Thucidide ſur la décadence de la Gréce, après le ravage des guerres civiles.

Egaux juſques dans les détails; ce que Machiavel dit des prophéties de Savonarole, Thucydide l'avoit dit de Tenecte fils de Timidas, qui ſe mêloit de prédictions.

Theucydide obſerve que les Athéniens s'aſſembloient quelquefois dans les temples, pour traiter des affaires publiques; Machiavel fait la même remarque ſur les Florentins.

Thucidide parle des prodiges arrivés dans la Gréce, tels que le tremblement de terre, & l'incendie du temple de Junon; Machiavel parle auſſi d'une Egliſe incendiée & d'une autre foudroyée.

L'Auteur auroit pû vraiſemblablement pouſſer ce paralléle plus loin; cela ne doit pas couter, quand on poſſede comme lui ſes Hiſtoriens. On déſireroit peut-être qu'il en tirât des réflexions & des conſéquences politiques, à la maniere de Plutarque, mais qui peut toujours ſuivre ſes modéles: Il faut eſpérer que l'Auteur ſuppléera à la ſéchereſſe de ſes paralléles, dans l'extrait des maximes de Thucydide qu'il nous promet.

CHANSON

DE BARTHELEMI SIRILLIO,

En l'honneur du Marquis de VINTIMILLE, *Vice-Roi de Sicile.*

TOUT ce qui n'a point vû le jour eſt encore nouveau. Si les débris mutilés de l'antiquité ont des charmes pour les ſçavans, comme les frivolités de la mode pour les ignorans; un excellent morceau de poëſie, tiré de la pouſſiere des manuſcrits, a pour le moins autant de droit dans notre Journal, que la deſcription d'une pierre ou d'un tombeau récemment ſortis des ruines d'une Ville qui fût, il y a vingt ſiécles. Le Journal de Sicile qu'on peut appeller le *Reſtaurateur*, puiſqu'il publie les richeſſes des Bibliothéques, & non pas comme nous les marchandiſes des Libraires, vient de reſſuſciter un Auteur ignoré. C'eſt *Sirillio*, qui naquit à Palerme, dans le ſeiziéme ſiécle. Il fit ſes premieres études à Piſe, ſous le célébre Pierre *Angelo* de Barga, & fut un de

ces braves écoliers qui défendirent, sous les enseignes de leur maître, la Ville de Pise assiégée par le Duc de Milan. Retourné dans sa Patrie, on le nomma Chanoine de la Collégiale de S. Pierre, puis Secrétaire du Sénat, place destinée uniquement au mérite des talens, & pour laquelle il falloit être versé dans la connoissance des affaires. *Sirillo* donna plus d'une fois des preuves de sa capacité. Il a laissé deux discours, où l'on voit une éloquence tournée au bien de l'Etat. Il aimoit la gloire de sa Patrie. La Ville de Palerme étoit alors dans l'usage d'accorder aux nouveaux Vice-Rois de Sicile, à peu près les mêmes honneurs que Rome faisoit à ses Généraux vainqueurs. L'an 1593, le Comte Olivarés devant faire son entrée, on chargea *Sirillo* des ornemens de la fête. Le plan de l'arc de triomphe, les statues, les emblêmes, les médaillons & les inscriptions, tout fut d'un goût & d'une invention qui lui attirerent les applaudissemens & les éloges les plus distingués. Philippe *Paruta*, qui étoit un des hommes des plus renommés de son tems par son profond sçavoir, lui en écrivit trois lettres de félicitation. Voici le commencement de la réponse de *Si-*

rillio, qui pourra faire juger de ſon ſtyle.

« J'ai lû vos lettres avec un plaiſir ex-
» trême ? elles viennent d'un Auteur
» que j'ai toujours honoré, & dont tous
» les ouvrages ont droit à mon eſtime ;
» elles roulent ſur un ſujet qui ne ſçau-
» roit me déplaire, puiſque c'eſt un fruit
» de mon eſprit. Il eſt bien flatteur pour
» moi, de voir tant d'habiles gens
» mettre beaucoup de jours à louer un
» ouvrage qui ne me coûte qu'une ſoi-
» rée. Je penſois en effet que c'étoit
» aſſez d'une après-midi de travail,
» pour une fête qui ne devoit durer
» qu'un jour. Car, pourvû que cette
» décoration plût au Prince qui en étoit
» l'objet, au Sénat qui l'avoit ordon-
» née, & au peuple qui devoit la voir,
» c'étoit tout ce que je déſirois ; & je
» ne m'attendois pas qu'il en reſtât le
» lendemain un leger ſouvenir ».

Mais ſon talent pour la poëſie n'eſt pas moins remarquable que la fécondité & la facilité de ſon génie. La piéce ſuivante, fera décider s'il méritoit d'être oublié.

Enfin ma Lyre long-tems oiſive, en proye aux vers, & le jouet des vents, deſcend du lambris où je l'avois ſuſpendue. Un génie éclairé, dont les regards

ſont des Loix pour mon cœur, m'ordonne de rendre le ſon à ſes cordes muettes, de diſtinguer & d'accorder les tons de ſon harmonie. Me voilà prêt, elle va chanter.

Déja le ſilence, ami de la ſolitude & de la contemplation, enveloppé d'un voile ſombre, le ſouffle preſque éteint, & les lévres fermées, à pas meſurés, & d'un pied qui touchoit à peine la terre, m'a conduit ſur les rives de *l'Oreto*. Le Dieu du fleuve ſort tout brillant de ſon lit humide, le viſage riant & le front couronné des perles qui roulent avec ſes flots, il aſſemble au bruit de ſa conque l'élite des habitans de ſes bords. J'entends le murmure du zéphir qui ſe joue entre les feuillages & les ondes; le fremiſſement des bois, & le gazouillement des eaux, forment un doux concert. Mais comment tirerai-je de ma Lyre des accens aſſez purs pour enchanter des oreilles ſi délicates, & pour répondre au charme du ſéjour?

Je chanterai d'abord ces campagnes fortunées que *l'Oreto* fertiliſe de ſes eaux abondantes. Le ſoleil fait encore briller le nuage qui obſcurcit l'éclat du jour. Le ſujet de mes chants les annoblira, & le beau feu qui m'anime relevera ma

Muſe rampante ; ainſi la noire fuſée part au premier trait de flamme, va remplir l'air de ſes éclats, & le Ciel d'étincelles.

Quand les yeux jouiſſent de l'objet adoré, l'ame reſpire à l'abri des ſoucis qui la tourmentoient. On entend parler avec joie de ce qu'on voit avec plaiſir. Mais goûta-t-on jamais de moment plus heureux, & vit-on de ſpectacle plus capable de conſoler & de réjouir les cœurs que celui-ci, où la Nature ſemble payer à tous les ſens un tribut de délices ? O charmante Contrée, où l'Amour habite avec les Graces, où le Ciel ſe plaît à raſſembler tous les traits de ſon image !

Mais tandis qu'il ſe contemple lui-même dans l'objet de ſes complaiſances, cette terre s'embellit de ſes regards, & devient chaque jour un nouveau Paradis. Ces Aſtres bienfaiſans qui l'éclairent, verſent continuellement ſur elle des germes d'abondance. L'Amour les échauffe dans les entrailles de la terre. Elle devient mere, elle enfante & rend au Ciel, dont elle a reçû les influences, des fruits innombrables de ſa prodigieuſe fécondité. Ces ornemens dont les yeux enchantés ſe repaiſſent avec

une douce admiration, ces roſes, ces violettes ſont ici des beautés éternelles.

Tandis que le Soleil dépeuple partout ailleurs de verdure & de fleurs, les jardins & les prairies qu'il avoit enrichi; tandis que le Penée voit ſes lauriers ſe flétrir & ſes ondes s'enfler par les ravages du bruyant Aquilon; ici la nature étale ſa magnificence. Cette contrée eſt le théatre de ſa grandeur. A l'abri des glaces & des feux, elle eſt aſſiſe ici ſur un trône d'or, ouvrage de ſes mains; ſon Palais eſt défendu par la cime inabordable des montagnes, & par les gouffres mugiſſans de la Mer impétueuſe.

C'eſt là que l'onde vive & brillante s'échappe avec un bruit folâtre, ſous des berceaux mobiles, & s'égare à travers des labyrinthes de verdure, retraite voluptueuſe des Zéphirs & des Roſſignols. C'eſt là que la nature animée par l'amour pouſſe des ſoupirs de joye & de triſteſſe; mais ſi attendriſſans que les rochers ſe plaiſent à les répéter, & que les fleuves s'arrêtent pour les entendre. C'eſt là qu'un air ſalutaire & délicieux, compoſé des eſprits ſubtils de la mer, & des parfums de la terre fleurie, appelle le ſommeil, & diſſipe les chagrins.

Non, il n'eſt point de cœur qui réſiſte au charme de cette harmonie, point de monſtre qu'elle ne déſarme. Le tourbillon qui ravagea l'Italie, & porta la terreur, même au ſein de la Sicile, fut appaiſé par la douce haleine de nos vents. Agaric reſpecta ces bords; ainſi que les flammes de l'Etna, lorſqu'aprés avoir déſolé toutes les campagnes d'alentour, elles viennent s'éteindre au pied de nos murs.

Déja les féroces enfans d'Iſmaël ſecoüant les torches de la guerre, & pouſſant juſqu'au Ciel leurs horribles cris de mort, s'avançoient à grands pas pour bruler les remparts de Palerme; mais à peine ils découvrirent ſes coteaux fortunés, ſon rivage charmant, & ſes riants paturages, qu'ils ſentirent tomber les flambeaux de leurs mains. C'eſt ici, dirent-ils, qu'il faut établir le ſiége de nos Rois; habite, qui voudra, la brulante Afrique; retourne, qui voudra, dans les ſables de la Libie; Palerme ſera déſormais notre Patrie.

C'en eſt aſſez pour faire connoître le génie de *Sirillio*. Le reſte de cette piece ne contient que des alluſions à l'hiſtoire de Palerme, & des éloges du Viceroi de Sicile. Saiſiſſons quelques

traits qui faſſent honneur à la mémoire du Heros & du Poëte ; de ces traits nobles & delicats ſans leſquels un éloge fait tomber l'un & l'autre dans le mépris.

Telle qu'un Cedre dont le tronc eſt renforcé d'une écorce endurcie par le temps, s'éleve à la cime d'une montagne qu'il couvre de ſon ombre, s'embellit ſous le fer qui coupe ſes branches, & reverdit ſous le poids des années ; telle on a vû Palerme aguerrie par les aſſauts de ſes ennemis, ètendre ſa gloire & fleurir toûjours davantage par le nombre & la réputation de ſes Héros. Mais un de ceux qui flattent le plus ſon orgueïl, c'eſt *Vintimille* qui ſçût donner des Loix à la guerre, & procurer de nouvelles délices à la paix. Il ramena les arts qui fertiliſent les empires & enrichiſſent les couronnes.

C'eſt à lui que le Ciel promit de renouveller parmi nous le bel âge des vertus. Juſqu'ici diſperſées, elles ſe réuniſſent & raſſemblent à leur triomphe les Muſes fugitives. Ces Muſes, qui ſont les délices de *Vintimille*, vérifieront aux ſiecles à venir les promeſſes infaillibles dont les aſtres hâtent l'accompliſſement ;

AL MERITO INPARREGGIABILE

Dell' Ilma. Mma. Sigra. D***.

Nel giorno di sua Festa.

OTTAVE.

ANNA, se tú come gentil l'aspetto
Non avessi nel son gentile il cuore,
Io vacillar dovrei nel tuo cospetto
D'ignota valle miserel cantore;
Ora ch'in Pindo il lasso piede affretto
Per tessere corona al tuo valore,
Al tuo valor che ricche palme ottiene
Da plettri eroici, e dalle umili avene.

✿

M'a pur s'egli è anche ver, che s'alza e splende
Anco basso vapor nato in palude,
Qual'or lo guarda, lo penetra e fende
Dall'alto il sole con la sua virtude;
Queste rime che in dono il cuor ti rende
Accogli tú, benche di merto ignude;
Che forse un dì svorto dal tuo bel lume
All'alte mete avvezzerò le piume.

✿

Farò come Augellin che in prìa mal fido
Spiegar l'ali non osa a scorre il volo,
Quindi acquista coraggio, e sovra il nido
Dà una sponda s'en và sull'altra a volo,
Indi dal più vicino al lontan lido
Tenta lungo cammin radendo il suolo,
Al fin caccia dal cuor ogni spavento:
E và per gioco, a contrastar col vento.

car le cours des étoiles renferme tous les événemens. Conſtantes dans leurs écarts, immobiles dans leur courſe, ces roues éternelles du deſtin tournent ſans ceſſe, avec les chiffres & les noms ineffaçables des âges & des peuples, heureux ou malheureux.

Les Muſes diront que tu naquis pour le bonheur de notre ſiècle, que tu réglas de bonne heure tous les mouvemens de ton ame, que tu n'aimas que les travaux honnêtes, les plaiſirs vrais, & les dignités utiles à la Patrie. Elles ne diront pas que tu laiſſas maitriſer ton cœur à cette folle ambition qui repaît les ames vaines & cruelles de ſonges, d'ombres & de fumée; ni que tu fis ſervir tes richeſſes à dominer tyranniquement ſur le peuple. Elles apprendront à nos neveux, comment choiſi par un grand Roi, pour partager les ſoins d'un trône que fonderent tes ayeux, on t'y vit briller, tel que le diamant dans l'or qui l'enchaſſe; enfin, comment tu ſçûs appuyer les loix par ton exemple, pour gouverner ta Patrie.

AL MERITO IN PARREGGIABILE

Dell' Illma. Mma. Sigra. D***.

Nel giorno di sua Festa.

OTTAVE.

ANNA, se tù come gentil l'aspetto
Non avessi nel son gentile il cuore,
Io vacillar dovrei nel tuo cospetto
D'ignota valle miserel cantore;
Ora ch'in Pindo il lasso piede affretto
Per tessere corona al tuo valore,
Al tuo valor che ricche palme ottiene
Da plettri eroici, e dalle umili avene.

✿

M'a pur s'egli è anche ver, che s'alza e splende
Anco basso vapor nato in palude,
Qual'or lo guarda, lo penetra, e fonde
Dall'alto il sole con la sua virtude;
Queste rime che in dono il cuor ti rende
Accogli tù, benche di merto ignude;
Che forse un dì sfrorto dal tuo bel lume
All'alte mete avvezzerò le piume.

✿

Farò come Augelbin che in prìa mal fido
Spiegar l'ali non osa a sciorre il volo,
Quindi acquista coraggio, e sovra il nido
Dà una sponda s'en và sull'altra a volo,
Indi dal più vicino al lontan lido
Tenta lungo cammin radendo il suolo,
Al fin caccia dal cuor ogni spavento,
E và per gioco, a contrastar col vento.

Nè t'aſpettar che alla beltà fugace
Di tua ſpoglia gentil, teſſa corona,
O pure al lampo de' téſor fallace
Che prodiga la ſorte ogn'or ti dona,
Queſta brillante ſi, ma mortal face
Laſci al profano, e garrulo Elicona,
E lodo ciò che non ſoggiace a ſorte,
Ne tempo teme, ne paventa morte.

✿

Canti chi vuol, la ſpazioſa e bella
Fronte d'avorio, il crin ſottile e nero,
E l'una, folle, canti, e l'altra ſtella,
Ov' hà ſuo regno l'amoroſo arcièro,
Canti' il labbro di roſe, e canti quella
Ritonda guancia, e quel tuo collo altero,
Che ſul candido ſeno ſignoreggia,
E qual torre d'argento, alto biancheggia.

✿

Io ſol dirò dell'alma ad una ad una
Le doti conte, per cui ſei ſi prode
Quella dolcezza che niun nembo imbruna,
Quel bel deſìo di meritar la lode
Non d'ottenerla, che tua mente aduna;
Dirò del tuo piacer, quand' altri gode,
Ma' per ridir di tutte, a parte a parte,
Manca l'ingegno, e non vi giunge l'arte.

✿

Dunque in un dì, per te coſi feſtivo
Di te mi tacerò? accetta i voti
Bella del cuor, che mai dolor più vivo
Sentii, che in non poter dar ſfogo ai moti,
Che in ſen mi deſti; io ſolo ambivo
Lodarti, e parlo amor; que' ſenſi ignoti
Al tuo cuor, d eh perdona; tacendo oh Dio!
Saprò punirmi io ſteſſo, del fallo mio.

VERS A MADAME DE***.
Pour le Jour de ſa Fête.

Traduction des Strophes précédentes.

ELISE, la douceur riante
Dont tes appas ſont tempérés,
Vers toi d'une Muſe naiſſante
Guide les pas mal aſſurés.
Ta bonté ſoutient ma foibleſſe :
Je vais dépouiller le Permeſſe
Des plus beaux préſents d'Apollon,
Pour orner ce mérite rare,
Digne des lauriers de Pindare,
Et des roſes d'Anacréon.

✿

Ainſi que la vapeur groſſiere
D'un marais voiſin des enfers,
Au premier rayon qui l'éclaire,
S'éléve, brille & fend les airs.
Quoique ma lyre tremble encore,
Si le bel Aſtre que j'adore,
Flatte mes vers d'un doux accüeil ;
Un jour, plus fier dans mon haleine,
Juſqu'aux faveurs de Melpoméne
J'oſerai porter mon orgueil.

✿

Tel déployant ſes tendres aîles,
On voit d'abord le jeune oiſeau
Eſſayer ſes forces nouvelles
Sur l'orme, où flotte ſon berceau.

Ce nouveau succès l'encourage ;
Bien-tôt il quitte le bocage
Et plane à travers les sillons :
Son vol hardi, loin de la terre
A déja déclaré la guerre
Aux redoutables aquilons.

✿

Ne crains pas que ma Muse encense
Ou ta fortune, ou ta beauté,
Ni qu'elle paye à ta naissance
Un tribut si peu mérité.
Je laisse au profane délire
Du vil flatteur qui les admire,
Célébrer les faveurs du sort :
Cet éclat passe avec la vie ;
Mais les dons du Ciel qu'on t'envie,
Braveront le temps & la mort.

✿

Je louerois d'une voix légére
Ce front où regne la candeur ;
Ces cheveux tressés à Cythere,
Ce teint où brille la pudeur ;
Ces traits où la Mere des Graces
De ses doigts imprima les traces,
Lorsqu'elle arrondit leur contour ;
Enfin, sur ta gorge d'albâtre
Je peindrois d'un crayon folâtre
Ces monts élevés par l'Amour.

✿

Mais non ; cette image adorable
Embrase déja tous mes sens.
Ton ame pure, inaltérable,
Obtiendra seule mon encens.

Je veux, plein du feu qui t'inſpire,
Compter ſur les tons de ma lyre
Les vertus de ce bel objet.
Mais je ſens dans ma noble envie,
Le cœur au deſſus du génie,
Et l'art au deſſous du ſujet.

Eliſe, au beau jour de ta Fête,
Je ne puis te parler de toi.
Reçois mes ſoupirs.... Non, j'arrête
Des vœux échappés malgré moi.
Quel ſupplice!.... hélas! je m'égare,
Lorſque ma Muſe te déclare
Des feux que tu veux ignorer;
Le ſeul nom de l'amour t'offenſe:
Pardonne; un éternel ſilence
Me punira de t'adorer.

FIN

TABLE
DES MATIERES.

ANGLETERRE.

LETTRE d'un Correſpondant d'Angleterre, Page 3
Concordance des quatre Evangiles, &c. 7
Sermons ſur différens ſujets, 14
Réflexions phyſiques & morales, &c. 18
Eſſai ſur l'utilité des montagnes, 20
Expériences ſur le blanchiſſage de la toile, 22
Eſſais de Chimie, de Phyſique & de Médecine ſur le vif-argent, 24
Les Apoticaires juſtifiés de l'imputation d'ignorance, 25
Hiſtoire de la Société Royale de Londres, 27
Nouvelle Hiſtoire de l'Amérique méridionale, 32
Eſſai de Géographie, d'Hiſtoire, de Politique, de Philoſophie & de Méchanique, 35
Queſtions importantes ſur les invaſions, &c. 40

Le patriote par occaſion, 42
La femme, 46
Le mari en réponſe à la femme, 50
Poëmes ſur divers ſujets, 52
Peinture & Sculpture, 53
Romans. L'Hiſtoire d'Henri Dumont, 58
Le diſeur de bonne avanture, 60
Journaux. Le viſiteur univerſel, le connoiſſeur, 62
Traduction de Quintilien, 66
Traduction de pluſieurs Ouvrages de M. de Voltaire, 70

ALLEMAGNE.

Mémoire hiſtorique & critique ſur les anciens Fabuliſtes Allemands, 97
Eſſai ſur l'Hiſtoire des Peintres Allemands, 116

ITALIE.

Les Muſes phyſiques, 169
Diſſertations ſur les Poupées & les Marionettes des Anciens, par le P. Antoine-Marie Lupi, 195
Expédition litteraire, faite dans les Etats du Pape, pour corriger la Carte & meſurer les deux degrés du méridien, par les PP. Maire & Boſcovick, 204
Lettres ſur l'inoculation, 122

Parallele de Theucydide & de Machiavel. 220
Chanſon de Barthelemi Sirillio. 224
Vers Italiens à Madame ***, 233
Traduction des mêmes Vers en François, 235

FAUTES A CORRIGER.

PAge 18, ligne 9. HISTOIRE NATURELLE, *mettez* PHILOSOPHIE.
Page 204, ligne 5. *Mappemonde*, mettez *Carte Géographique.*

APPROBATION.

J'AI lû, par ordre de Monſeigneur le Chancelier, le JOURNAL ETRANGER pour le mois de Janvier. A Paris, ce 31 Décembre 1756.

LAVIROTTE.